





## DÉDICACE

---

*Il a été beaucoup fait en France, depuis 1871 et surtout depuis 1877, pour le relèvement national par la diffusion des connaissances essentielles. Quand on jette un regard sur les progrès accomplis en moins de dix-sept ans dans toutes les parties de l'enseignement public, il faut reconnaître que ces progrès sont très grands et de nature à nous rassurer sur l'avenir, s'ils se continuent.*

*L'éducation primaire n'est pas seulement devenue gratuite et obligatoire pour tous les Français : elle s'est entièrement renouvelée, dans ses méthodes et dans son outillage, au point d'arracher au plus compétent des juges, l'Anglais Matthew Arnold,*

---

*cet aveu que les écoles élémentaires de Paris sont présentement « les meilleures de l'Europe. »*

*L'enseignement secondaire a profité dans une large mesure de ce courant rénovateur. Quant à l'enseignement supérieur, sans avoir encore achevé son évolution, on peut dire qu'il s'est déjà transformé pour le plus grand bien des hautes études.*

*Trois hommes éminents à divers titres, **MM. Michel Bréal, O. Gréard et F Buisson**, ont contribué, entre tous, à réaliser des changements qui resteront l'honneur de cette période. Ils incarnent en quelque sorte, à travers les ministères qui passent et les collaborations qui se succèdent, la continuité de la pensée nationale qui a voulu passionnément, exigé et obtenu la révolution scolaire.*

*Mais ils le savent mieux que personne : pour tant qu'on ait fait, il reste beaucoup à faire. L'esprit de l'enfance a obtenu sa pâture légitime : son corps ne reçoit pas encore tous les soins auxquels il a droit.*

*Si l'éducation physique a une place dans les*

programmes, elle ne l'a pas suffisante dans les mœurs. On la néglige, on la dédaigne et surtout on l'ignore. A peine les manuels de pédagogie lui accordent-ils une mention ou un chapitre. Le législateur n'en a pas encore compris l'importance suprême. Non seulement on ne la favorise nulle part, mais trop souvent on la combat. Des hommes graves se permettent de sourire, quand on nomme, à la fin des séances solennelles, les lauréats de la gymnastique. Des règlements de police interdisent sur nos places, dans nos rues, dans nos jardins publics, et jusque dans nos forêts suburbaines, la plupart des jeux de plein air qui pourraient, concurremment avec les exercices méthodiques, développer la force ou l'adresse des enfants. On ne tente rien de décisif pour faire prospérer et reflourir dans sa grâce souveraine cette race noble et fine entre toutes, qui est la race française. Pour mieux dire, on semble prendre à tâche de la rabougir et de la comprimer

Il est temps de réagir contre ces traditions déplorables et de pousser une reconnaissance dans le champ trop inexploré de l'Éducation physique.

---

*Ceux qui ont accompli la réforme de l'enseignement classique doivent être les premiers à vouloir couronner leur œuvre par une réforme non moins indispensable et non moins féconde. Voilà pourquoi l'auteur de ce livre, sans les connaître, sans les avoir jamais vus, leur dédie ces notes sur les Jeux Scolaires.*

---

*Lettre d'un père à l'auteur, en guise de*

## PRÉFACE

---

Tandis que les principaux chapitres de ce livre paraissaient dans le journal *le Temps*, l'auteur a eu l'honneur et le plaisir de recevoir, parmi beaucoup d'autres, la lettre suivante d'un diplomate éminent, ministre de France en Orient.

Il ne pouvait souhaiter de meilleure préface.

« Sinaïa, 23 septembre 1888.

« MONSIEUR,

« Permettez-moi de vous remercier pour le grand plaisir que vous m'avez fait en publiant vos études sur les Jeux scolaires et l'Éducation physique. Vous avez admirablement

exprimé des vérités qu'il est urgent de répandre chez nous. J'espère que vous en ferez un livre. Il occupera une place d'honneur dans ma maison et j'en distribuerai des exemplaires autour de moi, non pas à l'étranger, mais en France.

« Étant jeune, j'ai beaucoup joué sur les étangs, dans les prairies et sous bois. Aujourd'hui encore, j'ai conservé le goût soigneusement cultivé de la marche en montagne, des longues et vives chevauchées à travers les terrains les plus variés, des nuits passées à la belle étoile et des chasses à la grosse bête.

« Or, ma conviction intime est que je dois à ces jeux et à ces exercices, encore plus qu'à la connaissance de quelques langues étrangères et à mon entêtement, les progrès rapides qui m'ont conduit là où je suis arrivé, sans intrigues, sans fortune et presque sans protection. Ils m'ont donné le teint d'un homme, étranger à toute névrose et à toute parisianité ; l'âme joyeuse d'un grimpeur qui se fie à ses jarrets et au jeu de ses poumons ; l'assiette d'un cavalier d'autant plus hardi qu'il ignore davantage les principes de l'équitation savante.

« Malheureusement, je n'ai ni boxé ni joué à la paume. Sans quoi, — jugez un peu !...

« Mais mon garçonnet qui, à quatre ans, sait se tenir sur un poney et veut toujours galoper, aura une éducation plus complète. Puissé-je garder assez longtemps la gaîté, la souplesse et la force nécessaires pour le diriger en prêchant encore un peu d'exemple !

« Si la vieillesse ou la mort me prennent trop tôt, je léguerai du moins vos leçons à ceux qui devront me remplacer,

et nous collaborerons ainsi, vous et moi, à faire un vrai Français de plus. C'est une espèce précieuse, devenue trop rare, bien que la graine en soit toujours bonne. Mais on s'est donné tant de mal pour fausser la culture de ce produit du meilleur des terroirs!...

« Veuillez agréer, avec mes remerciements, les assurances de mes sentiments les plus distingués.

« G. DE COUTOULY. »

---



# RENAISSANCE PHYSIQUE

---

## I

### LA PLASTICITÉ DU MUSCLE. LE TUB. LES JEUX SCOLAIRES.

Théophile Gautier prétendait qu'un homme peut toujours se faire la tête qu'il veut avoir, et Delphine de Girardin a dit avec une haute raison que le premier devoir d'une femme est d'être jolie.

L'un et l'autre estimaient que la face humaine est une cire molle qu'il est possible de pétrir et de modifier à volonté.

Dickens nous a laissé le portrait immortel de l'institutrice qui obligeait ses élèves à psalmodier des litanies de mots en *pr* — prune, prudent, pronom — à la seule fin de se fabriquer une petite bouche.

Nous avons tous vu des jeunes mères tirer doucement le cartilage du nez à leurs hébés, dans l'espoir louable de donner à cet appendice une forme plus classique; et les voyageurs nous ont appris que le premier soin d'un grand nombre de peuplades africaines, quand il leur naît un enfant, est de lui pétrir le crâne d'une certaine manière pour lui imprimer une certaine forme, ou de s'asseoir sur sa face pour la lui aplatir congrûment à leur concept esthétique.

Ces peuplades primitives sont, en cela, plus artistes que nous, puisqu'elles font au moins un effort pour rapprocher leurs héritiers d'un certain canon de beauté locale. Nous qui nous supposons si fort au-dessus d'elles parmi les êtres sublunaires, nous ne songeons même pas à doter nos fils et nos filles de ce premier de tous les biens — une face décente à montrer, un corps sain et des membres corrects.

Ce serait pourtant chose facile, si seulement on voulait s'en occuper!

Facile, de modifier la face d'un enfant?

Oui, certes, au moins d'une façon générale. Il suffit parfois, pour atteindre ce résultat d'ailleurs secondaire, de certains soins de toilette assidus, de massages opérés sur tel ou tel méplat, sur tel relief du visage, de soins intelligents apportés à l'état des yeux, des sourcils, des cils, de tout le système pileux. Beaucoup d'hommes et de femmes en sont des exemples vivants.

Il n'est personne qui n'ait connu des garçons repous-

sants de laideur sur les bancs du collège et qui, plus tard, à force de volonté, de coupes sombres dans une chevelure rebelle, de savantes plates-bandes tracées dans le jardin de leur barbe, sont arrivés à se faire une tête présentable. Cela se voit tous les jours chez les peintres et les acteurs.

D'autres ne cherchent pas précisément à se donner la beauté, mais ils poursuivent l'air professionnel qui répond à leur étroit idéal. Les médecins et les magistrats brillent au premier rang de ces grimes austères. Des cheveux rejetés derrière les oreilles et traînant sur le collet, une lèvre sans poil, au besoin un coup de rasoir sur les tempes, comme le fait certain névro-thérapeute illustre : — il n'en faut pas plus pour inspirer confiance au malade, et cela vaut tous les diplômes de la Faculté.

Une paire de nageoires taillées selon un certain angle fournit aux juges le masque de leurs rêves. Il y a celui de la magistrature debout, celui de la magistrature assise et même celui de la magistrature à plat ventre. Le boursier, l'ingénieur, l'officier, le garçon de café ont chacun leur tête spéciale, qu'ils commencent toujours par se faire avant même d'en laisser le soin au métier.

Quant aux femmes, elles sont, à cet égard, simplement stupéfiantes. Qui n'a vu, dans sa vie, quelqu'une de ces métamorphoses subites d'une vachère en duchesse ou d'une gardeuse d'oies en étoile d'opéra?

Mais ce n'est là que l'apparence et la coupe extérieure, adéquate à celle du vêtement. Si l'on en parle, c'est pour montrer comme la ligne vivante est chose fugitive et mobile, qu'il dépend de chacun d'orienter à son gré. Car ce qui est vrai de la face l'est encore bien plus des autres régions du corps.

Ici, c'est bien à une cire molle que nous avons affaire, à une cire malléable et prête à revêtir toutes les formes qu'il nous conviendra de lui assigner, surtout dans l'enfance.

Le muscle (ce qu'on appelle vulgairement la chair ou la viande) est peut-être le tissu le plus plastique qu'il y ait dans l'univers. On peut en faire littéralement ce qu'on veut, le modeler comme une glaise, arrondir tel contour, adoucir ou rectifier tel profil — atteindre, s'il le faut, jusqu'à l'os, presque aussi flexible chez l'enfant que le muscle.

Et cela, sans l'entamer, sans le blesser, sans le toucher même. Rien qu'en faisant fonctionner plus ou moins, et par suite épaissir ou rester stationnaires, telles ou telles fibres musculaires, à l'exclusion de telles autres.

Cette glaise humaine a la faculté innée de se gonfler et de durcir automatiquement, par le simple effet du travail qu'on lui impose.

Imaginez une statue ébauchée de chair vivante, et d'abord réduite à de minces couches de viande sur la charpente des os. Il suffira d'agiter ces os, de les mettre en mouvement, de les faire tourner sur leurs poulies,

pour que peu à peu leur manchon musculaire s'affermisse, se renfle, s'arrondisse selon les lignes les plus classiques et les plus pures. N'est-ce point chose merveilleuse et qui touche le rêve?

Le plus étonnant, c'est que l'homme du XIX<sup>e</sup> siècle n'ait pas encore su mieux profiter de cette plasticité du muscle, ou plutôt qu'il en ait si longtemps oublié le secret, découvert et appliqué par les Grecs.

L'humanité, si éprise et si préoccupée de la beauté, et, quoi qu'elle en ait, toujours conduite par les formes, n'en néglige aucune à l'égal de la sienne propre. Combien d'artistes et de connaisseurs, extraordinairement sensibles au beau dans l'art ou dans la nature brute, semblent ne pas l'être au beau personnel? Ils vivent dans la familiarité des chefs-d'œuvre, ne s'occupent pas d'autre chose, et sur eux-mêmes présentent le dégoûtant spectacle d'un corps livré à la squalueur.

L'un a une omoplate hasardée ou le cou enfoncé dans les épaules; un autre fait miroiter sous les lustres un crâne dénudé ou ne craint pas de le couvrir d'une peruque de chiendent; le troisième exhibe sous ses culottes des jambes pareilles à des allumettes, ou roule devant lui un ventre arrondi comme un tonneau. Ce qui ne les empêche pas d'être impitoyables pour les formes de telle danseuse, de tel cheval ou de telle statue, de dédaigner un tableau de M. Trouillebert, parce qu'il n'est pas de Corot, ou, s'ils font partie du jury de l'exposition canine, de refuser le prix à un griffon, d'ailleurs superbe, parce

qu'il porte une tache feu où il ne la faut pas. Ils exigent la perfection des types inférieurs et jamais ne s'inquiètent d'améliorer le type humain. Ils souffriraient d'avoir au mur de leur salon un Chardin qui ne fût pas authentique, et ils permettent à leur fille d'être bossue, à leur femme de vieillir ou d'engraisser !

Et ils se croient de bonne foi les héritiers directs du génie grec !

On dira : tout cela est fort bien, mais comment échapper à ces fatalités ?

On le pourrait, assurément, à la condition de s'en donner la peine. Rien n'est plus aisé que d'empêcher une fille d'être bossue ; une jolie femme ne vieillit jamais quand elle sait se résoudre à avoir la beauté de son âge et ceux-là seuls engraisent qui en prennent leur parti.

Mais quoi ! Parmi tant de choses essentielles que l'école devrait enseigner aux enfants, on oublie les plus nécessaires. Est-ce que la première des éducations ne devrait pas être l'art de rester propre sur soi, de soigner ses mains, ses ongles, ses cheveux et sa peau ? Est-ce qu'il n'est pas urgent d'apprendre aux petites filles que tout sentiment égoïste et violent les enlaidit, que toute préoccupation basse imprime à la physionomie une expression bestiale et que le sûr moyen d'être belle est de combiner la bonté avec l'usage quotidien de l'eau fraîche ?

Je voudrais qu'on leur montrât surtout à s'habiller, à marcher avec grâce, à associer les couleurs harmoniques ;

qu'on ne laissât jamais une épaule se dessiner à angle droit, un col s'écraser sur la cage thoracique, un coude ressortir en pointe, une taille rester trop courte. Ces choses se guérissent à volonté. Un bon maître de danse et de maintien, un peu de gymnastique et beaucoup de sauts à la corde peuvent énormément pour donner à un corps de jeune fille toute la souplesse et l'élégance désirables. Mais il faut surtout se préoccuper des proportions, et c'est où le regard des mères est presque toujours incompetent. Des inspecteurs spéciaux y seraient nécessaires, des experts passant dans les écoles de filles, prenant des notes et disant :

« Mademoiselle, voici une épaule à faire descendre, une hanche insuffisante, un bras trop maigre pour un buste qui donne des espérances... »

Quant aux écoles de garçons, c'est encore pis. Là, ce sont des Antinoüs qu'il faudrait tourner à la douzaine. J'imagine, dans chaque classe, un plâtre du « Gladiateur » en permanence. Voilà le modèle dont il s'agit d'approcher.

Et comment? En mettant du muscle sur tous ces os dégarnis et qui ne demandent qu'à se rembourrer.

« Qu'est-ce que ce bras malingre, monsieur? Faites-moi du trapèze, de la corde à nœuds, des barres parallèles pendant un quart d'heure chaque jour... Qu'est-ce que ces cuisses arquées ou ces mollets insuffisants? Vous monterez tous les matins en bicyclette et vous ferez cinq kilomètres... Voici une poitrine de poulet et qui ne me

dit rien de bon ! Il faut apprendre à respirer, monsieur, à renverser les épaules, à dilater les poumons, à se remplir d'air à chaque inspiration!... Et cette peau squameuse? Lavez-moi cela à grande eau, chaque jour, frottez, frictionnez, massez, polissez-vous comme un marbre!... »

Quelques mesures bien exactes par là-dessus, portées sur un registre et constatant que l'élève X... a besoin de gagner deux centimètres de biceps ou que l'élève Z... ne ferait pas mal de perdre deux pouces de hanches. Ces remèdes non seulement formulés, mais imposés : l'exercice à outrance, le mouvement, l'activité, la vie en plein air...

Et l'on verra, après quelques années, l'effet sur la race!

Chose à noter : cette beauté est de la force. En fait de muscle, développement normal signifie énergie. Le véritable moyen d'être robuste et bien portant est de se faire de belles formes.

Réciproquement, le véritable moyen d'obtenir de belles formes est d'exercer sa vigueur.

De demandez plutôt aux maquignons et aux jockeys. Ne jugent-ils pas toujours un cheval sur ses lignes? Dis-moi quel est ton galbe et je te dirai à quels prix tu peux prétendre.

C'est la noblesse de l'Art d'arriver ainsi par la recherche du Beau aux conclusions mêmes de la Science, qui est la recherche du Vrai.

Il s'ensuit que les hommes sont bien coupables qui mettent des enfants au jour et ne s'inquiètent pas de leur donner cette beauté qui est de la force. Bien coupables surtout quand on sait comme c'est simple au fond ! Un bain frais tous les matins, dix minutes par jour d'exercice méthodique, deux ou trois heures de jeux au grand air : il n'en faut pas plus. Et la plante humaine s'épanouit dans sa vigueur et dans sa grâce, au lieu de végéter dans l'ordure et la laideur.

Une paire de haltères, un tub, un terrain découvert, — voilà le matériel scolaire indispensable au corps, avec les bancs, les livres et les tableaux noirs nécessaires à l'éducation de l'esprit.

Le tub surtout, le noble tub, l'incomparable tub.

Qui a inventé le *tub* ? Personne ne saurait le dire. L'humanité sait le nom de Watt et celui de Jacquart, celui de Jenner, d'Annibal et de Tamerlan ; elle élève statues sur statues à des chefs d'armée et à des médecins qui la déciment à qui mieux mieux par le fer et par le poison. Elle n'en élèvera jamais au plus grand bienfaiteur du siècle, par la raison qu'elle ne le connaît pas.

Celui-là pourtant méritait une gloire immortelle qui a mis la propreté personnelle à la portée de tous. La propreté, cette sainteté, disait-on jadis ; cette santé visible, a dit Hufeland ; la propreté qui est au corps ce que la décence est aux mœurs, a écrit Bacon, et ce que l'amabilité est à l'âme, a ajouté La Rochefoucauld. Comment

évaluer les maladies et les dégoûts que l'inventeur du tub nous épargne, les joies qu'il nous a préparées?

Selon toute apparence, ce véritable grand homme était un quincaillier, un chaudronnier, un zingueur qui rêvait simplement d'écouler sa marchandise.

Quel qu'ait été son rêve, honneur à lui! Il a tracé la ligne frontière qui sépare définitivement l'homme civilisé du troglodyte, l'équateur qui tranche désormais l'histoire en deux ères, — l'âge de la crasse et l'âge de la cuvette universelle, gratuite, obligatoire.

Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'au milieu du siècle présent l'usage existait déjà au Japon et dans l'Amérique du Sud, notamment à Caracas, de se baigner en des baquets de bois légers et maniables. Des voyageurs apportèrent cet usage en Europe où naturellement le fer-blanc se substitua au bois, comme matière première du baquet. Le tub était né, et désormais le monde civilisé put se laver.

Oh! sans doute, il y avait le bain, — le bain turc, le bain russe, le bain romain et même le bain français, — la baignoire de cuivre, de marbre ou d'argent installée à domicile, la baignoire banale du loueur, où l'on passe après les teigneux et les galeux.

Mais cette baignoire publique ou privée ne vous suivait pas en tous lieux. A peine en étiez-vous à trois kilomètres qu'elle vous faisait faillite. Au logis même, il fallait, pour l'utiliser, tout un attirail de chauffe et toute une domesticité secrètement hostile à ces débauches

d'eau bouillie. De sorte qu'au total, pour un motif ou pour l'autre, pour cause d'absence ou de paresse, parce qu'on se levait trop tôt ou trop tard, ou parce que le fourneau ne marchait pas, — personne ou presque personne ne se débarbouillait tous les jours de pied en cap.

Les traités d'hygiène recommandaient timidement, et comme une espèce d'énormité peu compatible avec les soucis généraux de l'existence, de prendre cette précaution deux ou trois fois par mois. Il se trouvait, certes, des gens pour se plier à la règle et même pour la dépasser. Mais les autres, dame ! quand ils étaient arrivés au bout du mois sans l'observer, ils devenaient sujets à la négliger le mois d'après. Ces mois faisaient bientôt des années. *Eheu ! fugaces...* Et la prescription s'établissait sans ressource.

Au fond, l'état dermique de l'Europe différait peu de celui des Papous. Il se caractérisait volontiers, au-dessus des poignets et jusque sur le col onduleux des jeunes femmes, par des lignes d'ombre qui rappelaient vaguement les relais de la mer sur les plages, et par des stratifications pavimenteuses dont le microscope pouvait compter les couches hebdomadaires.

Pour que cette phase géologique prît fin, il fallait un cataclysme, — c'est-à-dire une invention sublime à force de simplicité : l'idée, l'idée toute bête d'un pauvre baquet de fer-blanc qu'on peut traîner partout avec soi, loger sous un lit, emporter en voyage, du *tub* en un

mot, qui nous affranchit des baigneurs, des fourneaux et des valets.

Au saut du lit, un seau d'eau fraîche : cela se trouve partout, même au désert, même en Italie, — et cela ne coûte rien. Riche ou pauvre, chacun peut se donner ce luxe sardanapalesque, inouï, inconnu des générations antérieures : être propre tous les jours, en tous lieux, par tous les temps, des pieds à la tête.

Qu'on le sache, il n'y a rien de plus moderne. On peut fouiller dans l'histoire : on n'y trouvera peut-être pas dix reines qui aient joui, chaque jour de leur vie, d'un pareil privilège.

Et ce qu'il leur coûtait ! Et ce que l'univers en restait ébloui ! Il s'est transmis leurs noms de génération en génération, et les précis classiques parlent encore avec stupeur du bain quotidien de Cléopâtre, de Marguerite de Valois, d'Anne d'Autriche et de M<sup>me</sup> de Pompadour, du bain de lait de Diane de Poitiers, du bain de fraises de M<sup>me</sup> Tallien !

J'entends qu'on s'indigne et qu'on me dit : « Croyez-vous donc qu'on ne se baignait pas il y a trente ans ? »

Je réponds : « Pas assez ! »

Lisez Balzac. Voyez son émotion mal contenue devant les baignoires de ses duchesses. Voyez la toilette de ses « lions », du sémillant Grandet, de Paris, avec son nécessaire d'or et ses chemises de soie !... Tout ce monde n'avait avec l'eau claire (HO, pour les chi-

mistes), que des rapports très intermittents et très peu cordiaux.

Un mot quasi-historique jette sur ces choses un jour très cru. En 1848 et même plus tard, on appelait couramment les gens propres *ceux qui se lavent les mains*.

Les mains ! Entendez-vous ?... Quel poignant aveu !... Cela n'indiquait pas, évidemment, une très haute pression de nettoyage quotidien, et s'ils ne se lavaient pas habituellement autre chose, ces gens propres-là devaient l'être assez peu. Aujourd'hui l'expression est démonétisée, par le motif qu'elle n'a plus de raison d'être et qu'on ne se contente plus d'ablutions aussi sommaires. Tout le monde se baigne, peu ou prou. Notre temps peut avoir ses laideurs et ses misères, mais il est propre. Hommes et femmes se portent vers l'eau ; — eau de mer, eau de rivière, il leur en faut ; c'est une poussée générale, — la religion nouvelle dont le *tub* est le baptistère familial.

Soyons juste : nos pères n'avaient pas les mêmes raisons que nous pour adopter le dogme des ablutions quotidiennes.

Ils ne savaient pas que la peau est un organe respiratoire aussi important que le poumon ; ils ignoraient qu'elle exhale et rejette constamment, par ses millions de trous, ses milliards de conduits excréteurs, des produits qui laissent sur l'épiderme des dépôts incessants et qui en arrêtent la fonction, ou tout au moins l'obstruent, si l'on n'a pas soin de les enlever chaque jour :

matières grasses, débris de cellules hors de service qui s'associent aux poussières extérieures et forment un conglomérat.

Il faut dissoudre à grande eau toutes ces cendres de la combustion vitale et les rejeter au loin, sous peine d'en rester plus ou moins asphyxié. C'est par la peau qu'on vieillit, assure Bouchardat. Soignons-la, si nous voulons retarder cette triste échéance.

Beaucoup de gens croient bien faire en la baignant à l'eau tiède ou chaude. C'est affaire à eux, sans nul doute, et le lavage n'en est que plus complet. Mais ils se privent ainsi des exquises douceurs et de la commodité propres à l'eau fraîche.

D'abord, celui qui a l'habitude du bain chaud ne peut pas se promettre de l'avoir partout et toujours à sa disposition, — à moins de recourir au procédé de l'illustre Mathias Mayor, le chirurgien de Lausanne, le même qui soutenait qu'un mouchoir est le meilleur et le plus sûr des bandages : il a écrit un *Manuel du baigneur sans baignoire*, tout exprès pour expliquer comment, avec un verre d'eau, une serviette et un carré de toile cirée, on peut, en tous lieux et en toutes circonstances, se donner le luxe d'un bain chaud.

Mais l'eau tiède ou chaude, si elle lave, ne tonifie pas. Elle affaiblit plutôt, amollit la fibre et ride la peau. Les femmes de l'Orient doivent à l'abus du bain chaud leur décrépitude précoce. On pourrait presque dire que le bain chaud, chez les peuples et chez les individus, est

un signe de décadence et un avant-coureur de défaite. Jamais homme aux habitudes actives et mâles ne put le tolérer. Le *tepidarium* des Romains fut très probablement le plus sûr allié des barbares.

L'eau fraîche, au contraire, active la vie en excitant les nerfs vaso-moteurs et les propriétés contractiles du réseau sanguin périphérique. Elle accélère les mouvements du cœur, fait courir le sang dans les artères et met pour ainsi dire l'organisme en gaieté.

On éprouve, à la sentir couler sur soi, une impression de propreté complète et profonde qui vous pénètre et que ni le bain chaud, ni même le bain de mer ou de rivière ne donnent au même degré.

La rivière est toujours suspecte de recéler quelque pourriture. La mer vous accapare et vous distrait par sa grandeur. Seul, le baquet d'eau fraîche et le ruissellement de l'éponge, dans le silence et l'intimité du chez soi, vous laisse tout entier à la volupté du baptême matinal.

Baptême moral autant que physique, car il vous donne le sentiment singulier d'une régénération. On dirait qu'il efface du même coup les souillures de l'âme et celles du corps. Si bizarre que cela paraisse, il serait presque impossible de ne pas se croire meilleur au sortir du tub qu'avant d'y entrer.

Comme le bain mystique conférait jadis la chevalerie, celui-là vous range dans la seule noblesse sérieuse que connaisse notre temps aux races mêlées, — l'aristocratie de la peau nette; et quelque chose de cette fierté se

marque jusque sur les idées. L'eau fraîche est une sorte de conscience matérielle qui écarte les pensées basses et tout au moins les ajourne.

On peut douter qu'un coquin ait jamais songé à prendre son tub avant de perpétrer une mauvaise action, ou qu'il l'ait conçue en venant de le prendre. Ce serait une expérience à faire, de traiter les récidivistes par la douche en pluie : l'habitude une fois prise, ils la garderaient, et s'ils la gardaient, il y aurait quelque chance pour que leur casier judiciaire restât désormais aussi blanc que leur teint.

Au pis aller, nous aurions des récidivistes propres, et tout le monde y gagnerait, même la justice.

Ces choses auraient paru hasardées ou saugrenues, il y a dix ou quinze ans à peine. Aujourd'hui on les accepte. Demain, ce seront des banalités élémentaires dans la science nouvelle qui va se constituer et qui aura pour nom l'*Éducation physique*. Car il faut que les névrosés, littéraires et autres, en prennent leur parti : le vent a tourné ; la France ouvre les yeux au rôle du biceps dans les choses humaines ; elle est lasse des agités qui essayent depuis trop longtemps (la jugeant par eux-mêmes), de lui faire croire qu'elle est pourrie jusqu'aux moelles.

Disons : ouf ! Et serrons-nous la main les uns aux autres. Il n'est pas trop tôt d'échapper au cauchemar.

L'heureuse réaction devait nécessairement se produire et personne n'a jamais admis que le pessimisme pût prendre racine dans un pays où tous les genres sont

bons, a dit Nicolas Boileau, hors le genre ennuyeux. Mais enfin, la saute se faisait attendre et lentement grandissait le malaise de l'équipage. C'est fini. Voici qu'on voit clair devant soi et qu'on sait où il faut gouverner. La route est libre; le remède est trouvé. Il est de ceux qui guérissent vite; parce qu'on les prend volontiers, et se réduit à cette aimable prescription :

*Amusez-vous de votre mieux, pourvu que ce soit au grand air. Dansez, sautez, jouez à la balle; fleurez avec les dames; mangez à votre appétit; dormez votre content et buvez frais...*

On s'est aperçu tout à coup que plus l'homme se civilise et perfectionne son outillage, plus il a besoin de réagir par des exercices spéciaux contre la décadence physique résultant pour la race et pour lui de ces perfectionnements mêmes. Le sauvage, comme le loup, développe naturellement ses forces; elles sont sa défense, son gagne-pain, son unique moyen de locomotion; faiblesse musculaire équivaut dans son cas à suicide. L'homme du dix-neuvième siècle, armé de ses sciences raffinées, de ses machines à vapeur et de ses fusils à répétition, a pu croire un temps qu'il avait conquis le droit de dédaigner le muscle, comme moyen de supériorité par trop primitif, et s'imaginer dans son orgueil que la pulpe cérébrale est l'instrument de règne par excellence, le seul qu'il importe de cultiver, de développer et de renforcer.

Voici qu'il reconnaît son erreur. Il découvre que tout

se tient dans l'organisme et que, même pour se fabriquer un puissant cerveau, il n'est pas inutile de se faire de bons muscles. C'est, en tout cas, indispensable à l'équilibre parfait des forces vitales, autrement dit à la santé, ce premier des biens.

D'ailleurs, cette civilisation tant vantée, au milieu de beaucoup d'autres effets imprévus, ne nous a-t-elle pas conduits au service militaire obligatoire et universel? Chaque citoyen est devenu un soldat. Or, la première des nécessités, comme la plus sûre des défenses, sera toujours pour le soldat la force individuelle, l'adresse et l'habileté aux exercices du corps. Ces exercices, si dédaignés, si négligés des avant-dernières générations, se présentent donc à la fois comme un devoir national et comme un impérieux besoin personnel. Par tous les chemins, par toutes les suggestions, la vie moderne, qui semblait devoir nous en éloigner, nous y ramène, et le contemporain de la tour Eiffel se trouve réduit à faire par raison ce que l'homme paléolithique faisait d'instinct.

Ce travail supplémentaire du muscle, ajouté à toutes les études indispensables à qui veut se mettre en pleine possession de ses énergies cérébrales, avait de quoi inquiéter. Par bonheur, en même temps qu'on en discernait la nécessité, on butait sur une autre découverte : c'est que le plus sûr moyen de bien accomplir une tâche est de la transformer en plaisir, et que rien n'est plus aisé pour les exercices physiques.

L'activité musculaire porte en effet sa récompense immédiate dans la plénitude de vie et le sentiment de bien-être dont elle imprègne la fibre humaine. Ajoutez-y, dans un cadre riant, l'émulation, la liberté, la douce ivresse du grand air, les joies de la sociabilité, — et vous avez tous les éléments de ce qui amuse le plus vivement des êtres élastiques et bien portants.

Voilà ce qui a fini par être compris des maîtres de la jeunesse; et tout d'un coup l'idée de substituer des récréations actives, violentes même et partant utiles, à la morne récréation passive que nous avons connue dans les prisons de notre enfance, — cette idée a surgi, s'est imposée comme la conclusion d'un syllogisme. M. André Laurie l'a dégagée le premier, en des romans pour la jeunesse sur « la Vie de Collège dans tous les pays », et il ne s'est pas lassé depuis dix ans de la défendre <sup>1</sup>.

D'autres sont venus derrière lui; on a tourné les yeux vers l'Angleterre, où la nécessité de lutter contre un climat humide et débilitant, jointe à diverses idiosyncrasies locales a, de longue date, multiplié et développé les jeux scolaires. On a répété, avec Wellington, que la victoire de Waterloo s'était préparée sur les champs de cricket des écoles anglaises. On a reconnu que la véri-

1. *La vie de collège en Angleterre.* — *Les mémoires d'un collégien.* — *Une année de collège à Paris.* — *L'écolier hanovrien.* — *Tito le Florentin.* — *Le bachelier de Séville.* — *Autour d'un lycée japonais.* 7 volumes in-8°. Paris. 1879-1887. Chez Hetzel et C<sup>o</sup>

table source de l'expansion sans exemple de la race anglo-saxonne, de son activité industrielle et de sa prospérité coloniale était dans les viriles habitudes qu'elle contracte dès l'enfance. Et alors, pensant, non sans une apparence de raison, que le plus expéditif et le plus simple est peut-être de copier en bloc des usages si bienfaisants et si féconds, — on a proposé d'importer en France les jeux scolaires du Royaume-Uni, comme on y importe des chiens d'arrêt et des chevaux de courses.

D'intéressants essais ont été tentés. L'opinion publique les a soutenus des marques non équivoques de sa faveur. Encore que ces imitations fussent souvent pué-riles dans la forme — par exemple, quand elles empruntent à l'anglais jusqu'au nom d'un *captain of the boats*, que nous préférons ingénument appeler en français le « capitaine des canots », — on a tout pardonné en faveur de l'intention, qui est louable. Ce n'est certes pas ici qu'on tentera d'enrayer un tel mouvement. Tout, absolument tout, plutôt que l'éducation homicide qui a si longtemps abâtardi et émasculé notre race, qui s'est incarnée il y a vingt ans dans le « petit crevé » et qui nous a valu les cruelles leçons de 1870!... Mais enfin, si bon que puisse être le système anglais, il est permis de croire qu'il est perfectible; il est surtout permis de penser qu'une intelligente adaptation à nos mœurs et à notre état social de telle ou telle pratique choisie à bon escient vaudra mieux et aura plus de chances de succès

que la traduction aveugle et servile d'un texte souvent peu conforme à notre tempérament et à notre génie propre. Il est enfin loisible d'estimer que les jeux anglais, tels qu'on les cultive sur leur sort natal, sont le résultat empirique de traditions parfois stupides, et ne peuvent rien perdre de leurs bons effets à passer au crible d'une critique indépendante.

Nous sommes, en matière de jeux scolaires, devant une table rase : tout est à faire, chez nous, ou du moins à refaire. Sachons profiter du seul avantage d'une situation, d'ailleurs si fâcheuse, et qui est de nous permettre de viser non pas au bien, mais au mieux. Le don spécial et l'honneur de notre nation, dans la lutte pour la vie, a toujours été de dégager la quintessence des choses et leur philosophie générale. Commençons donc, avant d'épouser la méthode anglaise, par l'étudier sur place et d'un œil impartial. Nous verrons mieux ainsi ce qu'il faut en prendre et ce qu'il faut en laisser.



## II

## UNE VISITE A ETON

Qui veut avoir une idée juste de la vie scolaire telle qu'on la comprend de l'autre côté de la Manche, doit d'abord visiter Eton. C'est le modèle que suivent de près ou de loin toutes les écoles anglaises, le collège type d'où sont sortis la plupart des grands hommes d'État de l'Angleterre, les Gladstone, les Russell, les Robert Peel, les Pitt, et vingt autres. Rien ne lui manque pour occuper la première place dans l'imagination nationale, ni le caractère historique que nos voisins aiment à retrouver dans leurs moindres institutions, ni le fumet aristocratique si cher à leur sens olfactif, ni même le voisinage de la cour.

Eton est une petite ville universitaire qui n'est séparée de Windsor que par un pont — une sorte de faubourg

de la résidence royale. Cela n'est pas sans lui donner un air d'école des pages et d'annexe de l'établissement souverain. Les fils de pairs et d'opulents *commoners* qui y sont élevés ont l'habitude et la familiarité de la personne régnante. Il ne se passe guère de semaine qu'ils ne la rencontrent dans une allée du parc, promenant en landau la mélancolie de son veuvage. Plus souvent qu'aucun autre « sujet britannique », ils ont l'ineffable satisfaction de lever leur chapeau au passage de Sa Gracieuse Majesté : et ce privilège, joint à beaucoup d'autres, les habille d'un prestige tout particulier.

Ajoutez que le paysage est un des plus merveilleux de la Grande-Bretagne et de l'univers. Peu de plaines égalent en splendeur tranquille cette vallée où la Tamise supérieure se déroule au milieu d'un tapis continu de prairies, parmi des bouquets de saules et des forêts séculaires, et que domine, sur un horizon de douze comtés, l'admirable château de Windsor avec ses tours, ses machicoulis, ses oriflammes flottant à la brise.

Au soleil couchant, quand les rayons de l'astre du jour viennent frapper horizontalement les mille fenêtres du palais et les allument comme autant d'énormes diamants à facettes, c'est un spectacle purement féerique, dont les naturels du pays sont fiers non sans raison et qu'ils ne manquent guère de signaler à l'étranger.

La distance de Londres à Windsor n'est pas grande :

une cinquantaine de kilomètres au plus ; de la gare de Paddington, on y touche en moins d'une heure. Un jeune professeur, M. C..., que j'avais rencontré dans une famille amie, avait bien voulu m'inviter à passer quelques jours à Eton, chez lui, m'assurant que je ne regretterais pas ma visite. Une première surprise, en arrivant à la station de Windsor, fut d'y trouver mon hôte qui m'attendait sur le quai, escorté d'un domestique en livrée, pour me faire monter sur le siège d'un phaéton des plus corrects et me conduire en personne au logis.

Quand j'aurai dit que M. C... était mince, blond et rose, à peine âgé de trente ans, vêtu d'une jaquette claire du bon faiseur, fleuri d'un bouquet de boutonnière, et qu'en dépit de sa qualité d'agrégé de Cambridge il menait ses deux chevaux en sportsman accompli, on comprendra que je me vis transporté du coup dans un monde scolaire assez peu semblable au nôtre.

Le pont franchi, le phaéton suivit une grande rue bordée de maisons de belle apparence et s'arrêta devant une vieille façade en briques rouges, du meilleur style Elisabeth.

« Nous voici chez nous ! » dit mon hôte en mettant pied à terre.

Un vestibule spacieux, orné de plâtres et de marbres rapportés d'Athènes, où M. C... va tous les deux ans passer quelques semaines de vacances, un merveilleux

escalier de bois à rampe de chêne sculpté; puis une présentation rapide aux dames de la maison, et le maître me laisse à la porte de la chambre qui m'est assignée, en m'annonçant que le lunch sera servi dans un quart d'heure.

« Vous y verrez, avec mes élèves, deux ou trois mamans et papas en visite à Eton, » ajoute-t-il.

En redescendant au rez-de chaussée, je trouve en effet une compagnie de cinq ou six dames ou jeunes filles et de trois messieurs poivre et sel mêlée à une vingtaine de garçons de douze à dix-huit ans : « les petits » uniformément habillés du pantalon gris, de la veste noire et du col rabattu, qui est en Angleterre le costume habituel des jeunes gentlemen et qui se surmonte assez drôlement dans la rue du chapeau haut de forme; les « grands » en jaquette et col cassé : tous disséminés autour de la salle à manger en deux ou trois petits salons et bavardant à demi-voix, riant avec les dames, se tenant le plus correctement du monde, sans surveillance ou contrainte d'aucune sorte.

La table, très longue, mais servie comme une table de famille, dans une salle à manger spacieuse, avec du linge éclatant, des fleurs, un luxe d'argenterie et de cristaux, est présidée par la mère du professeur et par sa sœur, une jeune veuve de vingt-cinq ans; les visiteurs aux places d'honneur, et les élèves à leur rang, les grands alternant avec les petits. Mrs. C... les sert tour à tour, en les appelant par leur nom, pour leur demander ce qu'ils

préfèrent, du rôti de bœuf ou d'agneau; chacun répond sans timidité ou embarras, en indiquant son choix. Deux femmes de chambre en robe rose, coiffées de la dentelle de rigueur, papillonnent derrière les chaises, versant de l'ale ou du porter, tandis qu'un murmure de causerie discrète, un léger cliquetis de fourchettes et de rires de bonne compagnie planent sur le tout. A voir ce banquet bien ordonné, ces cloches d'argent, ces femmes élégantes, ces enfants réservés et courtois, on pourrait se croire à une fête de famille où les fils sont un peu plus nombreux que de raison.

D'ailleurs, aucune allusion aux études ou aux questions scolaires; rien qui sente le cuistre ou rappelle la fêrûle. D'un accord tacite on évite *to talk shop*, de « parler boutique ». Les nouvelles du matin, les faits politiques ou littéraires, la dernière pièce, le livre à la mode, — tel est l'ordre du jour.

En sortant de la table, les élèves s'éclipsent sans bruit.

« Ils sont allés prendre leur tenue de jeux, m'explique M. C... C'est aujourd'hui demi-congé et, trois fois par semaine, l'après-midi appartient aux exercices de plein air. Voulez-vous que nous montions visiter les chambres, puis nous nous rendrons aux *grounds* (pelouses)?.. »

Chaque élève a sa chambrette, très simplement meublée d'un petit lit qui se relève pendant le jour dans une armoire à deux battants, d'une table, d'une commode,

de deux ou trois chaises, et la décore habituellement de fleurs en pot, de gravures et de photographies qui en font un petit réduit des plus riants. Il est chez lui et personne ne vient l'y déranger. C'est là qu'il dort, qu'il fait ses devoirs et prépare ses leçons, qu'il prend, le matin, son premier déjeuner et, vers cinq heures, un goûter de tartines beurrées et de thé.

Les chambres ouvrent sur des couloirs aboutissant à un escalier secondaire qui débouche directement sur le jardin et sur la rue. Il n'y a pas d'autre surveillance que celle du plus âgé ou du plus raisonnable des élèves, qualifié de *capitaine* et tenu pour responsable du bon ordre général. Les enfants peuvent aller et venir, sortir si bon leur semble ; l'essentiel est qu'ils ne fassent pas de bruit dans la maison, et qu'ils ne manquent pas, au dehors, à certaines règles formelles : interdiction d'aller aux courses d'Ascot (à une portée de fusil d'Eton), d'entrer dans un *public house*, de jouer aux jeux de hasard, etc... A ces réserves près, la liberté est entière. Ils sont chez leur maître comme ils pourraient être dans leur famille, avec l'indépendance d'allures que comporte la vie à la campagne.

M. C... m'assure que ce système ne présente pas le moindre inconvénient ou le moindre danger : le seul vice qu'il favorise, et qui nécessite parfois une répression sévère, est le vice anglais par excellence, l'ivrognerie. Il arrive qu'un buveur précoce rentre au bercail dans un état qui ne laisse aucun doute sur les

libations excessives auxquelles il s'est livré. Le premier délit de ce genre donne lieu à un avertissement; la récidive est déférée au provost (principal), qui la punit habituellement de la peine du fouet, religieusement conservée à Eton; il l'administre dans ce cas en personne sur les régions les plus charnues du coupable, dépouillé de ses *inexpressibles* et assis à califourchon sur une sellette spéciale. A la troisième faute, l'expulsion sans phrases.

— Je vais d'abord vous montrer notre jeu de paume, me dit M. C... en sortant dans la grand'rue, pour tourner bientôt dans une voie latérale.

C'est une vaste salle couverte, à peu près des dimensions d'un manège ordinaire. Une douzaine de « petits », raquette en main, sont déjà occupés à lancer la balle au mur, qu'une ligne horizontale divise en deux parties. Ces enfants s'arrêtent poliment en nous voyant entrer et viennent l'un après l'autre serrer la main de M. C..., qui paraît fort populaire parmi cette jeunesse. Puis ils reprennent leur exercice, où ils trouvent évidemment un plaisir extrême.

En quittant le jeu de paume, nous traversons une grande place bordée par les bâtiments du collège, aussi vieux et mangés de mousse que peut les souhaiter un cœur anglais, nous franchissons un passage voûté, et nous voici en rase campagne.

De tous côtés, à perte de vue, d'immenses pelouses bordées de haies vives et d'ormeaux vénérables, du gazon

vert et dru coupé de place en place par une boucle de la Tamise, dont les eaux claires scintillent au soleil. Ce sont les fameux *grounds* d'Eton. Et sur ces pelouses, sur ces eaux, des groupes animés d'élèves en pantalon de laine blanche, souliers de toile à semelles de caoutchouc, vareuse et casquette de flanelle rayée de bleu ou de rouge -- les uns jouant au cricket, les autres canotant.

C'est un spectacle unique au monde en sa fraîcheur idyllique; rien de plus élégant et de plus aimable à voir. Rien qui ressemble moins au morne préau de nos lycées. Tous ces enfants s'amusez visiblement; tous ils s'agitent, remuent leurs membres, exercent leurs muscles, font par chaque pore des provisions d'oxygène, de force et de santé.

Au bord de l'eau, sur un petit bras du fleuve, les hangars où l'on remise les canots, sous la garde d'un vieux maître nageur qui fume paisiblement son brûle-gueule. Ne sont autorisés à s'embarquer que les élèves diplômés par ce juge intègre.

Quelques-uns des canots, en acajou et palissandre, sont de véritables bijoux nautiques, pourvus de tous les perfectionnements les plus récents : bancs à glissoire, cordons de soie, coussinets de crin, et le reste. D'autres affectent des formes exotiques et qui témoignent d'une origine lointaine : kayaks norvégiens ou barques canadiennes. La plupart sont simples et sans façon et peuvent avoir coûté dix ou quinze louis.

Trois fois par semaine, les élèves d'Eton passent l'après-midi entière dans ces prés, s'y divertissent à leur guise, mais toujours à des jeux actifs et propres à favoriser le développement physique. Aussi ne voit-on point chez eux les poitrines de poulet, les épaules en col de bouteille, le teint boutonneux et les tournures de ver de noisette qui affligent trop souvent le regard dans les rangs de nos lycéens. Tous les garçons élevés à Eton ne sont pas des Apollons, cela va sans dire : mais ils ont, pour la plupart, le teint frais et clair, les épaules droites, le thorax bien développé, les hanches sèches et les membres vigoureux.

Quant aux études, elles ne s'en trouvent pas plus mal, s'il faut en juger par les devoirs qu'on m'a montrés. On fait à Eton des vers latins et même des vers grecs ; on lit Horace et Virgile, on explique Homère et Sophocle exactement comme en nos meilleurs lycées. Les sciences mathématiques et physiques y sont moins cultivées peut-être ; c'est que l'éducation du lieu est purement classique et nullement professionnelle.

Les cours ont lieu dans les vieux bâtiments du collège, qui n'est à proprement parler qu'un externat : on y compte bien quelques pensionnaires ou *scholars* en possession de bourses qui leur donnent droit au vivre et au couvert ; mais ces pensionnaires sont une exception en quelque sorte historique. Leur nombre est des plus restreint, et leurs bourses proviennent de dotations spéciales.

Autour du *quadrangle* ou grande cour rectangulaire qu'on retrouve dans tous les établissements universitaires du Royaume-Uni, s'ouvrent les classes et aussi les escaliers conduisant aux chambres des boursiers, au *hall* ou salle commune, aux appartements du *provost* ou principal.

Ce chef suprême n'a pas d'autre souci que la direction intellectuelle et morale de son école : il peut y mettre tous ses soins ; et, d'autre part, les professeurs, en possession du droit exclusif de recevoir des pensionnaires admis aux classes du collège, trouvent dans ce monopole la large rémunération que comportent leurs talents, leurs titres et leurs efforts, et qu'aucun trésor public ne pourrait leur payer. Chaque maître est à la fois le répétiteur et le répondant de ses pensionnaires, en même temps qu'un membre actif du corps enseignant. En échange de la vie de famille et de la surveillance paternelle qu'il donne à ses élèves, il reçoit d'eux l'aisance ou même la richesse à laquelle il a droit comme tout producteur d'élite.

Rien de plus différent de nos lycées que ce collège d'Eton, et rien de mieux fait pour montrer l'infranchissable fossé qui sépare ce système d'éducation du nôtre.

Un vieux couvent délabré, avec des escaliers vermoulus des couloirs sombres, des murs humides, et, en manière de classes, des salles quelconques meublées de bancs quelconques : voilà Eton ; c'est-à-dire précisément la

contre-partie d'un de nos palais universitaires tout flambant neuf, et dont le coût est de cinq à six millions, avec ses statues de bronze, ses grilles dorées, ses parquets cirés comme un miroir, ses pupitres perfectionnés, ses dortoirs casematés, ses cours dûment complantées d'arbres en zinc.

Mais qu'importe aux écoliers d'Eton la vétusté de leur collège? Ils ne font qu'y passer deux ou trois heures par jour, pour entendre une leçon ou soumettre un devoir au professeur. Et le reste de la journée, ils vivent au grand air ou dans un logement familial et salubre. Les millions que nous avons dépensés en pierres de taille, à édifier des Mazas scolaires, on les a dépensés pour eux à acquérir des champs sans bornes, où ils puissent respirer à l'aise, dilater leurs poumons et endurcir leurs muscles.

Un des caractères les plus frappants de cette éducation est d'ailleurs son côté étroitement national et fermé. Presque jamais un étranger n'obtient la faveur d'être admis comme élève à Eton. En vingt-cinq ans, on n'en cite qu'un exemple, le fils d'un ministre des finances italien, ami personnel du *provost*.

A cinq heures, tout le monde est rentré et quitte la tenue de jeux avant le goûter.

Il y a dans les couloirs et les chambrettes un remueménage de toilettes hâtives, de plateaux en zinc chargés de théières et de tartines. Puis, le silence se fait : chacun s'est tassé dans son coin et n'en bougera plus de

deux à trois heures, préparant [ses leçons, griffonnant ses devoirs.

Le souper a lieu entre huit et neuf heures et se compose habituellement de viandes froides. Comme le lunch, il se prend à la salle à manger. Les élèves flânent quelques minutes au salon, causant discrètement, faisant de la musique ou feuilletant les journaux qu'on met à leur disposition.

Puis, ils se retirent sans bruit, les uns pour travailler encore un peu, les autres pour se mettre, sans plus tarder, entre leurs draps et y dormir le bon sommeil conquis par la fatigue.

« Voilà notre vie, me dit M. C... Mes gaillards se lèvent à sept heures en été, à sept heures et demie en hiver. Ils prennent leur *tub*, déjeunent et sont au collège à huit heures et demie. De mon côté, je fais ma classe de seconde. A onze heures, je les réunis dans une petite salle, au rez-de-chaussée, pour examiner leurs devoirs, m'assurer qu'ils savent leurs leçons et adresser à chacun les observations que comporte sa conduite. Nous estimons qu'en donnant neuf heures par semaine aux exercices physiques, dix-huit heures aux leçons du maître et à peu près autant à l'étude personnelle, nous sommes dans la vérité physiologique et hygiénique. Chacun sait par expérience personnelle qu'un homme fait ne peut guère fournir normalement plus de six à sept heures par jour de travail cérébral. Pourquoi exiger davantage d'un enfant? Ou vous le surmenez, ou vous le dégoûtez.

L'organisme humain à ses exigences, qu'il faut satisfaire. Toute l'éducation d'Eton est basée sur cette pondération<sup>D</sup> constante de l'effort physique et de l'effort intellectuel ; le grand nombre d'hommes distingués dans tous les genres que cette éducation a produits porte témoignage de son excellence. »

Et le soir, en fumant un cigare au bord de l'eau :

« Je gagne net trois mille livres par an (75,000 francs), ce qui me permettra de me retirer du service actif, dans une dizaine d'années, pour me livrer à des travaux de mon choix. N'est-ce pas plus normal et plus juste que le système du payement par l'État, qui donne à peine de quoi vivre à vos meilleurs maîtres, en les tenant sur la brèche jusqu'à l'âge le plus avancé ?

— Assurément ; mais Eton est une exception en Angleterre même, et ce serait un système d'éducation un peu trop cher pour nos bourses françaises.

— Eton est une exception, avec Harrow et deux ou trois autres écoles : il en coûte 10 à 12,000 francs par an, au bas mot, d'y entretenir un garçon, et je conviens que c'est exorbitant. Mais à des prix infiniment moindres, un grand nombre d'écoles de second ordre arrivent à peu près aux mêmes résultats et font à leurs maîtres des situations presque aussi avantageuses. Croyez-vous que les internes des lycées de Paris, y compris les boursiers, répartis dans les familles de leurs professeurs, n'y seraient pas mieux à tous égards que dans les dortoirs et les préaux de leurs casernes scolaires ? Croyez-vous

que tout le monde, y compris l'État ne, trouverait pas son compte à ce régime?...

« Mais ce qui vous manquera toujours, ajouta M. C... avec un sourire, c'est cela !... »

Et, du geste, il indiquait les grands prés, les hautes futaies, les eaux miroitantes d'alentour.

## III

## LE CRICKET

Le collège d'Eton a toujours cultivé le jeu de cricket et peut en être considéré comme l'académie. Dès 1736, Horace Walpole parle dans sa correspondance des belles parties de cricket qu'il a jouées sur les fameux *grounds*. Un peu plus tard, le poète Gray, écrivant au peintre Benjamin West, lui dit : « Lord Sandwich et lord Halifax, ces deux hommes d'État, ne vous rappelez-vous pas les avoir vus, gamins barbouillés, jouant au cricket?... » En 1770, un certain Love, comédien, publie un poème héroïque consacré au cricket, ce jeu « glorieux et viril, vraiment anglais, le premier de tous les sports et le plus renommé ».

Tout cela indique évidemment une origine assez ancienne. Aussi les archéologues n'ont-ils pas manqué

pour chercher la trace du cricket jusque dans les âges les plus reculés; des hellénistes ont cru la trouver dans Homère; des paléographes la signalent au treizième siècle. Il paraît à peu près démontré que le goût du « noble jeu » était déjà répandu en Angleterre au temps d'Élisabeth.

En réalité, le cricket n'est qu'une transformation britannique de la vieille paume française. On la jouait au moyen âge avec un *battoir*, après l'avoir jouée avec la main nue ou gantée, et avant de la jouer avec une raquette. Le battoir est devenu graduellement plus lourd; les balles aussi; les « chasses » de la paume se sont changées en « guichet ». Mais, au fond, le principe est le même et la filiation reste manifeste.

Quoi qu'il en soit de ce point d'histoire, c'est surtout à la fin du siècle dernier et dans le courant du siècle présent que le cricket a pris une véritable importance nationale en devenant la récréation préférée de toutes les classes, dans le monde anglo-saxon, et en exerçant sur ses destinées une influence qu'on exagère peut-être, mais qu'il est impossible de méconnaître ou de nier.

L'agent le plus actif de cette diffusion du cricket a été le *Marylebone Cricket Club*, fondé au commencement du siècle et resté en quelque sorte le Parlement ou, si l'on veut, le Jockey-Club et le juge incontesté de tout ce qui se rattache à ce sport.

A peu près au temps où il se constituait, vers 1806, un certain Thomas Lord, venu d'Écosse, eut l'idée de louer

à Londres un grand terrain, actuellement occupé par le quartier de Dorset square, pour y établir des champs de cricket. Bientôt il fut obligé de déménager, s'en alla vers le Regent's Park, et finalement, en 1814, acheta au prix de 775,000 francs, avec l'aide de quelques riches amateurs, le terrain de Saint-John's Wood qui porte encore son nom, *Lord's Cricket ground*, et qui a vu tant de parties mémorables.

Avec le Kennington-Oval, au sud de Londres, propriété du *Surrey Cricket Club*, c'est le théâtre attitré de tous les grands matches. *Lord's* voit chaque année le tournoi traditionnel entre le Marylebone et le Middlesex Club, entre l'école d'Eton et celle de Harrow, entre Oxford et Cambridge, Gentlemen et Players, etc. Naguère, l'école de Winchester venait aussi y disputer la palme à Eton; mais, depuis quelques années, à la suite d'une série de défaites, elle reste sous sa tente.

Ces réunions sont suivies avec un intérêt passionné par des foules innombrables de spectateurs qui saluent de leurs acclamations chaque beau coup et de leurs rires ironiques chaque maladresse. Un pavillon monumental contient les archives du Club, ses salons de réunion, sa bibliothèque, son musée technique, riche de tableaux curieux. Des tentes aux couleurs vives abritent joueurs et spectateurs en cas de pluie. Des restaurants et buffets complètent cette organisation, très analogue à celle des grands champs de courses et aussi prospère au point de vue financier.

Aujourd'hui, tous les Anglais pratiquent le cricket, depuis le duc et pair jusqu'au laboureur. En certaines saisons et à certains jours, le samedi notamment, il n'est pour ainsi dire pas de ville ou de village britannique qui ne soit entouré d'une ceinture de cricketers de tout âge et de toute condition. Sur les terrains communaux, sur les pelouses des parcs, sur les prés verts, sur les plages de sable gris ou blanc, partout c'est une colossale partie de cricket, sans trêve et sans relâche, à peine interrompue pendant les mois d'hiver. L'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande n'y suffisent plus. Si vous passez les mers et si vous franchissez les océans pour aborder aux rives lointaines, partout où résonne le *yes*, en Chine et au Japon, dans l'Inde et dans l'Afrique australe, en Océanie comme dans les deux Amériques, vous retrouvez le cricket et les cricketers.

L'extraordinaire popularité de ce jeu, jointe à son incontestable valeur comme exercice physique, a fini par tourner la tête à ses adeptes. Ils ne se contentent plus d'y voir un honnête sport de plein air qui met en action les principaux muscles, excite au plus haut degré l'émulation, développe la force et aiguise l'adresse. Non. Ces mérites, si grands qu'ils soient, ne leur suffisent pas. Le cricket devient à leurs yeux quelque chose d'immense et de surhumain, de surnaturel et presque de sacré — le symbole tout à la fois et l'école des vertus anglo-saxonnes, l'image de la patrie, le palladium des libertés publiques... que sais-je encore? On ose à peine

reproduire les billevesées qui s'impriment sur ce sujet chez un peuple qui passe pour être de sens rassis. Il n'y a pas de bornes à son lyrisme.

Le cricket, paraît-il, « rapproche les classes et les unit dans une passion commune ». Il fait des hommes « braves, honnêtes et sobres ». C'est « une académie de loyauté et d'endurance ». Il faut, pour y exceller, « un cœur de lion, un œil d'aigle, un bras de fer et une puissante intelligence, jointe au tact le plus fin et au courage le plus indomptable ». Les « qualités morales y ont une aussi grande place que les qualités physiques et y trouvent un champ digne d'elles ». C'est « le plus noble des jeux », un « grand, glorieux, incomparable sport », un « plaisir divin », le « chef-d'œuvre du génie humain ». Il n'y a pas ici-bas « de joies qui approchent, même de loin, de celles que procure le cricket, et celui-là seul qui les a goûtées peut chanter son *Nunc dimitte* », etc., etc.

A ce compte, un peuple qui cultive le cricket avec tant d'ardeur et depuis si longtemps devrait être le plus égalitaire, le plus poli, le plus inventif, le plus victorieux, le moins alcoolisé et le moins criminel de l'Europe civilisée. Malheureusement, l'histoire contemporaine et l'impitoyable statistique font justice sommaire de ces gasconnades d'outre-Manche.

Il ne faudrait pas qu'elles empêchent de discerner les qualités très réelles du cricket. Sans être la panacée qu'imaginent et proclament ses dévots, trop intéressés commercialement à voir ce jeu éminemment anglais se

répandre dans le monde et y marquer leur influence, il possède le rare et incontestable mérite de rester toujours amusant pour ceux qui le pratiquent ; c'est un exercice excellent à tous égards ; les combinaisons en sont variées à l'infini. On peut dire sans exagération qu'il résume les difficultés techniques, les agréments et les effets hygiéniques du billard, de l'escrime et du jeu de barres combinés, et cela en plein air. Ce n'est pas en faire un mince éloge. Mais aller au delà serait tomber dans la niaiserie ou dans le charlatanisme.

Au fond, le principal mérite du cricket, aux yeux des Anglais, est de rester leur sport national par excellence et, pour ainsi dire, le lien visible qui réunit les membres épars de leur empire colonial. Il a pris spécialement ce caractère depuis qu'on parle de fédérer le monde anglo-saxon.

Les cricketers australiens ont contracté l'habitude de venir disputer les prix annuels aux plus fins joueurs de la mère patrie ; ils ont, de leur côté, reçu la visite des champions en renom ; chemin faisant, on s'arrête aux escales que la Grande-Bretagne a semées dans l'univers et l'on accepte le défi des amateurs locaux. C'est une manière comme une autre de faire de la politique « impériale », ainsi qu'on appelle volontiers chez nos voisins celle qui a pour objet les intérêts généraux de la race.

Fait notable et qui tiendrait à montrer que l'aptitude au cricket est bien réellement un caractère particulier à cette race, — jamais on n'a vu un étranger y réussir

ou même y prendre un réel intérêt. C'est, en quelque sorte, une langue fermée pour les autres nations. Il n'est pas rare de rencontrer des gens du continent, établis en Angleterre depuis vingt ou trente ans, imprégnés jusqu'aux moelles des habitudes anglaises, et qui ne comprennent littéralement rien au cricket, même après l'avoir vu jouer cent fois. Ce sport reste à leur yeux un phénomène anormal et inexplicable, quasi monstrueux, un trait de mœurs qui ressemble à une monomanie locale.

Que les enfants, les garçons de quinze à seize ans, s'amuse à leur manière, ils n'y objectent pas outre mesure. Mais que des hommes faits, des savants, des clergymen cravatés de blanc, des évêques en tablier de soie, de graves jurisconsultes, d'illustres hommes d'État, gardent jusqu'à la vieillesse le goût ou la passion du cricket, en suivent les réunions annuelles, en discutent avec ardeur les incidents, c'est ce qui passe, disent-ils, l'imagination.

Ils oublient qu'on s'attache toujours à ce qui a coûté beaucoup de peines, et il n'y a peut-être pas d'exercice du corps qui en exige plus que le cricket, quand on veut y exceller. Une heure de pratique par jour pendant quinze à vingt ans, sous les meilleurs maîtres et avec les meilleurs exemples, n'est pas de trop, au dire des experts, pour arriver à la force moyenne. Autant vaudrait se mettre au violon, en se proposant pour but de devenir un Paganini. Encore faut-il commencer de

bonne heure et dès la première enfance, ou il n'y a même pas d'espoir.

« Votre fils deviendra-t-il aussi fin *cricketer* que vous? demandait-on à un membre éminent de l'avant-dernier cabinet britannique.

— Il ne sera jamais fort, hélas! répondit-il. Pensez donc qu'à l'âge de six ans il n'avait pas encore pu s'y mettre, faute de santé!... »

Ce n'est pas que ce jeu soit, au fond, aussi difficile à suivre qu'on l'imagine, pour peu que l'on se donne la peine de l'analyser. Mais encore faut-il procéder par ordre et en examiner séparément les éléments.

Le matériel, d'abord. Il se compose : 1° d'une *balle* en cuir durci, du poids de 5 onces et du diamètre de 9 pouces; 2° d'une *batte* en bois dur, ne dépassant pas 38 pouces de longueur, formée d'un manche congrument renforcé de cordonnet et d'une pelle plate, large au plus de 4 pouces et demi; 3° de deux *wickets* ou guichets, composés chacun de trois piquets de bois parallèles, réunis par le haut au moyen de deux *bails* ou petites barres transverses et pouvant se planter en terre par leur pointe inférieure : ces piquets doivent s'élever de 28 pouces au-dessus du sol; ils sont de force égale, et les intervalles qui les séparent n'excèdent pas 8 pouces de large, afin que la balle ne puisse pas y passer.

Le terrain ou champ de cricket est une vaste pelouse de gazon aussi court et uni que possible, tondue avec soin et passée au rouleau avant chaque partie.

A ces éléments essentiels viennent s'ajouter divers accessoires : 1° une ligne de 22 yards avec une grande équerre de 6 pieds 8 pouces sur 4 pieds, pour mesurer les distances et tracer à la chaux, sur le gazon, les lignes blanches qui marqueront les limites de tir; 2° une tente pour abriter les joueurs de la pluie et du soleil; 3° un registre pour marquer les points; 4° des *gantellets* et *jam-bards* rembourrés, pour protéger les mains et les membres inférieurs contre les chocs, parfois terribles, du boulet de cuir durci; 5° des souliers à quatre clous d'acier pour empêcher les pieds de glisser sur le gazon.

Chaque joueur doit, bien entendu, s'équiper de pied en cap de flanelle rayée (ordinairement aux couleurs de son club) et apporter des vêtements de rechange. Pour le dire en passant, tout cela représente, souvent, — avec les frais de déplacement, les libations et banquets inséparables d'une partie de cricket, la location du terrain et le reste, — des déboursés qui ne sont pas à la portée de tout le monde. On peut, au surplus, en dire à peu près autant de tous les sports, et il n'y a guère à compter d'en pratiquer un seul avec suite sans sacrifices de temps et d'argent.

Le cricket se joue à un ou deux guichets (*wickets*). Dans le premier cas, le nombre des joueurs est variable, mais ne peut être inférieur à cinq. Dans le second, qui est le cas ordinaire, les joueurs doivent être au nombre de *vingt-deux*, répartis en deux camps de *onze*, chacun sous la direction d'un *capitaine*. Il faut, en outre, deux arbitres ou *umpires*, un pour chaque camp.

Ce sont les arbitres qui plantent les piquets et marquent les lignes de tir; ils ont seuls qualité pour déclarer la partie ouverte, pour la clore, pour juger les coups, faire marquer les points et proclamer les résultats. Le règlement du Marylebone Club, universellement accepté comme le code du cricket, leur interdit expressément de parier.

Avant tout, on procède donc au placement des *wickets* ou guichets. Les arbitres les plantent face à face, à la distance de 22 yards; puis ils tracent à la chaux deux lignes de chaque côté, l'une passant par les trois piquets du *wicket*, l'autre parallèle à la première, à 4 pieds en avant. La ligne qui passe par les trois piquets n'a que 6 pieds 8 pouces de longueur, avec les piquets en son milieu; elle est arrêtée aux deux bouts par des lignes perpendiculaires dessinant des angles droits en arrière du *wicket*. L'autre ligne est de longueur indéterminée.

Voilà les camps marqués. On tire à pile ou face pour savoir lequel des deux partis aura le choix de la place. Le gagnant choisit ordinairement pour débiter le rôle de défenseur, celui d'assaillant restant à ses adversaires. Il s'agit pour ceux-ci de « prendre », c'est-à-dire de faire sauter d'un coup de balle les *wickets* que les autres défendent avec la batte.

A cet effet, chacun prend position. La défense délègue deux joueurs, qui entrent seuls en scène, chacun avec sa batte, pour se poster l'un au premier *wicket*, l'autre au second, en ayant soin de ne pas le masquer, sinon

---

avec la batte, et d'*avoir un pied en arrière de la ligne antérieure.*

L'attaque délègue les fonctions de *bowler* ou bouleur à l'un de ses membres, qui devra, lui, en lançant la balle de la main droite ou gauche, avoir un pied en arrière de la ligne du *wicket*. Les autres joueurs appartenant au parti de l'attaque se placent sur toute l'étendue du champ, en avant et en arrière des *wickets*, sur des positions déterminées par leur capitaine.

L'ensemble de la partie qui va s'engager comprend donc : 1° deux *batsmen* ou frappeurs délégués par la défense et postés aux *wickets* (les autres joueurs de ce parti attendant leur tour d'entrer en scène dans le rôle de *batsman*); 2° d'un *bowler* délégué par l'attaque; 3° du *field* ou champ, composé des autres assaillants disséminés sur la pelouse.

Le *bowler* prend position sur la ligne du *wicket* et envoie la balle sur le *wicket* opposé, avec une force suffisante pour l'abattre.

Le *batsman* préposé à ce *wicket* et qui attend en gardé, mais toujours avec un pied ou une partie quelconque de sa personne en arrière de la ligne limite, arrête la balle, s'il le peut, d'un coupé ou d'un revers de batte, et l'envoie le plus loin possible. Et aussitôt, tandis que la balle voyage, il s'élance pour toucher de sa batte le camp opposé, revenir toucher sa ligne limite, retourner encore, s'il en a le temps, au camp opposé... Chacune de ces *courses* ou *runs*, si elle réussit, donne un point à son

parti. Mais, d'autre part, si pendant son absence la balle, revenue au *bowler* et repartie de plus belle, frappe son *wicket*, il « sort » du jeu, pour être remplacé par un autre frappeur de son parti, et le côté adverse marque un *wicket*.

Un certain nombre d'autres éventualités, prévues par le règlement, entraînent également la « sortie » du *batsman* ou les déclarations de « coup nul », « balle perdue », « hors de portée », etc...

Chaque reprise se compose de quatre envois de la balle, et chaque *batsman* reste à son poste jusqu'à ce qu'il ait été mis hors de jeu par un des moyens réguliers. On voit des cricketers émérites marquer 180 et 200 *runs* avant que cette inévitable conclusion se produise.

Quand les onze joueurs de la défense ont pris successivement la batte, la première manche est *over*, terminée, et le tour vient pour leurs adversaires de les remplacer à la défense. Est considéré comme vainqueur le parti qui a marqué le plus de points soit dans un nombre donné de reprises, soit dans un temps donné (ordinairement en deux parties durant une après-midi chacune).

On voit les combinaisons variées, les stratégies, les tours de force et d'agilité auxquels prêtent ces évolutions.

Le *bowler*, qui doit toujours viser le *wicket*, de manière à satisfaire son arbitre et à ne pas « perdre » sa balle, met toute son adresse à envoyer cette balle en

trompant le *batsman* sur sa véritable direction, et cela par des « effets » rétrogrades ou latéraux analogues à ceux du billard. Ces effets, devant être produits par la main seule, avec une extrême précision, à longue distance et sans rien ôter à la force du coup, nécessitent, cela va de soi, une habileté consommée jointe à une grande vigueur.

De son côté, le *batsman* doit avoir l'œil assez sûr pour deviner l'effet aussitôt que la balle est en route, — la main assez prompte et le bras assez ferme pour la recevoir sur sa batte, et du coup le mieux approprié l'envoyer dans la direction la plus imprévue, — le pied assez rapide pour courir au camp opposé, gagner un ou plusieurs *runs* et se remettre en position avant que la balle revienne.

Enfin, c'est affaire au capitaine adverse et à son *field* de régler le *bowling* et de placer ses hommes pour que la balle, promptement ressaisie et renvoyée, surprenne le *batsman* en flagrant délit d'absence et le mette hors de jeu en marquant un *wicket*.

Tout cela est très animé, excellent pour les poumons et fort intéressant à suivre quand c'est bien exécuté. Le malheur est que les fins joueurs sont rares et les mazettes en majorité. Or, si rien n'est élégant et attrayant comme de beaux coups de batte frappés par un profès du noble art, rien n'est pitoyable comme une partie qui se traîne entre joueurs médiocres. La colère des spectateurs se traduit alors, ainsi qu'en Espagne aux courses de tau .

reaux, par des épithètes peu flatteuses pour les acteurs. *Muff!* (poule mouillée!) *Butter fingers!* (doigts de beurre!), entend-on dire de tous côtés. Malheur surtout au joueur qui manifeste la plus légère inquiétude à l'aspect du boulet de cuir durci qui fond sur lui! Il y a pourtant, plus souvent qu'on ne le dit, des bras cassés ou des crânes fêlés. Mais ce sont détails sans importance.

En revanche, sur une balle bien envoyée, sur un brillant coup de batte, sur une heureuse suite de *runs*, les acclamations éclatent : *Well played, Eton!* (Bien joué, Eton!) *Well bowled, Harrow!* Les très jeunes gens, avec leur agilité, leur audace et leur souplesse, réussissent souvent mieux que les vieux routiers dans ces passes rapides qui arrachent des hurrahs aux spectateurs. Mais, là comme ailleurs, les gros totaux de points vont aux sages qui jouent la règle sans se presser ni se mettre en défaut.

Un autre malheur du cricket, c'est qu'il est graduellement tombé, comme les courses de chevaux, aux mains des *professionals* ou gens du métier. La chose était inévitable, par la raison qu'on ne peut pas se passer d'eux. Comme maîtres, d'abord, ils sont indispensables : toute équipe de cricketers qui entreprendrait de s'instruire elle-même, sans les conseils incessants d'un guide éprouvé, n'arriverait qu'à se gâter la main sans ressource; si ce guide n'est pas de premier ordre et fréquemment remplacé par d'autres instructeurs de valeur égale ou supérieure, autant et mieux vaut ne jamais

toucher une batte. Puis, certaines fonctions du jeu de cricket sont ordinairement peu recherchées de l'amateur payant : celle de *bowler*, par exemple, une des plus délicates pourtant, est presque toujours assignée à des mercenaires qui s'en font une spécialité. On a même proposé récemment de la laisser à une machine, une sorte de catapulte construite à cet effet.

Le rôle de *batsman* est recherché, parce que c'est le plus brillant et le plus en vue. Mais, dans les grandes parties décisives, il est rare que la victoire ne soit pas due à peu près uniquement à un cricketer de profession, vivant de son adresse et rémunéré comme un jockey, à proportion de ses succès. Jusqu'en des tournois universitaires qui devraient, ce semble, échapper à ces petites choses, — l'amour-propre aidant et le désir de battre des rivaux trop longtemps heureux, — on a vu des champions mercenaires enrôlés tout exprès pour renforcer, à *Lord's Cricket Ground*, une délégation jugée trop faible, et, dans ce but, préalablement immatriculés sur les chastes registres de l'*alma mater*.

Tel est, au surplus, en Angleterre le prestige du cricketer, que ces *professionals*, — quand ils arrivent à une virtuosité positive, comme les W. G. Grace, les Shrewsbury, les Gunn, les Barnes, les Steel et quelques autres, — sont traités en personnages et, partout où ils passent, reçus avec des honneurs quasi royaux.

Mais il n'en reste pas moins incontestable que cette substitution de l'homme du métier à l'amateur consti-

tue un démenti formel aux théories qu'on affiche et un véritable aveu d'impuissance à tirer du cricket ce qu'il doit donner. Au fond, c'est un art trop difficile pour qu'on puisse y exceller sans y mettre tout son temps, toute son activité et toutes ses énergies. On a commencé de s'y exercer à quatre ans; on le pratique pendant un quart de siècle; on n'arrive à en épeler les éléments qu'à force de soins; de professeurs coûteux, de séances infinies passées à étudier le jeu des maîtres. Puis, le jour où il s'agit de se montrer, de couronner ces longs efforts par une victoire éclatante, on s'efface devant un acrobate, qui gagne cette victoire au plus juste prix...

Est-ce bien la peine? et si le cricket ne sert en réalité qu'à faire du muscle, croit-on qu'il n'y a pas, pour cela, des moyens plus rapides et aussi sûrs?

## IV

## RUGBY ET LE FOOTBALL

Sur la ligne de Londres à Liverpool, un peu au-dessus d'Oxford et à quelques lieues du berceau de Shakespeare, la ville de Rugby est illustre par son collège, un des plus célèbres de l'Angleterre. Outre que les études classiques y sont excellentes et portent encore la vigoureuse empreinte du docteur Arnold, le maître incomparable qui les dirigeait dans le premier tiers de ce siècle, on y cultive plus qu'en aucune autre école les exercices et jeux athlétiques, et l'on y entretient avec un soin jaloux l'esprit lacédémonien qui est la tradition du lieu.

Comme à Eton, à Harrow, à Winchester, à Charterhouse et dans tous les lycées que les Anglais désignent sous le nom de *public schools* (par opposition avec les établissements libres), la plupart des élèves vivent au

dehors, en pension chez les professeurs. Mais là plus qu'ailleurs l'appropriation des bâtiments de l'externat au but à atteindre a été systématiquement étudiée.

Le collège proprement dit, fondé il y a trois siècles, grâce aux libéralités testamentaires d'un riche épicier, a été luxueusement rebâti en 1809 et reproduit fidèlement tous les traits traditionnels de la grande école anglaise : façade en briques blanches encadrées de pierre, porche voûté, tours drapées de lierre, cour rectangulaire ou *Quad*, entourée d'un cloître à lourds piliers, et sur laquelle s'ouvrent les classes, les escaliers, les passages conduisant aux bureaux, à la bibliothèque, aux collections diverses.

On traverse une arrière-cour, le *Close*, et l'on arrive, le long de la rivière d'Avon, aux vastes terrains de jeux, séparés l'un de l'autre par un rideau de vieux ormeaux, que les élèves qualifient d'*Old Bigside* et *New Bigside*, — le vieux et le nouveau « grand bord de l'eau ». Le nouveau est fermé sur trois côtés par des constructions neuves, gymnases, jeux de paume et cette annexe indispensable de toute école digne de ce nom, un bassin de natation à eau courante.

Mais la gloire de Rugby n'est faite ni de ce bassin, ni du souvenir encore vivant du docteur Arnold, ni du musée d'art que possède le collège, ni du grand télescope à réflecteur de 8 pouces et demi, chef-d'œuvre d'Alvan Clarke, qu'on montre avec orgueil aux visiteurs : l'impérissable honneur des *Rugbeians*, aux yeux des

jeunes athlètes du Royaume-Uni, est d'avoir conservé et fait revivre une des traditions les plus chères de la jeunesse britannique, — celle du *Football* ou balle au pied, — « ballon au camp », *Barette* pour lui donner son nom français.

Le football occupe en effet dans leur vie, comme jeu d'hiver, à peu près la même place que le cricket comme jeu d'été. C'est un sport très ancien et dont on retrouve la mention fréquente dans les vieux auteurs. Les Romains paraissent l'avoir emprunté aux Grecs : leur ballon ou *follis* était une vessie de bœuf enveloppée de cuir, que Martial, dans une de ses épigrammes, recommandait à tous les âges comme un excellent exercice :

Folle decet pueros ludere, folle senes.

Peut-être les soldats de César l'importèrent-ils en Grande-Bretagne. Mais, selon toute apparence, dans la Rome antique comme de nos jours à Paris, on lançait le ballon avec le poing, et c'est tout à fait exceptionnellement qu'on avait recours au pied : tandis que le jeu anglais, comme son nom l'indique, met surtout en action les membres inférieurs. Aussi est-ce un sport très violent, très brutal même, qui occasionnait jadis dans les rues de Londres des accidents fréquents et contre lequel les prédicateurs, les moralistes, les règlements de police et même les ordonnances royales ont fait rage pendant plusieurs siècles. Par un édit de 1314,

Édouard II avait formellement interdit, sous peine d'emprisonnement pour les délinquants, et comme une cause intolérable de désordre, ce qu'il appelait dans le français d'alors, langue officielle de la cour, ces *raigeries de grosses pelotes*. L'interdiction fut renouvelée en 1349 par Édouard III et, en 1401 par Henri IV. De leur côté, les rois d'Écosse n'épargnaient rien pour déraciner la passion du football au cœur de leur peuple. Mais ce fut toujours en vain. Les Stuarts, pas plus que les Tudors et les Lancastres, ne parvinrent à se faire écouter.

Apparemment, ce jeu rude et grossier, où la bête anglo-saxonne se ruait dans toute la violence de ses esprits animaux, lançant à grands coups de pied la vessie de bœuf engainée de cuir bouilli, bousculant tout pour l'atteindre, jouant des coudes et des poings, poussant, colletant et assommant ses rivaux, se grisant de l'ivresse de la lutte et des horions reçus, — ce jeu répondait trop bien aux instincts généraux de la race pour être aisément abandonné. Une légende assez plausible veut qu'il ait eu pour origine le sport sanglant que les Anglais d'avant la conquête normande se donnaient quand ils avaient repoussé une invasion danoise, — et où la « balle au pied » était une tête de vaincu.

Toujours est-il que les édits restaient impuissants et que, dans les villages anglais comme dans les faubourgs des villes, en dépit de la prison et même de la hart, le football gardait son prestige.

Pour interrompre la tradition et faire oublier un jeu

si populaire, il ne fallut rien de moins que la révolution puritaine. Mais alors, et pour longtemps; le football disparut sous la malédiction des ascètes et des prédicateurs en plein vent qui stigmatisaient les jeux comme frivolités damnables.

Quelques écoles en gardèrent probablement le souvenir, car vers la fin du dix-septième siècle, on en retrouve la trace. Un des premiers voyageurs français qui aient écrit sur l'Angleterre, Misson, dit, en 1698, dans ses *Mémoires et observations*: « En hiver, le football est un exercice utile et charmant; c'est un ballon de cuir gros comme la tête et rempli de vent; cela se ballote avec le pied dans les rues, par celui qui le peut attraper : il n'y a point d'autre science. »

Néanmoins, de l'excommunication puritaine et des anathèmes antérieurs il restait sur le football une note d'infamie. Les maîtres de la jeunesse s'accordaient, non sans motif, à le considérer comme un sport de mauvais ton, mieux fait pour des rustres ou des crocheteurs que pour des fils de gentlemen.

Vers 1823, quand on apprit que ce jeu de vilains venait d'être ressuscité à l'école de Rugby et que non seulement on le permettait, mais on le recommandait aux élèves, un frisson de colère et d'indignation passa sur le Royaume-Uni. Les gazettes s'emparèrent de la question; la chaire dominicale, aussi friande d'actualité que la presse périodique, saisit la balle au bond et renouvela les homélies puritaines. Un grand nombre de

bonnes gens se dirent que la fin du monde était proche si l'on se mettait à faire revivre de pareilles abominations.

Puis, comme il arrive ordinairement chez nos bons voisins, cette sorte de *cant* ne manqua pas d'en susciter un autre. Le football avait ses détracteurs : il trouva des avocats.

On découvrit que c'était un sport traditionnel, historique et profondément national : première cause d'indulgence. On établit que c'était un sport *manly* (viril), violent et dangereux, par conséquent tout à fait digne de la noble race britannique, cette race « mâle et valeureuse entre toutes, faite pour dominer le monde par son énergie propre », etc., etc. : seconde cause de faveur. Pensait-on que les jeunes Anglais dussent être élevés dans du coton et qu'il fallût redouter pour eux quelques pochons sur l'œil, ou quelques os cassés ? Alors, qu'on le dit !... Mais si la Grande-Bretagne voulait rester une nation forte, vigoureuse, dure à la fatigue, indifférente au péril, digne en un mot de ses hautes destinées, ses enfants et ses jeunes gens devaient dédaigner des conseils efféminés ou des craintes morbides et se livrer librement au football. Mieux encore, c'était pour eux un devoir patriotique de le cultiver de préférence aux autres jeux. Celui-là ne nécessite-t-il pas la combinaison des plus rares qualités, des qualités vraiment anglaises, l'adresse, l'activité musculaire, le sang-froid, le courage, le sentiment de la discipline ?... Plus un sport est

---

rude, plus il convient au grand cœur du *British subject* !... Et en avant la musique !...

La cause était entendue. Il devint bientôt aussi mal porté d'attaquer le football qu'il avait pu l'être de le défendre. Les malheureux garçons qui ne l'aimaient pas furent réduits à dissimuler cette faiblesse comme un crime. Ceux qui l'aimaient sincèrement ne manquèrent pas d'exagérer un brin cette passion. Les universités adoptèrent le nouveau mot d'ordre. Les écoles secondaires suivirent, imitées aussitôt par les enfants de toutes les classes, dans les villes et dans les campagnes.

En dix ou quinze ans la révolution était accomplie, et le football, ce pelé, ce galeux, ce *disreputable game* (ce jeu déshonoré) avait conquis le rang de sport national, de sport glorieux, de « noble sport ». Aujourd'hui on le joue partout, comme le cricket, et partout les foules s'assemblent par milliers pour en suivre les péripéties.

Il faut dire, pour être juste, que des congrès ou des conclaves de spécialistes avaient examiné par le menu les règles du jeu, en avaient formulé le code définitif et étaient arrivés à en adoucir dans une large mesure les antiques brutalités. Mais le football n'en reste pas moins un exercice qu'il est difficile de regarder comme académique ou propre à développer la grâce et la courtoisie au même degré que la force et l'agilité.

On le joue de deux manières : à la mode de Rugby et

à la mode de Londres ou, si l'on veut, de l'*Association pour la réforme du football*. C'est la mode de Rugby qui est la vraie, la pure, la traditionnelle. Elle se différencie de l'autre en ce qu'elle autorise l'usage des mains et des pieds pour saisir ou lancer le ballon, tandis que le code de l'Association admet uniquement l'emploi des membres inférieurs.

Pour le dire en passant, c'est une anomalie au moins singulière chez un peuple qui interdit, à la boxe, qu'on se serve des pieds ou qu'on frappe au-dessous de la ceinture, et qui proscriit la « savate » comme un sport indigne de voir la lumière du jour.

Mais peut-être est-il temps de décrire sommairement le jeu.

Un mot d'abord du matériel, qui est des plus simples :

1° Un ballon de huit à dix pouces de diamètre, ovoïde à Rugby, parfaitement globulaire ailleurs, formé d'une vessie de caoutchouc dans une forte gaine de cuir de veau ; ce ballon peut coûter une vingtaine de francs et dure quatre ou cinq ans, si l'on a soin de le graisser et de le tenir au sec ;

2° Quelques pieux, perches et guidons pour marquer les limites et les *buts*.

Le terrain est une esplanade quelconque, gazonnée ou non. On y dessine avec des lignes, des pieux et des guidons un parallélogramme de 100 à 200 yards de long sur 50 à 100 yards de large ; puis, on marque par une paire de poteaux plantés à 8 yards de distance l'un de

l'autre, au milieu de chacun des deux petits côtés du rectangle, ce qu'on appelle les *goals* ou buts. A Rugby, les deux poteaux sont surmontés d'une barre transversale, par-dessus laquelle il s'agit de faire passer le ballon : le règlement de l'Association substitue à la barre une corde sous laquelle doit passer ledit ballon. Les lignes marquant les deux petits côtés du parallélogramme s'appellent *lignes de but*; celles qui dessinent les deux grands côtés s'appellent *lignes de touche*. L'intervalle qu'elles délimitent est le *champ*.

Le costume habituel, pour ce jeu aussi dangereux aux vêtements qu'aux membres du joueur, se compose d'un tricot de laine aux couleurs du club, d'une culotte arrêtée au genou, de bas rayés auxquels on peut ajouter des jambières rembourrées, pour protéger les tibias contre les coups de pied destinés au ballon, mais qui se trompent souvent d'adresse; enfin, d'une paire de gros souliers lacés et d'une casquette de flanelle.

Supposons qu'on joue à la mode de Rugby. Le ballon, ovoïde, est muni d'une poignée de cuir qui permet de le saisir plus aisément. Les joueurs, au nombre de trente, se divisent en deux camps de quinze, distingués par la couleur de leur tricot ou par quelque autre indice, et chacun sous le commandement d'un capitaine. On tire à pile ou face pour le choix du côté (celui du vent est le meilleur), et, le choix arrêté, les deux partis prennent position en avant de leur *goal* respectif et dans l'ordre que voici :

Dix joueurs, rangés en ligne de chaque côté, forment l'avant-garde : ce sont les *forwards*. Deux autres, à quelques pas en arrière sont dits *half-backs* (demi-centres); un autre est le *three quarters back* (trois quarts en arrière); enfin, deux autres *backs* forment l'arrière-garde.

Il s'agit, pour chacun des deux partis, d'arriver à envoyer le ballon par-dessus la barre du *but* de ses adversaires et de marquer ainsi un point. La partie se compose habituellement de plusieurs reprises, en deux après-midi et dans un temps fixé d'avance.

Les joueurs en place, le capitaine du côté perdant à pile ou face (disons du côté B), place le ballon au milieu du champ et d'un coup de pied l'envoie vers le but adverse. Jusqu'à ce moment, l'avant-garde des deux partis doit être restée à la distance de dix yards au moins du ballon. Mais dès qu'il a quitté le sol, les évolutions sont libres.

Un joueur du côté A saisit le ballon au passage et le renvoie vers le côté B, aussi loin qu'il peut dans la direction du but. Là, on le ressaisit de nouveau; mais, avant que le joueur ait pu donner son coup de pied, il est ordinairement appréhendé au corps, colleté, renversé, au besoin, par ses adversaires et mis dans l'impuissance d'agir. Si l'opération s'est accomplie dans les règles, il crie : *Down!* (A bas!)

Immédiatement, il est relâché, le ballon est laissé à terre, et les *forwards* des deux partis se jettent tête

---

baissée les uns contre les autres, de manière à former une masse compacte de lutteurs, qui s'efforcent tous d'envoyer le ballon, d'un coup de pied, vers le but adverse.

C'est ce qu'on appelle un *scrummage*, c'est-à-dire une mêlée ou bagarre.

Inutile de dire que, dans cette mêlée, tous les moyens ou peu s'en faut sont légitimes pour avoir le dessus et arriver au ballon. Il faudrait être plus sage que nature pour bien mesurer la portée de chaque coup de pied, de chaque effort musculaire, de chaque poussée.

Cependant, les *backs* ou tirailleurs du centre et de l'arrière-garde sont restés sur le qui-vive, en dehors de la masse grouillante des *forwards* prêts à ramasser le ballon, s'il sort de la bagarre, pour l'emporter en courant vers le but adverse et *touch it down*, c'est-à-dire faire prendre terre au projectile en arrière de la ligne de but.

Mais les *backs* de ce camp sont sur sa route, pour l'arrêter s'ils peuvent, et cela *par un moyen quelconque*, pourvu que ce ne soit ni en le saisissant par ses vêtements ni en lui prenant la jambe au-dessous du genou. (Avant les adoucissements actuels du jeu il était parfaitement licite de se donner des coups de pied aux tibias : cela s'appelait *hacking*. Cette élégante pratique est aujourd'hui devenue illégale, mais il n'est pas très démontré qu'elle soit absolument abandonnée.)

Il va sans dire que la mêlée des *forwards* s'est dissoute en s'apercevant que le ballon n'est plus sous ses pieds.

Admettons que le porteur de ce ballon n'ait été ni arrêté ni appréhendé au corps par ses adversaires et qu'il ait réussi à envoyer le projectile au delà de la ligne de but : il a droit à un *try* ou essai.

Voici comment s'effectue cet essai :

Un joueur de son parti relève le ballon et le rapporte jusqu'à la ligne de but, où il marque l'empreinte de son talon ; puis, poursuivant sa marche jusqu'à une distance à peu près égale, en dedans du champ, à celle qu'il vient de mesurer en dehors, il fait une encoche sur le sol et y dépose le ballon : aussitôt, un autre joueur de son camp, qui l'attend, lance la vessie vers le but adverse. Passe-t-elle par-dessus la barre, c'est un *goal* à marquer.

On obtient le même avantage en arrivant, au cours de la partie, à saisir le ballon et en le laissant aussitôt retomber à terre pour l'envoyer d'un coup de pied, au moment où il rebondit, par-dessus la barre adverse.

Tel est, en résumé, le football à la mode de Rugby. La règle de l'Association est beaucoup plus simple.

Elle comporte un ballon parfaitement globulaire et qu'il faut envoyer avec le pied *sous* la corde du but, sans jamais le toucher avec les mains. Seul, le gardien du *goal* a le droit de s'en servir pour défendre sa forteresse en arrêtant le ballon.

Le champ est le même qu'à Rugby, sauf qu'il n'y a pas de *touche* hors de la ligne du but, et par conséquent pas de *tries*. En d'autres termes, il n'y a qu'une seule manière de marquer un *goal*, c'est de surprendre à point

le ballon et de l'envoyer du pied entre les poteaux et sous la corde du but adverse.

En revanche, s'il arrive que le défenseur d'un *goal*, en essayant d'arrêter le ballon, l'envoie lui-même derrière sa ligne, il donne à ses adversaires le bénéfice d'un *corner kick*, ou *coup de coin*.

On apporte le ballon dans l'un des angles voisins du but : les assaillants se forment en ligne devant ce but ; un des leurs envoie le ballon vers eux, et ils s'efforcent de lui faire franchir la porte dessinée par les poteaux et la corde.

Ce jeu est, comme on voit, des plus animés et des plus excitants. On comprend sans peine que des jeunes gens alertes et vigoureux y goûtent un vif plaisir. L'élan, l'art des feintes, l'agilité, l'esprit d'à-propos, l'adresse à envoyer le ballon de l'un ou l'autre pied, la force et la vitesse, y trouvent leur emploi tour à tour.

Mais si l'on veut comparer les avantages positifs du football, simplement considéré comme exercice, à ses nombreux inconvénients, on est bien forcé de reconnaître que ces avantages sont minces et rendent l'importation de ce sport très peu désirable.

C'est, de toute façon, un jeu de goujats. Au lieu de développer la courtoisie, le sang-froid, l'esprit de justice, toutes les qualités qui font, avec l'adresse et la force, le vrai galant homme, il faut bien convenir que le football est plutôt de nature à exciter les passions basses. Il prête aux coups sournois et déloyaux, aux abus de la vigueur

individuelle, à tous les vices inhérents aux mêlées confuses. C'est le contraire, la contrepartie même d'un sport régulier. Comment se refuser à voir que, dans une bagarre de ce genre, le faible, le débutant, seront nécessairement les victimes du brutal ou du traître? Un jeu où le croc-en-jambes et la lutte corps à corps, par devant et par derrière, entre partenaires d'âges inégaux, sont non seulement permis, mais en quelque sorte obligatoires, ne peut pas être un jeu recommandable. Pour aveugler les Anglais à cet égard, il a fallu le mirage d'une fatuité nationale poussée trop souvent jusqu'au délire et qui leur fait juger nécessairement bon tout ce qui est insulaire, par cela seul que c'est insulaire.

Ajoutons que les cas de mort subite ne sont pas rares dans ces bagarres, par suite d'étouffement, de compression viscérale ou d'épuisement. On en compte au moins une vingtaine dans une histoire qui remonte à peine à un demi-siècle, — sans parler des blessures graves, fractures et contusions, qui sont innombrables.

Sans doute, ce ne seraient pas là des motifs suffisants d'ostracisme, si ce jeu était d'une élégance ou d'une utilité bien évidente : le danger est inséparable de tous les sports véritables; il en est le piment et l'honneur. Mais quand ce danger n'est pas compensé et légitimé par des mérites suffisants, quand il ne se justifie ni par la force et l'adresse exceptionnelles qu'il développe, ni par la noblesse de sentiments et de manières qu'il inspire; quand, au contraire, il est associé avec le réveil

---

des instincts grossiers qui sommeillent chez la bête humaine et que l'éducation physique doit combattre, de concert avec l'éducation morale, — où est la raison d'aller chercher un jeu de sauvages, incorrect et brutal, peu scientifique et probablement plus nuisible qu'utile, pour l'enseigner à nos enfants?

Mieux vaut le laisser à nos voisins, en leur souhaitant de s'en dégoûter le plus tôt possible.



## V

## LE PÉDESTRIANISME

Ouvrons Littré : « PÉDESTRIANISME, *subst. masc.* S'est dit de la mode répandue en Angleterre de se targuer de faire de longues marches. » Et au *Supplément*, 1886, page 258 : « PÉDESTRIANISME, ajoutez : Habitude d'aller à pied. »

N'en déplaise à la mémoire de l'illustre lexicographe, ses deux définitions sont aussi mauvaises l'une que l'autre. Le pédestrianisme n'est ni « la mode de se targuer de faire de longues marches », ni « l'habitude d'aller à pied ». Une infinité de gens ont l'habitude d'aller à pied, par la raison qu'ils n'ont pas de voiture, sans être pour cela des *pédestrians*. Quant à faire de longues marches, les *pédestrians* ont bien un peu le droit de « s'en targuer », puisque c'est précisément leur fonction.

Le pédestrianisme doit être défini « l'art de devenir un énergique piéton ». Par extension, on comprend maintenant sous ce nom l'art de courir et celui de sauter les obstacles, qui en sont les compléments.

Litré était d'ailleurs parfaitement excusable de n'avoir sur cette branche toute moderne de l'athlétisme que des idées assez confuses. La marche est un exercice trop naturel pour n'avoir pas été cultivée à ce titre dans tous les temps et par tous les peuples. Mais depuis quelques années seulement s'est formée de toutes pièces la science théorique et pratique de cet exercice considéré comme sport.

Autant qu'il est possible de le démêler, le point de départ du pédestrianisme a été le « mouvement des volontaires », suscité en Grande-Bretagne dans les premiers mois de 1858, par la fameuse « manifestation des colonels », consécutive à la tentative d'Orsini. A tort ou à raison, les Anglais virent une menace de guerre imminente dans cette étrange démarche prétorienne des colonels français, imaginée et provoquée, il est à peine besoin de le rappeler, par M. de Morny et M. Fleury. A tout événement, la nation britannique voulut se préparer à repousser une invasion de son territoire; des corps de volontaires se formèrent activement dans les trois royaumes; et la marche étant la fonction capitale du soldat, on se préoccupa surtout de rompre promptement les recrues à cet exercice.

Comme il arrive toujours chez les Anglais, l'esprit

sportif et les paris se mirent bientôt de la partie. La mode s'introduisit, dans cette espèce de milice ou de garde nationale, de lutter à qui ferait le plus de chemin dans un temps donné. Cette mode conduisit ses sectateurs à étudier les meilleurs moyens de devenir bons marcheurs : ils appliquèrent à cet objet les procédés d'entraînement connus et pratiqués de longue date par les boxeurs et par les jockeys, et c'est ainsi que naquit le pédestrianisme proprement dit.

Quant aux courses à pied, pratiquées de tout temps dans les écoles anglaises, elles entrèrent dans les habitudes générales de la population adulte et devinrent, elles aussi, un sport spécial, précisément à cause de l'attention nouvelle qu'on donnait à la marche et à tout ce qui pouvait s'y rattacher.

Il y avait eu pourtant, dès 1850, des courses pédestres à Oxford. Plusieurs étudiants de cette Université, rencontrant cette année-là d'assez grandes difficultés dans l'organisation de leur steeple-chase annuel, eurent l'idée de se passer de chevaux et de fonder des courses au clocher pédestres. Ils procédèrent immédiatement à cet essai. Le premier match fut de deux milles anglais (un peu plus de trois kilomètres  $1/2$ ) à travers champs, avec vingt-quatre obstacles naturels à sauter (haies, barrières et fossés). Les concurrents payaient une livre sterling d'entrée, une demi-livre de forfait, le produit de la poule allant au gagnant. Il y eut une trentaine de partants, et un étudiant nommé Wyatt arriva premier.

Depuis lors, les matches au pas, les courses de haies et d'obstacles pour piétons se sont multipliés dans toute l'Angleterre; des milliers de livres sterling sont répartis en prix dans ces concours, des millions joués tous les ans sur les favoris, dont la cote se fait comme pour les chevaux. Certaines de ces courses, notamment celles de la Pentecôte, à Sheffield, sont aussi suivies que les plus belles réunions hippiques. Des hippodromes, ou, pour mieux dire, des *anthropodromes* spéciaux se sont établis dans un grand nombre de villes; des règlements et des usages particuliers sont nés de ces innovations, qui ont fini par prendre une place considérable et définitive dans la vie du peuple anglais.

Les concours au pas sont entièrement distincts des courses à pied proprement dites. Celles-ci se subdivisent en courses à *petite distance* (de 100 à 300 yards), *moyenne distance* (d'un tiers à trois quarts de mille), et *grande distance* (au dessus d'un mille). Elles diffèrent les unes des autres autant par les qualités nécessaires pour y réussir que par le personnel même des compétiteurs ordinaires. Tandis que les courses à moyenne et longue distance, comme les matches au pas, restent à peu près exclusivement le lot des gens du métier, les courses à petite distance ou *sprinting*, qui nécessitent un entraînement beaucoup moins sévère, sont préférées des amateurs.

Il serait hautement à désirer, disons-le tout de suite, qu'un mouvement similaire se propageât chez nous. Si les

courses de chevaux servent incontestablement à améliorer les races chevalines, combien il serait plus utile encore d'améliorer et de fortifier par des moyens analogues notre race humaine!... Outre que les courses à pied sont toujours faciles à organiser et ne comportent presque aucun frais d'établissement, peu d'exercices physiques ont une valeur égale au point de vue physiologique. La marche raisonnée, comme la course et le saut, met en jeu la plupart des groupes musculaires, et non pas seulement les muscles des jambes, comme on le croit communément : elle développe la cage thoracique, élargit le souffle, mâte le cœur chez les individus qui l'ont trop excitable. Elle constitue la meilleure des préparations au service militaire et le plus simple, le plus naturel des modes d'entraînement.

Mais il en est de cette gymnastique comme de toutes les autres : pour donner ses fruits et ne pas aller contre son but, elle doit être pratiquée prudemment, progressivement et scientifiquement, sous la direction d'instructeurs compétents.

Il semble, au premier abord, que rien ne soit plus facile au monde que de bien marcher, et que cela s'apprenne tout seul. En réalité, rien n'exige des principes plus précis et mieux définis. Quiconque s'exerce à la marche ou à la course sans s'astreindre à l'observation de ces règles nées de l'expérience, se condamne d'avance à rester toujours un marcheur et un coureur médiocre. En cette affaire, ainsi qu'en beaucoup d'autres, tout ou

presque tout dépend des débuts et des habitudes prises.

C'est si vrai, qu'on peut remarquer déjà parmi les marcheurs et les coureurs anglais, après vingt-cinq ans à peine, un progrès aussi notable que chez les chevaux de sang, et qu'ils arrivent, de saison en saison, à marcher, à courir mieux et plus vite que leurs prédécesseurs. Wharton, Merrill et Sinclair, pour n'en citer que trois parmi les plus célèbres, sont arrivés à des résultats que les juges autorisés auraient déclarés purement impossibles il y a dix ou quinze ans : Wharton, à courir 100 yards en 10 secondes ; Merrill, à franchir, au pas, 1,800 mètres en 6 minutes et 49 secondes ; Sinclair, à faire au pas 185 kilomètres en 10 heures 41 minutes et 50 secondes.

Et cela, bien entendu, sans surmenage d'aucune sorte : un coureur, un marcheur bien entraînés, doivent être aussi frais et dispos sept heures après avoir accompli leur tâche qu'avant de l'entreprendre.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, la marche proprement dite, au pas, exige, pour y réussir, plus d'énergie morale et physique, une somme d'endurance plus forte, une « condition » plus parfaite, que la course et les autres exercices pédestres.

C'est que le piéton, à cette allure, doit à la fois poser le talon à terre avant les orteils, et maintenir une grande rapidité de progression : la règle est absolue ; toute autre succession de mouvements dégénère en trot ou course. Or, pour atteindre ce double objet, il faut mettre en jeu

le système musculaire tout entier : celui des jambes et des reins pour la locomotion ; celui des côtes, des épaules, du thorax, de l'abdomen et des bras pour alléger le poids du corps sur les talons. Et c'est pourquoi cet exercice est si salubre, si apprécié des chasseurs, des alpinistes et même des simples promeneurs — de tous ceux, en un mot, qui ont de longue date et instinctivement adopté la marche comme leur exercice favori.

Pour qu'elle soit aussi rapide que possible et produise tous ses bons effets physiologiques, il est essentiel qu'elle soit *parfaite*, — c'est-à-dire que la verticale du centre de gravité du corps passe toujours par le talon, qui touche le sol le premier et qui doit s'y appuyer fortement pour donner l'élan du pas suivant. Il faut éviter de peser sur les orteils au moment où ils touchent terre à leur tour, à la fois pour ne pas rompre la mesure et pour ne pas rejeter le poids du corps en avant, ce qui ferait dégénérer la marche en trot.

Un autre point important est de bien lancer la jambe à chaque pas, le jarret tendu et *sans plier le genou*, toute genuflexion ayant également pour effet de faire porter le poids sur les orteils. Pour le dire en passant, c'est ce qui donne raison aux caporaux de l'armée prussienne quand ils astreignent les soldats aux mouvements raides et compassés qui caractérisent leur marche. Elle n'est pas gracieuse, mais elle est scientifique et augmente nécessairement la valeur physique des hommes, en tendant à chaque pas tous les ressorts musculaires.

Enfin, il importe aussi d'effacer les épaules et de porter la tête haute, l'abdomen en avant, pour donner à la fonction respiratoire toute l'ampleur possible.

Le tronc ne reste pas non plus inactif : les bras doivent être tenus relevés, les coudes légèrement infléchis, les mains maniant au besoin un petit cylindre de bois qui leur fournit un point d'appui.

C'est seulement en observant ces prescriptions qu'on peut, dans une marche prolongée, maintenir le corps dans la verticale, par conséquent en alléger le poids pour les membres inférieurs, acquérir et conserver une longueur de pas toujours égale, associée au maximum de vitesse compatible avec l'allure. Telles sont du moins les règles observées par les pédestriens les plus renommés, et grâce auxquelles ils arrivent à des résultats si surprenants.

Par exemple, 18 kilomètres en 1 heure 19 minutes, au pas, comme l'a fait W Clarke à Richmond, le 5 mars de l'an dernier, et 96 kilomètres en 9 heures 25 minutes, comme l'a fait Mackintosh, le 10 avril 1886, sur la route de Brighton.

Ces épreuves pédestres, où les arbitres et intéressés suivent constamment les compétiteurs pour s'assurer qu'ils ne quittent point le pas, c'est-à-dire qu'ils posent toujours sur le sol *le talon avant les orteils*, — ces épreuves ont ordinairement pour théâtres des pistes spéciales, comme celle de Lillie-Bridge à Londres, et qu'on a soin de couvrir de cendres fines.

Le pédestrian est vêtu d'un tricot de laine et d'un large caleçon de mérinos laissant les genoux libres; il est chaussé de souliers plats, bien ajustés aux pieds sur des demi-bas en peau de chamois.

Tantôt il lutte contre des concurrents pour le championnat, tantôt il marche seul « contre le temps », comme on dit (*against time*); en d'autres termes, il tente de parcourir dans un temps donné une distance déterminée.

Quand cette distance est longue, — 100 ou 200 milles, c'est-à-dire 180 ou 360 kilomètres, — rien n'est monotone, lugubre même, comme le spectacle du pédestrian accomplissant sa rude tâche, dans le vide de la piste, en présence des rares arbitres et parieurs qui suivent ses progrès. Mais rien non plus n'est mieux fait que l'aspect de cet athlète à demi nu, silencieux, hypnotisé dans son mouvement de machine, pour donner l'idée de ce que peuvent la volonté, l'énergie, la gymnastique fonctionnelle.

Pendant un jour et une nuit, ou même plus longtemps, il poursuit sa ronde autour de la corde, repassant toutes les cinq minutes devant les tribunes, salué chaque fois d'un encouragement, mais ne voyant plus, n'entendant plus, figé dans son vertige, allant droit devant lui, — Juif-Errant enfermé dans une route circulaire et sans fin.

Les courses au galop sont absolument différentes et presque toujours beaucoup plus animées, par la raison

qu'elles se font d'ordinaire à courte distance, de 100 à 300 yards, et que le résultat en est acquis au bout de quelques secondes.

Ici les compétiteurs sont presque toujours nombreux : huit, dix, douze, quelquefois vingt et davantage. Chacun a sa piste particulière, limitée par une corde et numérotée. Ces pistes sont rectilignes et parallèles, arrêtées aux deux extrémités par des lignes blanches et bordées par les tribunes.

Au coup de cloche du départ, les concurrents, vêtus comme les virtuoses de la marche, se rangent en ligne au numéro que le sort leur a assigné, le pied gauche sur la limite, l'autre pied en avant, les poings fermés sur le bras infléchi, le corps légèrement incliné.

Un coup de pistolet donne le signal, tiré par le *starter* qu'abrite et cache une guérite, en arrière des coureurs. Aussitôt ils s'élancent.

Presque toujours, pour eux, la grande affaire est de bien partir, de faire deux ou trois longues enjambées pour prendre l'élan et marquer la mesure, puis, les yeux fixés sur le but, de mettre toute leur vigueur, toute leur volonté à l'atteindre, en ayant soin toujours de lever le pied aussi rapidement que possible, sans s'attarder à le laisser sur la piste, et surtout de ne dévier d'un centimètre ni à droite ni à gauche.

Il s'agit surtout, dans le cas du coureur, d'aller légèrement et vite, exclusivement sur les orteils (au contraire du pas), et de laisser aux hanches toute la liberté de leur

action. Le corps doit donc se porter en avant, au lieu de se rejeter en arrière, comme dans la marche ; les concurrents minces et légers ont un immense avantage sur les autres, *handicapés* pour ainsi dire par le poids de leur système osseux ou musculaire, tandis qu'au pas on voit des hommes de toute taille et de tout poids remporter la victoire.

Les muscles qui entrent en jeu diffèrent d'ailleurs dans les divers genres de courses, à brève et longue distance. A petite distance, c'est surtout le groupe musculaire antérieur de la cuisse qui est le véritable agent de la vitesse, en répétant incessamment le mouvement élévateur de la jambe d'où dépend le résultat. A longue distance, les muscles postérieurs de la cuisse, qui effectuent la propulsion, supportent un effort plus intense. Et c'est pourquoi tel coureur réussit souvent dans un genre de course sans arriver à triompher dans l'autre : ce sont des spécialités distinctes. Le même phénomène s'observe dans les courses de chevaux. Il est rare qu'il se voie dans les courses de bicycles ou de tricycles, parce que là les mêmes muscles sont toujours en jeu, que la distance soit longue ou courte.

Dans les courses universitaires à pied, le galop se complique presque toujours de sauts d'obstacles : haies de genêt épineux, barrières de bois et fossés pleins d'eau. C'est alors un charmant exercice, très apprécié des spectateurs et surtout des spectatrices.

La piste a ordinairement dans ce cas une longueur de

120 yards, avec une dizaine d'obstacles de 3 pieds 6 pouces de haut, à la distance de 10 yards l'un de l'autre et laissant 15 yards d'espace libre à chaque bout. En ce genre de courses, le beau est de s'arranger pour franchir tous les obstacles sans s'arrêter un instant ou modifier son allure, et de les prendre dans l'enjambée, pour ainsi dire par dessus le marché. Il est essentiel aussi de ne pas même les effleurer au passage et de les passer en bonne « forme », les coudes au corps, la tête haute, les jambes ramassées sous le tronc. Un saut de 3 pieds 6 pouces ne doit jamais être qu'un jeu pour un garçon alerte et vigoureux, habitué à franchir à pieds joints des barrières beaucoup plus hautes.

L'Irlandais Kelly, champion du saut en 1885, sautait 5 pieds 11 pouces; l'Écossais Parsons, champion de 1880 à 1883, sautait par-dessus une barre rigide haute de 6 pieds  $\frac{1}{4}$ , avec un élan de 5 mètres seulement.

Habituellement, la piste de 120 yards et ses dix obstacles sont franchis par le vainqueur en quinze à seize secondes. On sait quel puissant exercice est le saut sous toutes ses formes : il n'y en a pas qui mette plus énergiquement en jeu toutes les forces musculaires, pour les condenser en une sorte de coup de ressort de l'organisme entier : il n'y en a pas qui soit mieux approprié à l'élasticité et à la souplesse d'un corps jeune.

Aussi, tous les sports pédestres et notamment la course à petite distance avec sauts d'obstacles, sans être à proprement parler des jeux scolaires, sont-ils fort en hon-

neur dans les collèges anglais. Les écoliers imitent aussi souvent qu'ils le peuvent les exploits des clubs athlétiques, tracent des pistes sur les terrains laissés à leur disposition et y organisent des matches au galop.

Le vieil Homère avait bien raison d'admirer et de louer sans relâche chez son héros cette légèreté de pied qui suppose les qualités les plus rares et les plus précieuses de l'athlète, la vigueur et l'énergie jointes à la souplesse et à la finesse des formes ! Pour l'acquérir, ou tout au moins pour se rapprocher de ce modèle, le meilleur système, au dire des experts, est de s'élancer au galop toutes les fois qu'on en trouve l'occasion, sur une distance de trente à quarante mètres, en s'efforçant de la franchir le plus vite possible. Mais il est surtout essentiel d'avoir un concurrent, pour que l'émulation se mette de la partie et fasse rendre au coureur tout ce qu'il peut donner. Aussi cet entraînement réussit-il surtout par l'association de deux ou plusieurs compétiteurs de force inégale, qui se rendent mutuellement un nombre de pas proportionné à leurs performances antérieures. C'est ce que les écoliers anglais font constamment et avec grand succès : très probablement, ils doivent à cette pratique, beaucoup plus qu'au cricket et au football, la force et l'agilité générales qui les distinguent.

Le plus difficile, au cours de cet entraînement réciproque est, paraît-il, de ne pas se décourager en voyant qu'on ne gagne pas un centimètre sur son associé. Beau-

coup de jeunes athlètes en perdent littéralement le sommeil, quand ils se préparent pour une course qui doit avoir des spectateurs. C'est un sentiment que ne connaissent pas les chevaux de courses, très heureusement indifférents au but des galops d'essai qu'on leur fait exécuter chaque matin, et inconscients du résultat à obtenir.

Plus souvent encore, la course revêt dans les écoles anglaises la forme d'une lutte de vitesse entre « lièvres et lévriers » (*Hares and hounds*), c'est-à-dire d'un *paper-chase* ou chasse au papier.

Ce jeu est connu en France depuis cinq à six ans; il a été signalé pour la première fois, avec les autres sports scolaires, par M. André Laurie, dans sa *Vie de collègue en Angleterre*, et aussitôt adopté par la plupart de ses jeunes lecteurs. On sait en quoi il consiste. Un parti de coureurs qui prennent le rôle de « lièvres » emporte des sacs de rognures de papier qu'il sème sur sa route, à travers champs et à travers bois, de manière à tracer une piste coupée par un certain nombre d'hiatus et d'impasses. Cette piste peut être plus ou moins longue, selon l'âge et la force des joueurs; pour les garçons de quatorze à quinze ans, elle est habituellement de sept à huit kilomètres.

Un quart d'heure après le départ des « lièvres », les « lévriers » se mettent à leur poursuite, en suivant la trace. Il s'agit de ne pas s'en écarter, de la retrouver quand elle disparaît ou s'embrouille, et finalement

d'arriver premier aux sacs vides qui en marquent le terme.

Ce sport scolaire, par une réciprocité fréquente dans l'athlétisme anglais, n'a pas tardé à tenter des hommes faits qui ont depuis longtemps quitté le collège ou qui n'y ont jamais mis les pieds. Un grand nombre de clubs le cultivent aujourd'hui, surtout aux environs de Londres et en font des motifs de steeple-chase pédestres qui s'étendent parfois sur une longueur de quarante kilomètres. Un certain Scott a récemment couru cette distance, autour d'Ewell et d'Epsom, en trois heures et quelques minutes.

C'est un jeu très animé et très amusant, qui a déjà conquis en France ses lettres de grande naturalisation. Il est donc inutile d'y insister, sinon pour le recommander aux écoliers qui ne le pratiquent pas encore. Le jeu des « brigands et des gendarmes », cultivé chez nous de temps immémorial, n'en est d'ailleurs qu'une variante moins vive, moins régulière, moins scientifique et, par conséquent moins utile aux muscles, au cœur et aux poumons. Maîtres et élèves feront donc bien de donner la préférence au *paper-chase*, qui peut, en se compliquant de sauts d'obstacles, devenir la gymnastique la plus complète et la plus variée.



## VI

## L'ALPINISME

Les principes du pédestrianisme reçoivent tous les jours leur application dans la vie ordinaire, sans parler de la vie militaire et de la chasse. Mais où ils brillent du plus vif éclat, par la supériorité qu'ils assurent à leurs adeptes, c'est dans les ascensions de montagne.

Parmi les hommes qui s'en étaient le mieux pénétrés, il faut citer Émile Boss, qui vient de mourir, en Suisse, à l'*Ours* de Grindelwald. Il appartenait à une classe de guides alpins dont les représentants sont encore peu nombreux : celle du guide qui élargit le cercle de sa compétence au delà de ses montagnes natales et ne craint pas d'entreprendre les expéditions lointaines.

Boos avait dirigé deux ascensions célèbres, l'une au mont Cook, en Nouvelle-Zélande, l'autre à l'Himalaya.

Dans quelques années, ces sortes de tours de force seront devenus classiques, comme le sont déjà les ascensions réputées, il y a vingt ans, les plus difficiles, dans les Alpes et les Pyrénées. Le goût de la montagne s'est en effet si largement répandu, qu'il est à peu près impossible de découvrir en Europe un sommet vierge et par conséquent de l'escalader : il faut, pour se donner ce régal, aller le chercher dans l'Extrême-Orient ; l'Amérique elle-même et l'Afrique sont, sur ce point, tombées au niveau du Righi.

Mais ce qui sera toujours difficile, en pareil cas, sera de trouver des guides, car le vrai guide de montagne, de sa nature est casanier.

Certes, il n'a rien de commun avec le fâcheux cicerone, ruffian napolitain ou valet de chambre cosmopolite, dont Pranzini fut le type achevé. L'un reste l'honneur d'une profession dont l'autre a toujours été la lèpre.

Le guide alpin est un être fruste et primitif qui tient un peu de l'ours et du gorille, mais n'en représente pas moins l'ordre des primates sous ses meilleurs aspects. Bas sur jambes, large d'épaules, le cou fort et bien planté, il s'en va d'un pas lourd et cadencé, posant son large pied au bon endroit, ne se pressant jamais, mais arrivant toujours. Il connaît sa montagne à fond, jusqu'aux moindres crevasses. Il a ses manies et ses tics

et ne passera pas tel sapin sans y faire halte, telle source sans y boire un coup au creux de sa main velue; il a ses superstitions et ses fétiches : vous ne le ferez jamais partir un vendredi ni marcher un dimanche. Mais son coup d'œil est infallible et vous étonne par sa précision micrométrique; et quant à ses principes, on pourrait les donner pour modèles à tous les politiciens, tant ils sont inflexibles.

Par exemple, il sait qu'il ne faut pas dormir sur la neige, quand on tient à se réveiller. Si las que vous soyez, il vous battra plutôt que de vous laisser céder à la fatigue.

C'est au péril qu'il faut le voir, calme et tranquille, bien assis sur ses talons plats, halant méthodiquement sur la corde qui vous tient sous les aisselles et vous empêche de rouler au fond des abîmes; ou taillant à coups de hache dans le glacier presque vertical les *pas* où vous allez poser le pied!...

Et toujours au moment critique, tirant de ses poches insondables le couteau, le bout de bougie, le morceau de cuir ou de sparadrap, la couenne de lard, le flacon d'eau-de-vie dont on a besoin. A beaucoup d'égards, il ressemble au matelot : tous deux, ils vivent au bord de l'infini et ils en gardent le parfum.

Mais le guide alpin est en somme un être aussi local que l'izard et le chamois, et c'est pourquoi des gens très compétents estiment que la guerre de montagnes ne peut être bien faite que par des troupes locales; à quoi d'au-

tres répondent qu'on devient montagnard, qu'on devient alpiniste et grimpeur, n'y en eût-il pour preuves que les contrôles du Club alpin français, fondé depuis quatorze ans à peine et qui compte déjà près de 5000 membres.

N'empêche qu'il y a encore des gens d'esprit pour demander naïvement quel plaisir on peut bien trouver à escalader une montagne, — comme il y en a d'ailleurs pour demander quel plaisir on trouve à pêcher une carpe de dix livres, à abattre une caille ou une perdrix, et généralement à accomplir tout ce qui est amusant dans cette vallée de larmes.

La réponse est simple en ce qui touche la montagne. Elle satisfait à la fois toutes les facultés humaines, physiques, intellectuelles et esthétiques. Seulement, pour bien goûter les voluptés qu'elle réserve à ses amants, il faut être à la fois une manière d'athlète, un physicien et un artiste : ce qui explique apparemment que ces voluptés restent interdites et même inexplicables à un si grand nombre d'icoglans.

Il y a d'abord, dans l'ascension, le plaisir tout matériel de sentir se dilater sa poitrine et même ses muscles, sous l'influence d'un air plus léger et plus pur, affranchi des poussières et détritrus de tout ordre, qui font de l'atmosphère des villes et des bas plateaux comme une sorte de gaz respiratoire de seconde main, banal et empesté, que des millions de paires de poumons se passent l'une à l'autre, lui enlevant chacune un peu d'oxygène, ici lui adjoignant quelques ferments morbides,

ailleurs lui en empruntant, et toujours le chargeant de carbone, de fumées, de poisons infâmes, d'odeurs nauséabondes, d'effluves abominables...

Au point qu'on se demande, quand on y songe, comment une femme délicate ose respirer seulement, et ne tombe pas asphyxiée à la pensée qu'elle avale tout le long du jour et de la nuit de l'air *qui a déjà servi* aux autres...

Dans la montagne, rien de tel. A peine avez-vous gravi les premières pentes, que déjà vous sentez dans tout votre être les effets d'une atmosphère vraiment pure et de première main.

Votre pouls s'accélère, votre respiration devient plus large et plus profonde ; vous buvez à longs traits cet air frais et riche, qui rougit votre sang et fait battre la vie jusqu'au fond de vos éléments anatomiques.

Par la peau, déjà plus souple et plus perméable ; par les muscles sous-jacents, déjà plus élastiques et plus durs, et comme dilatés ; par les cheveux, on dirait volontiers par chaque poil, — on pompe cet oxygène qui grise et qui vivifie...

Voilà la bête satisfaite ; et sa joie durera autant que l'ascension, pour peu que les mesures aient été bien prises et les heures bien réglées : car elle ne demande rien de plus, la pauvre bête, que de l'air pur à discrétion, avec de l'eau claire et des aliments qui ne soient pas des poisons ; et c'est ce qu'on lui refuse, les trois quarts du temps.

Cependant, les vallées s'enfoncent à nos pieds et la personnalité de la montagne s'affirme : personnalité écrasante, impossible à nier ou à méconnaître et qui tranche sur le monde ambiant par une gradation de climats et de flores entièrement différents de ce qu'on a quitté le matin.

C'est ici que le cœur du botaniste se réjouit à la trouvaille des plantes rares, de la *cardamine*, qui a une graine plus haute que sa tige, de l'*arétie*, primule d'or qui verdit en herbier, de la *renoncule* et du *myosotis* des neiges, de l'*androcale* couleur de chair, ou, dans les roches écroulées, de la *camarine* et du *saule de Laponie*.

Quant au physicien, au géologue, à tout instant il a la perception plus nette qu'il pénètre au cœur même du grand laboratoire de la nature. Il prend sur le fait l'œuvre d'érosion des neiges et des eaux ; il voit les glaciers en marche, avec leurs relais de moraines ; il suit le cheminement des blocs erratiques qui descendent du sommet vers la plaine ; il note au passage les soulèvements de granit et de porphyre qui ont brisé la croûte terrestre. Comme s'il pénétrait dans la coulisse des cataclysmes primévaux, il assiste aux mouvements incessants d'une atmosphère toujours en émoi, où la moindre brume tourne subitement à l'orage, où le tonnerre et les éclairs sont en permanence ; où le plus léger éboulement de poussière neigeuse, parti avec un petit bruissement sec, grandit soudain aux proportions d'une

avalanche : où la chute des pierres roulantes au fond des précipices gronde comme une artillerie...

Mais le moment n'est plus aux contemplations sereines et l'heure de l'action décisive est venue : il s'agit d'escalader une pente de granit aussi glissante qu'un toit gothique, de franchir une crevasse, de se traîner entre deux précipices, sur un dos d'âne aussi étroit qu'une lame de couteau, de se hisser de degré en degré dans un couloir fait pour le vol des gypaètes.

A l'émotion de la lutte vient s'ajouter le plaisir de la difficulté vaincue, la fierté de se dire qu'à chaque mouvement on joue sa vie, et que de la vigueur seule du jarret, de la sûreté du regard qu'aucun vertige ne voile, de l'adresse musculaire conquise à force de soins, dépend, à toute minute, le salut.

Il y a là un sentiment inexprimable de confiance en soi et de sécurité radieuse, né de l'imminence du péril, qu'on n'éprouve nulle autre part, — pas même en mer, où l'on reste toujours un peu le jouet des vagues, — tandis qu'en montagne, avec le sol sous les pieds, une hache et une bonne corde sous la main, il n'est pour ainsi dire pas de difficulté qu'on ne puisse vaincre et de casse-cou qu'on ne puisse franchir.

Et quand enfin la dernière croupe est gravie et la suprême redoute enlevée, quand le monstre est vaincu, — quelle volupté de s'asseoir au plus haut du pic pour embrasser d'un regard l'océan moutonnant des forêts, des prairies, des neiges et des glaciers d'alentour ; d'ob-

server les contrastes de l'ombre et de la lumière dans les ravins et sur les arêtes des contreforts ; de reconnaître au loin, sur la ceinture de nuées qui s'enroule autour de leurs flancs, le profil familier des monts voisins, hardiment découpé sur l'azur.

Puis, quand le soleil va disparaître, de les voir revêtir leur éclatante couleur rosée, s'y fondre pour ainsi dire, au point de devenir transparents comme des masses colossales de cristal, et prendre graduellement l'aspect fantastique de gazes légères flottant dans la limpidité des cieux.

Tout cela sous un silence si solennel et si complet qu'il en devient presque accablant.

Car là-haut, de la vie vulgaire, de ses laideurs, de ses petitesses, de ses soucis et de ses rumeurs, il ne reste rien, — pas même un murmure. L'homme est si bas, si bas qu'on ne soupçonne même plus son existence et qu'on ne perçoit même plus l'écho de ses myrmidonnesques efforts. Comme Jésus sur la montagne où Satan l'avait transporté pour le tenter, on ne voit plus, des royaumes de ce monde, que leur misère.

Hélas ! pourquoi cela ne dure-t-il pas toujours ? Et pourquoi faut-il redescendre ?

## VIII

LE CANOTAGE. LA LUTTE A L'AVIRON  
ENTRE OXFORD ET CAMBRIDGE.

Le canotage a toujours été fort cultivé en Angleterre. Cela se comprend de reste dans un pays qui a l'Océan pour limite et pour fossé, et dont la puissance est avant tout maritime. L'exercice de la rame est un des plus complets et des plus salutaires auxquels un homme bien portant puisse se livrer. Il met en jeu les principaux muscles, dilate le poumon et fortifie le cœur. Qu'on le pratique en mer ou sur un cours d'eau, c'est toujours dans un air plus vif et plus pur que l'atmosphère des villes et même des bas plateaux. Comme sport, il se prête à toutes les combinaisons et à toutes les comparaisons de forces. On peut trouver de l'agrément à promener

solitairement sa périssière sur le miroir des eaux silencieuses, comme à se grouper avec de bons camarades et à pousser de concert l'aviron... Autant de motifs pour que le canot fasse partie intégrante de l'outillage gymnastique dans les écoles anglaises de toute catégorie.

Sur ce point comme sur les autres, Eton donne l'exemple. Chaque classe et presque chaque élève y a son embarcation, grande ou petite, à la seule condition de savoir nager. Des régates printannières servent de sanction aux exercices nautiques de chaque jour. Une fête traditionnelle réunit ces embarcations, le 4 juin, dans une sorte de procession qui remonte la Tamise jusqu'à Surly Hall, à trois ou quatre milles au-dessus de Windsor, pour un banquet général d'adieux, clôture de l'année scolaire.

Dans les faubourgs des villes, dans les moindres villages anglais, partout où une rivière, une nappe d'eau quelconque permet de lancer et de manœuvrer un bateau, on trouve des clubs ou associations nautiques de tout état et de tout acabit.

Mais c'est surtout dans les deux grandes universités, à Oxford et à Cambridge, que l'aviron est l'exercice favori de la population scolaire. Le cricket, le cheval, le pédestrianisme et les autres sports ne viennent là qu'en seconde ligne, et le canot efface tout. Il est peu d'étudiants qui ne passent pas une ou plusieurs heures par jour sur la Cam ou sur l'Isis, réparant à coups de rame les fatigues de l'étude ou celles des nuits passées à boire

en jouant aux cartes. L'art de ramer, seul ou avec des associés, devient pour eux une préoccupation quotidienne. On le pousse à ses dernières limites, on en parle constamment, et la grande affaire de l'année, après les concours et luttes préalables de collège à collège, est le choix des huit champions qui représenteront l'Université dans le match qui a lieu à Londres, la semaine avant Pâques, entre le pont de Putney et Mortlake.

Seuls les deux canots des deux vieilles Universités prennent part à cette lutte, qui a le privilège de surexciter au plus haut point l'intérêt de la population britannique. C'est par centaines de mille que les spectateurs et spectatrices se portent vers le fleuve. Comme à Constantinople au temps de Justinien, chacun se croit tenu de prendre parti pour l'une ou l'autre école et, selon qu'il fait des vœux pour Oxford ou pour Cambridge, d'arborer un ruban bleu clair ou un ruban bleu sombre. Les hommes, les femmes, les chevaux d'omnibus et les chiens mêmes arborent ces couleurs à la boutonnière, au chapeau, au frontal ou à la racine de la queue. Une fièvre universelle, un mouvement peut-être un peu voulu, mais à tout prendre caractéristique, agite les couches diverses de la nation et donne à l'étranger un avant-goût de ce que sera dans quelques semaines le *delirium tremens* du Derby.

A première vue, quoi de plus frivole que cette passion singulière apportée par tout un peuple aux péripéties d'une course de six kilomètres entre deux canots? Quoi

de plus puéril que cet enthousiasme débordant pour un exploit assez mince, à tout prendre, et ces foules roulant à flots pressés vers Mortlake ou Putney, ces femmes de toute condition parées aux couleurs rivales, ces journaux graves multipliant les éditions pour jeter à tous les vents de la rose la grosse nouvelle du jour?... Sommes-nous donc ici chez un peuple d'enfants? se demande l'étranger surpris. Et faut-il tant de bruit pour quelques coups d'aviron?

« Monsieur, lui dira un sage, ces coups d'aviron ne sont qu'une figure. Il s'agit au fond de savoir si les générations qui viennent gardent avec soin les traditions de force et d'adresse, d'endurance et de vigueur musculaire qui ont fait la grandeur de notre race. Un concours de gymnastique, d'escrime ou de boxe pourrait peut-être répondre au même but : une course à l'aviron parle plus simplement aux yeux et met en jeu plus de facultés physiques à la fois; elle permet de comparer plus mathématiquement la valeur respective des champions. C'est pourquoi nous nous en tenons à ces régates de printemps, sanction annuelle et couronnement de tous les efforts de notre jeunesse universitaire...

Pour être vraiment probante aux yeux d'un Français, peut-être faudrait-il que cette lutte eût lieu entre les délégués de toutes les classes sociales. Elle n'a lieu, en fait, qu'entre les représentants des deux grandes universités. Et comme, dans les universités, la population scolaire se divise d'elle-même en deux sections, celles des étudiants

pauvres ou studieux, qui visent à une bourse ou à une place d'agrégé, et celle des étudiants riches, qui s'adonnent plus volontiers à tous les genres de sport, — on peut dire en toute vérité que les régates de Putney sont un concours éminemment aristocratique. Mais l'effet ne s'en fait pas moins sentir dans la pratique sur toutes les couches de la population, par le motif qu'en Grande-Bretagne c'est l'aristocratie qui donne le ton. Les commis de banque ou de magasin, les ouvriers qui disposent seulement de leur dimanche, ne sauraient assurément aspirer à se mesurer jamais avec les champions d'Oxford ou de Cambridge. Mais il suffit que la mode soit au canot pour qu'eux aussi ils sacrifient à cette mode dans la mesure de leurs moyens et de leur temps libre, et qu'ils y gagnent de bons biceps, des poumons robustes et des santés de fer.

En matière d'aviron comme en matière d'érudition classique, les deux universités en sont donc venues à faire la loi. Elles représentent à la fois la tradition et la science, constituent, si l'on veut, les conservatoires de l'art. Il y a maintenant près d'un demi-siècle que ces régates sont instituées : Oxford et Cambridge recueillent, gardent et transmettent d'une génération à l'autre le dépôt des expériences techniques et des secrets professionnels.

C'est ainsi que le choix des champions destinés à représenter chaque université est peu à peu devenu scientifique. Les étudiants qui brillent du plus vif éclat

dans les régates locales entre les divers collèges sont naturellement les candidats à la représentation de leur université dans le grand concours nautique. Des épreuves spéciales établies entre ces candidats permettent d'arrêter définitivement le choix des délégués. Il y en a neuf pour chaque université, avec des suppléants. Les choix arrêtés, plusieurs mois à l'avance, l'entraînement s'effectue sous la direction d'un homme du métier qu'on appelle un *coach*.

Les jeunes hommes sont soumis à des exercices quotidiens et réguliers en vue d'acquérir la vigueur, la souplesse, le sentiment de la mesure, toutes les qualités qui font un bon rameur. Dans les dernières semaines de l'entraînement, ces exercices se compliquent d'une surveillance rigoureuse et d'un régime des plus sévères. Ni de nuit, ni de jour, le *coach* ne perd plus de vue ses élèves. Il règle l'heure de leur coucher, celle de leur lever, le poids et la nature des aliments qu'ils absorbent, le nombre de cigares ou de cigarettes qu'ils fument et surtout la quantité de bière ou d'alcool qu'il leur est permis de boire. Cette autorité du *coach* va plus loin qu'on ne pourrait croire et s'étend aux moindres actes du jeune athlète à l'entraînement.

Veut-on une idée de l'existence que mènent pendant les cinq ou six dernières semaines ces jeunes gens pour la plupart majeurs, vigoureux et taillés en hercules? Cantonnés avec leur despote en quelque auberge écartée, au bord de la rivière, ils se couchent ponctuellement à

dix heures et se lèvent à huit. Au saut du lit, le *tub* obligatoire, à l'eau fraîche, à moins qu'on ne préfère tout simplement « piquer une tête » dans le courant prochain. Cinq minutes au plus pour ces ablutions qui ne doivent jamais prendre le caractère d'un bain débilitant. Une friction de pied en cap à la serviette rude et tout le monde à table à huit heures et demie. Déjeuner composé d'un plat de gruau d'avoine, d'une côtelette et d'une pinte d'ale, et suivi de deux heures de récréation : le billard, les quilles et le palet sont seuls permis et même recommandés. A onze heures, au travail sur la rivière jusqu'à une heure ou deux. Rentrée pour le lunch, à pied et au galop, sur une distance de quatre à cinq kilomètres, de manière à mettre en jeu les muscles que l'exercice de l'aviron a laissés au repos et à mâter le cœur. Nouvelle friction sèche de pied en cap et changement de linge avant de se mettre à table.

C'est le repas le plus sérieux de la journée. Il prend une heure au moins et se compose de viandes rôties ou de gibier, selon la saison ; le porc frais ou salé et le veau sont seuls interdits ; peu de légumes et surtout point de farineux ; pain à discrétion ; une pinte ou deux de bière ou de vin coupé d'eau ; un verre de porto ; point de café ni d'eau-de-vie. Repos jusqu'à cinq heures et travail sur la rivière jusqu'à six. A huit heures un souper sommaire et à dix l'extinction des feux.

Le costume est celui que l'expérience a appris à préférer pour le canotage : pantalon de flanelle et vareuse

de laine laissant les bras nus, casquette de toile aux couleurs universitaires.

Ces exercices préparatoires n'ont pas seulement pour but et pour effet de mettre tous les lutteurs « en condition », c'est-à-dire au point maximum d'activité et d'énergie musculaire dont ils sont capables. Il s'agit surtout pour le maître d'apprécier les facultés individuelles de chaque délégué, de lui assigner la place qui lui convient le mieux dans le canot, et surtout d'habituer toute l'équipe à cette unité d'action, qui est la condition indispensable du succès. La grande affaire, après avoir choisi le premier rameur ou *stroke oar*, est d'assouplir les autres à suivre exactement la mesure marquée par ce chef d'orchestre : or, les exercices individuels les plus fastidieux sont souvent nécessaires pour arriver à un tel résultat. Il faut que le *stroke* prenne chaque rameur l'un après l'autre et le rompe séparément à sa méthode, puis qu'il en prenne deux, trois, quatre, cinq et six en succession, jusqu'à ce que l'harmonie soit complète. La fonction du *coxswain* ou barreur n'a pas moins d'importance : de son habileté, de sa présence d'esprit, de la justesse de son coup d'œil dépendra souvent le succès, qui peut tenir, en certains cas, à une demi-longueur de canot (et même moins, puisqu'il y a eu, en 1877, un cas de *dead heat* ou égalité absolue.)

Enfin, à force de peines et de sagesse, on est arrivé à la perfection ou à un point voisin de la perfection. Le grand jour approche et l'on touche au moment où les

deux équipages de neuf hommes, chacun dans son canot de palissandre, construit d'après les données les plus récentes, viennent se mettre en ligne sur la Tamise, en aval de Putney, pour l'épreuve décisive.

Tout Londres est là, en bateaux à vapeur, en drags, à pied, à cheval, en barques et véhicules splendides ou piteux, pour suivre les péripéties de la grande course. Les bateleurs, les *gypsies*, les marchands en plein vent sont venus de tous les points de l'horizon. A perte de vue, une foule innombrable envahit les abords du fleuve, campe sur l'herbe, grimpe au haut des arbres, grouille, mange, boit, glapit et s'amuse aux jeux variés que l'ingéniosité des tentateurs improvise pour elle.

Mais, soudain, un grand silence se fait. Un vent de curiosité, le courant électrique d'une même pensée courent sur toutes ces têtes humaines et les tournent vers un seul point. Le signal est donné : ils sont partis!...

« Hurrah!... Cambridge tient la tête!... Hurrah pour Cambridge!... *Spurt!* (hardis!) *Spurt!*... Cambridge gagne!... Non! C'est Oxford! Les voici au niveau d'Upper Bridge road; puis au tournant de Chiswick, puis aux Devonshire Meadows, puis à Bull'shead... Le pont de Barnes est passé; puis le White Hart; puis le Queen's head et la Brewery... Une flotte de canots, de steam-launches, d'embarcations de tout genre les suit à la file. Un monde de piétons court haletant sur le chemin de halage... Et tout à coup une acclamation formidable monte vers le ciel :

« Cambridge est au but!... C'est le bleu-clair qui gagne!... »

En voilà pour un an. Et le télégraphe de marcher et les hansom-cabs de s'envoler à bride abattue, et les presses de gémir et les journaux de toute couleur de se répandre sur les trois royaumes, pour jeter aux quatre vents du ciel la grande nouvelle, tandis que la masse des spectateurs, succombant sous le poids de l'émotion, vague déjà à la grosse affaire de la journée, c'est-à-dire au lunch en plein air. Celui-ci tire un sandwich de sa poche et caresse déjà son flacon de whiskey; celui-là exhume des profondeurs d'un caisson les victuailles à la croûte dorée et les bouteilles au casque d'argent. L'artillerie des bouchons éclate en salves joyeuses. Tout le monde rit; tout le monde est content, — même les vaincus, déjà en train de noyer, côte à côte avec les vainqueurs, les amertumes de la défaite et les fatigues de l'entraînement...

Tout cela est bien anglais et tout cela est peu français. Peut-être faut-il le regretter. L'utilité d'une épreuve vraiment décisive, donnant la mesure de la force physique d'une génération, est autrement évidente que celle d'un concours de vers latins. La course à l'aviron montre au moins la qualité des muscles, tandis que la course au prix d'honneur ne montre même pas la qualité des cerveaux. Et les muscles jouent encore dans ce monde un rôle qui a son importance.

Il y aurait, dans notre France symétrique et de si

elle ordonnance classique, une institution tout indiquée — et peut-être meilleure qu'un discours cicéronien : celle d'un concours nautique annuel entre les écoles. Chacune ayant ses canots et ses équipes représentatives; chacune désignant un champion pour concourir au chef-lieu; puis les meilleurs venant affronter à Paris, aux frais du département, une épreuve finale. Le vainqueur recevrait un grand prix en argent, inscription de rente ou autre, assurant son indépendance et lui permettant de suivre la carrière de son choix. Quel intérêt présenterait tous les ans une lutte pareille ! Avec quelle passion on la suivrait ! Quel mouvement et quelle santé elle apporterait dans la vie nationale !



## IX

LA LUTTE A L'AVIRON (*suite*).  
L'ENTRAÎNEMENT HUMAIN.

Ce match à l'aviron entre Oxford et Cambridge est considéré, d'un accord tacite, comme un concours de construction navale en fait de canots autant qu'un concours de force physique. Les universités rivales ont donc le droit d'adopter pour leur embarcation tel perfectionnement qui leur paraît désirable, et aussi de prendre pour les représenter tels étudiants qu'il leur plaît de désigner.

Naturellement, elles choisissent les plus dignes, c'est-à-dire les plus forts, et l'honneur d'avoir été en son temps un des *huit* délégués de son université à cette lutte nautique est peut-être celui dont un Anglais reste toute sa vie le plus fier.

La seule condition imposée aux deux canots est, en

effet, qu'ils seront à huit rameurs, avec un *coxswain* ou maître d'équipage pour tenir la barre. L'embarcation, toujours établie avec des soins minutieux par un des grands constructeurs de la Tamise, est ordinairement un chef-d'œuvre d'élégance et de légèreté, polie comme un miroir et garnie de cuivres étincelants.

Depuis une quinzaine d'années, elle est pourvue de *sliding seats*, ou bancs mobiles, qui sont une importation américaine : ces bancs, un peu plus larges que les sièges ordinaires d'un grand canot, reposent sur une glissoire de quatre pouces de longueur ; ils vont et viennent horizontalement, de telle façon que le rameur effectue un mouvement de translation en avant, puis en arrière, à mesure qu'il pousse l'aviron et le relève. Ce mouvement ajoute une énergie notable à son action, et lui permet d'obtenir des vitesses inconnues précédemment.

Voilà l'outil. Passons à la force motrice, c'est-à-dire à l'équipage.

Rien de plus important, on le comprend de reste, que le choix des rameurs. Avant tout, on a égard à la puissance qu'ils sont capables de fournir, et qui se mesure au développement des muscles du bras, de l'épaule et du dos.

Un candidat qui n'a pas les membres supérieurs bien attachés et bien droits, l'épaule souple et, par-dessus tout, les reins solides, sera repoussé d'emblée. Le dernier point, en particulier, est d'une haute importance ; car, si la masse lombaire est trop faible, les bras auront beau

être forts, le corps se laissera entraîner par l'aviron, au lieu de réagir contre son poids, et le coup portera mal.

La conformation des cuisses et des jambes a aussi une grande importance : il faut qu'elles soient vigoureuses sans être lourdes, car dans ce cas c'est une surcharge additionnelle imposée au canot, et par conséquent un obstacle à sa vitesse.

Il est souvent malaisé de juger à première vue de la valeur musculaire d'un homme, et les plus experts s'y trompent. Néanmoins, on peut dire, d'une manière générale, qu'un garçon mal bâti, mal équilibré, avec des épaules trop hautes ou des reins peu charnus, ne brillera jamais dans une course à la rame.

La considération la plus importante, après le développement musculaire, est l'état des poumons et du cœur. Sera impitoyablement rejeté tout candidat qui ne respire pas à fond, comme un soufflet de forge, — tout candidat dont le cœur a la moindre tendance aux palpitations ou aux troubles nerveux.

Enfin, le poids individuel des rameurs, comme élément du poids total de l'équipage, est aussi un facteur important. Non seulement il est essentiel que le canot ne soit pas *trop* chargé, mais il l'est aussi qu'il ne soit pas *mal* chargé, c'est-à-dire que les rameurs pèsent sensiblement le même nombre de kilogrammes les uns que les autres. En tout cas, il faudra avoir soin de placer les plus lourds à l'arrière.

Aux approches de la lutte annuelle entre Oxford et

Cambridge, les poids individuels sont toujours publiés par les journaux, qui ne manquent pas de tenir leurs lecteurs au courant des progrès de l'entraînement. Il n'y a pas de meilleur signe pour un équipage que de gagner du poids au cours des épreuves préparatoires : cela prouve qu'il gagne, et au delà, en fibre musculaire (c'est-à-dire en force) ce qu'il perd en tissus passifs éliminés par le travail quotidien.

Expliquons cet aphorisme athlétique.

C'est un fait expérimental qu'aucun être vivant ne s'améliore par un entraînement judicieux au même degré que l'animal humain : aucun ne montre au même point la profonde différence qui sépare la santé parfaite d'une mauvaise « condition ». Pour l'homme, l'entraînement ne doit pas seulement permettre d'accomplir tel ou tel tour de force : il faut encore qu'il lui permette de l'accomplir sans fatigue marquée, *avec plaisir* et *avec profit*. Aussi importe-t-il au plus haut point de ne jamais tenter un effort prolongé, tel que l'exigent ordinairement les luttes de force et d'adresse, sans une sérieuse préparation.

Deux causes principales concourent ordinairement à mettre un adulte bien constitué hors d'état de soutenir un grand effort physique : 1° l'inactivité habituelle ou paresse physique; 2° l'excès dans le boire et le manger. A ces deux causes, il faut ajouter presque toujours l'abus du tabac, des excitants et spécialement de l'alcool, sous une forme ou sous une autre.

Un homme qui ne fait pas d'exercice régulier et qui mange ou boit plus qu'il n'est indispensable à la réparation de ses tissus organiques, accumule nécessairement et emmagasine des produits surnuméraires. Il engraisse, il s'alourdit. Ses muscles, ses articulations, ses poumons, son cœur surtout, se chargent de cellules adipeuses qui en gênent et contrarient la fonction. Que la fantaisie lui prenne un jour, ou qu'il se trouve dans la nécessité de faire un effort, d'affronter une fatigue, — il s'en trouve incapable, ou bien il en souffre cruellement : sa respiration est entrecoupée et haletante, son cœur bat à se rompre ; il n'a plus ni souffle ni jambes ; il s'arrête, — ou bien il risque de donner à son organisme une secousse irréparable et souvent fatale.

On ne saurait donc prendre trop de soin de se maintenir d'une façon permanente dans une « condition » à peu près normale, et toutes les fois qu'on doit aborder des fatigues exceptionnelles, comme celles de la chasse, de la guerre, des grandes manœuvres militaires, des excursions alpestres, d'un concours de force et d'adresse, il est indispensable de se soumettre préalablement à une préparation régulière.

Cette préparation prend le nom d'*entraînement*. Elle a un double but : le premier est de déterminer la combustion graduelle et méthodique des produits de réserve accumulés dans les tissus organiques, et qui gênent les mouvements en faisant supporter au sujet un poids surnuméraire ; le second est d'habituer ses muscles et ses

articulations aux mouvements spécifiques qu'il s'agit d'exécuter.

Les deux objets sont atteints simultanément par des exercices réguliers, qui activent la circulation sanguine, élèvent la température du corps, excitent la fonction sudorifique, accélèrent, en un mot, la combustion vitale et l'expulsion des produits surnuméraires : tout cela, par la répétition même des mouvements qu'il s'agit de porter à la perfection. Mais, pour avoir leur plein effet, il est essentiel que ces exercices soient associés à un régime alimentaire d'une grande sévérité et à l'abandon, au moins provisoire, de toutes les habitudes qui peuvent en contrarier l'action.

Aussi importe-t-il que le sujet, surtout s'il fait partie d'une équipe intéressée à son succès, résigne en quelque sorte sa volonté entre les mains de l'entraîneur et se laisse gouverner par lui, diriger, surveiller, mettre à la portion congrue, comme un cheval de course.

Par malheur, les pratiques de l'entraînement, nées d'une expérience peu éclairée, dans les écuries de Newmarket, ont été et sont encore livrées à la routine. Jusqu'à ces derniers temps, on appliquait imperturbablement le même régime à tous les sujets. C'est à peu près comme si l'on s'avisait, en des maladies semblables, d'ordonner le même médicament héroïque, à dose identique, à un enfant de deux ans et à un homme de quarante. Le régime traditionnel était bon pour les uns, désastreux pour les autres; il y avait des échecs, des

surmenages évidents, et beaucoup de familles en tiraient la conclusion que la diète associée aux exercices violents était hautement périlleuse.

Ce système empirique avait été mis à la mode par les pugilistes, gens beaucoup trop portés, en général, aux excès de mangeaille et de boisson, et qui devaient songer avant tout à se débarrasser de leur graisse pour se mettre en état d'affronter le combat. Aussi leur entraîneur commençait-il à tout hasard par les mettre à la viande grillée et au pain sec, aux purgatifs quotidiens et à la ration maxima de deux pintes de bière par jour. Des suées abondantes complétaient ce traitement, qui pouvait réussir à miracle chez des garçons bouchers, habitués à se gaver de victuailles et de bière, et peu exposés de leur nature aux accidents nerveux. Mais il était ordinairement beaucoup moins bien adapté au tempérament d'un lettré d'Oxford ou de Cambridge, accoutumé aux longues veilles, aux études silencieuses, aux chères délicates ou aux plaisirs énervants. Aussi ne faut-il point s'étonner qu'il ait abouti parfois à des naufrages. L'amère absurdité d'une formule sacramentelle, aveuglément appliquée par un maître nageur, saute suffisamment aux yeux.

Aussi une réaction ne manqua-t-elle pas de se produire contre la méthode des pugilistes. Mais il est si difficile à un cerveau anglais de se défaire entièrement des préjugés qui y ont pris racine, que pour la grande masse du public britannique, et même des jeunes athlètes

universitaires, entraînement signifie toujours purgations répétées, suées quotidiennes, régime de la viande rôtie ou grillée et abstinence rigoureuse de toute espèce de liquides, — le tout couronné par une forte dose de gymnastique fonctionnelle.

La vérité, établie par l'expérience et conforme aux données théoriques, est qu'il y a dans ces pratiques beaucoup d'exagération. A coup sûr un homme surchargé de graisse, et qui se met subitement en tête de se livrer à des exercices violents, devra d'abord se débarrasser de ses tissus surnuméraires et, dans ce but renoncer à l'alcool, au sucre, aux farineux, aux sauces, aux épices et surtout à la satisfaction de boire à sa soif.

Mais un jeune homme de dix-huit à vingt-cinq ans, souple et léger comme on l'est ordinairement à cet âge, — au moins quand on ne croupit pas dans la paresse physique, — ce jeune homme n'aura nul besoin de se soumettre à une diète rigoureuse.

Le mieux qu'il puisse faire est même de modifier le moins possible son régime habituel, et de mettre toute son énergie à bien exécuter ses exercices préparatoires. A condition qu'il se lève tôt, qu'il se couche régulièrement à dix heures, qu'il fume peu ou point, qu'il ne mange jamais au delà du nécessaire, et surtout qu'il ne boive ni liqueurs ni café, — il n'y a pas de motif pour que sa « forme » ne soit pas parfaite au bout d'une quinzaine de jours, et il y a même beaucoup plus de chances qu'elle

le soit s'il n'a pas brutalement changé sa manière de vivre ordinaire.

A moins, bien entendu, que cette manière de vivre ne soit si détestable, si désastreuse, qu'il y ait tout avantage à l'abandonner.

Quoi qu'il en soit, le régime traditionnellement suivi par les équipes d'Oxford et de Cambridge est le suivant : quand elles s'entraînent pour le grand match annuel :

Plusieurs semaines à l'avance, elles se placent, chacune de son côté, sous l'autorité discrétionnaire d'un *coach* ou instructeur, qui va les gouverner jusqu'au moment de l'épreuve suprême. Une des conditions du bon entraînement de l'équipe est qu'elle ne se sépare plus et vive jour et nuit de la même existence, sous la surveillance du maître. On quitte donc l'université pour aller s'établir, tous ensemble, en quelque auberge écartée, au bord de la rivière.

Cette auberge, retenue à l'avance et convenablement aménagée, reste, pendant toute la période préparatoire, à la disposition exclusive de l'équipe. Chaque élève a sa chambre; mais, ne voyant que ses camarades et soumis avec eux à un règlement commun, en vue d'un but commun, il est moins exposé aux tentations, aux accidents qui pourraient nuire à ses progrès.

A sept heures du matin, lever général et bain froid très court, soit au *tub*, soit dans dans la rivière; frictions énergiques à la serviette rude et repos d'une demi-heure. A neuf heures, déjeuner composé d'une côtelette de mou-

ton, d'un beefsteak ou d'une paire de rognons grillés, avec le moins de pain possible et une demi-pinte d'ale. Puis, deux heures de récréation, pendant lesquelles les jeux d'adresse seuls sont permis.

A onze heures et demie, tout le monde doit être en tenue de travail et embarqué. Le canot prend le fil de l'eau et les exercices commencent. Ils durent deux heures consécutives.

En débarquant, vers une heure et demie, à quatre ou cinq kilomètres de l'auberge, tous les rameurs prennent pour y retourner le pas gymnastique ou le galop, selon les instructions du maître. Ils arrivent ruisselants de sueur, sont immédiatement frictionnés de pied en cap à la serviette rude, et changent de linge.

A deux heures et demie, le dîner : roastbeef, gigot de mouton, volaille ou gibier, — de préférence des viandes noires, rôties ou grillées; pas de sauces, pas de condiments, peu ou point de légumes et peu de pain. Comme boisson, une pinte de bière ou deux verres de bordeaux. Ni crèmes ou plats sucrés, ni café, ni thé, ni liqueurs d'aucune sorte. Le poisson, les fruits sont autorisés de temps à autre, pour rompre la monotonie de ce régime.

Jusqu'à cinq ou six heures, les jeunes gens flânent à leur gré, parcourent les journaux, lisent des romans. Puis, ils reprennent la casaque de travail, pour retourner pousser l'aviron pendant une heure.

A la rentrée, nouvelle friction à la serviette rude,

changement de linge et léger souper froid vers huit heures. Au coup de dix heures, extinction des feux. Le tabac, les excitants de tout ordre et spécialement l'alcool restent formellement interdits.

Telle est, pendant trois à quatre semaines, la vie des jeunes ascètes.

Cependant, l'instructeur a reconnu les qualités et les défauts de chacun de ses hommes; il a tout mis en œuvre pour corriger les uns et tirer parti des autres; il a décidé quelle est la place qui convient le mieux à chacun, surtout quel est le candidat qui doit prendre la première, près du barreur, et marquer la mesure : c'est toujours le plus fort et le plus vaillant.

Quant au moyen d'opérer cette sélection, il est des plus simples. Le maître embarque ses hommes deux à deux et leur donne l'ordre de ramer en sens contraires. Celui qui a le dessus concourt de nouveau, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'un vainqueur : ce sera le *stroke* ou chef de file; ses camarades ne devront plus désormais s'attacher qu'à copier exactement son mouvement et aller toujours en mesure.

Les exercices suivent leur cours, chaque journée amenant son progrès, ses corrections, son accroissement de vigueur et de vitesse. Il faut compter que les rameurs ne sont point des novices, que depuis huit ou dix ans peut-être ils s'exercent à leur art, et que chacun a été choisi par un collègue d'adultes, comme son plus digne représentant, parmi vingt autres candidats émé-

rites. Après quinze à vingt jours de pratique assidue, il est donc rare qu'une équipe ne soit pas arrivée au degré de perfection qu'elle est capable d'atteindre. On a essayé de prolonger cet entraînement et de le faire durer cinq et six semaines, mais toujours pour trouver qu'après la période normale les hommes perdent plutôt qu'ils ne gagnent. Sans doute, le régime alimentaire finit par les énerver : la patience humaine a des bornes, surtout à vingt ans.

Au surplus, le moment vient de se rendre à Londres. Les deux équipes et leurs canots y arrivent cinq à six jours d'avance, pour compléter leur entraînement dans les eaux mêmes qui doivent leur servir de lice. Et ces exercices suprêmes, suivis par des nuées de reporters, ne manquent pas d'être commentés par les journaux, qui en tirent des inductions plus ou moins justes sur les résultats probables du concours.

En général, les gens du métier savent à peu près certainement dès lors quelle est la meilleure équipe. Parfois, pourtant, la « forme » des deux canots est presque identique, et c'est d'une longueur ou d'une demi-longueur que l'un ou l'autre triomphera. En 1877, il y a eu *dead-heat*, c'est-à-dire que les équipes rivales sont arrivées ensemble au but.

Le jour de l'épreuve décisive, elles mettent ordinairement leur point d'honneur à ne point changer les habitudes prises, à ne se lever ni plus tôt ni plus tard, à rester ensemble toute la matinée et à faire leur mono-

tone dîner de roastbeef ou de gigot deux heures avant le moment solonnel, sans une goutte de bière ou de vin de plus qu'à l'ordinaire. Tout ce que la tradition permet, c'est, au moment de s'embarquer, un jaune d'œuf battu dans un verre de sherry. Encore les entraîneurs austères réprouvent-ils cette pratique. Il est certain qu'elle amène souvent, chez les sujets délicats, une nausée peu compatible avec l'effort qu'ils vont être appelés à faire.

Voilà, dans ses lignes principales, la préparation imposée aux jeunes athlètes chargés de représenter leur université au concours nautique de chaque printemps. Il y a évidemment dans cette procédure plus d'un point bon à noter, et dont les sportsmen de tout ordre, chasseurs, alpinistes, cavaliers et amateurs d'escrime, peuvent faire leur profit. On doit surtout en déduire cette règle que les excès de toute nature sont le tombeau des énergies musculaires. Pour être fort, il faut être chaste autant que sobre : cette prescription a une portée nationale qui passe bien au-dessus de l'individu.

Mais, considérée en elle-même, et comme mesure de la valeur athlétique d'une génération donnée, on ne saurait dire que la lutte nautique entre Oxford et Cambridge prouve grand'chose. Elle est trop exclusive, trop étroitement limitée à la jeunesse oisive ou studieuse des deux centres universitaires. Tout au plus sert-elle d'enseignement et de modèle, en donnant le ton aux autres

classes et en maintenant toujours vivant le goût de l'aviron.

Mais combien plus exemplaire et plus probant serait un tel concours s'il résumait les efforts échelonnés de tous les jeunes athlètes du Royaume-Uni, sans exception, et nous montrait l'élite de toutes les écoles luttant dans un effort final pour le championnat suprême!

C'est à quoi il faudrait tendre, en France, si ces mœurs devaient s'y implanter, ce qu'on doit souhaiter à tous égards. Un concours nautique annuel, réunissant à Paris la fleur de notre jeunesse, par voie de sélection successive et locale, serait assurément le plus noble et le plus intéressant des spectacles.

## X

## LA BOXE.

La boxe n'est pas, à proprement parler, un jeu scolaire ; mais elle tient dans la vie des écoliers anglais et dans l'histoire de leur développement physique un rôle trop important pour n'avoir pas droit à une mention, en cette revue des exercices pratiqués par la jeunesse d'outre-Manche.

Est-il bien sûr d'ailleurs que celui-là ne doive pas être rangé parmi les jeux ? On ne voudrait pas en jurer. Il arrive certainement à plus d'un collégien d'Eton, de Harrow ou de Rugby de jouer des poings avec un camarade, simplement pour le plaisir. Il y a d'ailleurs, dans la confiance que l'adresse pugilistique inspire à l'individu qui en est doué, dans la certitude de pouvoir toujours, en tout temps, en tout lieu, et sans autres

armes que celles de la nature, repousser scientifiquement une attaque, — une volupté particulière et qui permet de ranger la boxe au nombre des sports. Elle possède au plus haut degré ce caractère, quand elle reste, comme le jeu du fleuret, à l'état d'assaut courtois entre adversaires pourvus de gants rembourrés. Pourquoi donc lui refuser le droit de cité dans l'arène gymnique et persister sottement à flétrir comme indigne d'un homme bien élevé ce qui est, après tout, la forme la plus naturelle et la plus loyale du combat réel ou simulé ?

Les gens qui affectent de dédaigner la boxe comme une escrime de goujats oublient un peu trop qu'ils sont exposés tous les jours à se trouver, bon gré, mal gré, engagés dans une querelle ou même dans une lutte avec lesdits goujats. Quelle figure y feront-ils s'ils n'ont jamais appris à se servir de leurs poings ?

Il est fort joli de hausser les épaules et de se considérer noblement comme supérieur à ces adversaires de bas étage. Mais les injures ou les coups de ces adversaires n'en sont pas moins des injures qu'il est doux de châtier et des coups qu'il est bon de parer. Au fond, c'est un pauvre homme qui ne s'est pas mis en état de repousser et de punir sur l'heure une violence personnelle, d'où qu'elle vienne. Or, il n'y a pour cela qu'une méthode connue : avoir à son actif quelques leçons de boxe et ne jamais hésiter à les appliquer, quand c'est nécessaire.

On n'imagine pas le bien que deux ou trois coups de poing bien envoyés en pleine figure font au moral, sinon au physique, d'un insolent, quel que soit son état. Il est rare qu'il s'expose jamais à la récidive.

Quant au bien que ces coups de poing font à celui qui les administre à bon droit, il est purement délicieux, et c'est probablement la plus grande joie qu'il soit donné d'éprouver en ce bas monde. J'en appelle à tous ceux qui l'ont goûtée.

Comme exercice proprement dit, la boxe est un des meilleurs qu'il soit possible de donner au tronc, aux épaules et aux bras. Elle endurecit les muscles et leur communique une consistance qui les rend presque invulnérables ; en ce sens, du moins, que les contusions s'y marquent plus difficilement et que les blessures guérissent avec une rapidité extraordinaire. Il n'y a qu'à voir un pugiliste de profession pour reconnaître en lui les attributs les plus marqués de la force et le type même de l'Hercule antique : front bas, maxillaires de bulldog, cou de taureau, développement colossal des muscles du bras et de l'épaule.

Si la boxe, considérée comme art de la défense naturelle, donne une supériorité évidente à l'individu dans la vie ordinaire, il va de soi que cette supériorité sera également marquée à la guerre, quand le boxeur devient soldat. Habitué à ne compter que sur lui-même, à considérer comme inférieur et méprisable tout adversaire qui n'est pas rompu aux luttes corps à corps, il va de soi

que ce boxeur sera, mieux que tout autre, propre à l'assaut ou à l'abordage. Ce n'est pas parce qu'il aura entre les mains un fusil ou une hache qu'il perdra sa force et son adresse. Et cette force, cette adresse trouveront nécessairement leur emploi en lui faisant rechercher le contact avec l'ennemi, qu'un combattant moins robuste ou moins agile n'ambitionne généralement pas.

Ces motifs, ajoutés à toutes les autres habitudes athlétiques de la jeunesse anglaise, lui font cultiver avec passion ce qu'on appelle toujours de l'autre côté du détroit le « noble art de la *self defence* », en dépit du discrédit où est tombée la boxe comme sport public et des lois répressives qui l'interdisent dans le Royaume-Uni.

Lois et discrédit s'expliquent aisément, quand on sait à quels spectacles répugnants donnaient lieu les luttes des *prize-fighters* pour le championnat, ou simplement pour les sommes d'argent engagées sur eux. Que des pugilistes de profession vinsent périodiquement se livrer des combats parfois mortels et s'assommer en présence d'une foule idolâtre, pour la plus grande joie de quelques garçons bouchers et de quelques seigneurs, — il n'y avait là rien de bon à la cause de la moralité nationale ou de l'éducation physique. Les Chambres anglaises ont bien fait d'intervenir et la police anglaise fait bien de traquer sans pitié ces jeux sanglants, renouvelés du cirque antique.

Mais les abus d'une escrime excellente en soi ne saurait effacer ses mérites. Tous les sports donnent lieu en

Angleterre à des excès analogues, parce que la passion du jeu y trouve un aliment particulièrement approprié aux appétits britanniques. Les Anglais, en effet, n'aiment pas le jeu pour lui-même, comme une lutte avec le hasard et un coup de sonde dans l'inconnu : ils aiment le jeu pour le gain, à la manière du chevalier de Grammont, qui corrigeait volontiers la chance, — c'est-à-dire quand ils croient avoir les atouts dans leur manche, sous forme de renseignements secrets sur la valeur respective des concurrents. C'est pourquoi les meilleurs sports, les plus virils et les plus légitimes, dégénèrent toujours chez eux en coups de filets pour les aigrefins. L'habileté consommée aux exercices du corps suppose naturellement et produit le *professional* : or, l'homme du métier n'est pas plutôt au jeu, qu'il trouve tout simple de se faire payer pour perdre, et de gagner ainsi à coup sûr.

Dans les luttes de *prize-fighters*, l'escroquerie se compliquait de coups et blessures volontaires, offerts en spectacle à des amateurs déjà trop portés, pour la plupart, aux brutalités et aux violences. On ne peut donc qu'approuver la guerre acharnée que leur font les pouvoirs publics, précédés et soutenus par l'opinion. De nos jours, les combats du *ring* proprement dits sont devenus en Angleterre une sorte d'anachronisme des plus exceptionnels. On voit, de loin en loin, conter par les journaux que deux pugilistes s'étaient secrètement donné rendez-vous dans une plaine isolée et qu'entourés d'un

certain nombre d'affiliés, ils avaient déjà commencé à se marteler la face à coups de poing, quand les constables sont arrivés et les ont mis en état d'arrestation. Les feuilles radicales ajoutent ordinairement à mots couverts que parmi les spectateurs de cette boucherie on a cru reconnaître le prince de Galles. Deux ou trois jours plus tard, le juge de police prononce contre les délinquants la peine de quelques semaines d'emprisonnement, et c'est fini pour un semestre ou deux.

Il en est de même des combats de coqs, également *patronised* par l'héritier présomptif de la couronne et réprouvés par la police.

En somme, on peut dire que la mémorable lutte de Tom Sayers avec Heenan, pour le championnat international, a clos sans retour l'ère du pugilat public.

Mais, dans les mœurs privées, la boxe est toujours en honneur et peu de réunions hippiques ou autres s'achèvent sans qu'une altercation personnelle, un différend quelconque se liquident par l'échange de quelques coups de poing.

C'est vraisemblablement à cette habitude, autant qu'à la sévérité des lois, qu'il faut attribuer la disparition du duel en Angleterre. Il est admis qu'une injure, une parole malsonnante valent un œil au beurre noir ou une fracture des os propres du nez. Après quoi, l'affaire est considérée, d'un accord tacite, comme terminée et l'honneur des hautes parties belligérantes est parfaitement satisfait.

Il en est de même dans les écoles, où l'on retrouve l'image la plus parfaite de ce que fut le *ring* en ses plus beaux jours. Le duel à coups de poing y est, en effet, resté très populaire, et quoique les maîtres ne l'approuvent pas ouvertement, quoiqu'ils affectent même de le blâmer et de le punir, on est fondé à croire que leur opposition est de surface.

En tout cas, l'affaire se passe toujours dans les règles. Quand deux élèves ont résolu d'en venir aux mains, ils prennent jour et heure pour le combat et choisissent un endroit écarté où ils aient chance de ne pas être dérangés. Dans certains collèges, à Rugby, par exemple, il y a un champ clos consacré par l'usage, derrière le mur protecteur de la chapelle. Les camarades, avertis de la petite fête, ne manquent pas de s'y rendre pour former le *ring* ou cercle, qui est ordinairement un carré, par parenthèse.

Deux témoins, désignés par chacun des adversaires, apportent la serviette et la bouteille d'eau traditionnelle : la serviette, pour éponger la sueur qui va ruisseler sur les membres des combattants ; la bouteille, pour baigner leurs tempes ou leurs contusions et les ranimer, au besoin, d'une gorgée d'eau fraîche.

Les champions, dépouillés de leur veste, parfois de leur chemise, et restés en pantalon, se donnent la main pour affirmer que la lutte sera loyale, c'est-à-dire qu'aucun coup ne sera frappé au-dessous de l'ombilic, que les jambes resteront étrangères à la lutte et que les mains

ne seront point ouvertes ni employées à saisir l'adversaire. Puis, sur un signal, le combat s'engage. Un arbitre ou *umpire*, montre en main, indique la durée des *rounds* ou reprises et des repos, qui sont alternativement d'une minute ou deux.

Le pied gauche en avant et le poids du corps portant sur le pied droit, les adversaires échangent des deux poings, mais spécialement du poing gauche, des coups qui visent les deux yeux, les oreilles, le nez, la mâchoire, le creux de l'estomac ou les espaces intercostaux. Le bras droit, à demi replié en avant de la face et du thorax, pare ces bottes du mieux qu'il peut. Il est permis de baisser la tête — techniquement de *plonger* — pour esquiver un coup, mais non pas de se servir de la tête pour frapper à la manière du béliet. Les poings seuls doivent être en jeu.

A la seconde précise qui marque la fin de la reprise, l'arbitre suspend le combat et chacun des témoins, un genou en terre, reçoit sur l'autre genou son combattant, qu'il éponge et rafraîchit de son mieux. Défense expresse de s'asseoir à terre ou sur un autre siège, et de prendre un cordial quelconque. La pause finie, à l'avertissement de *time is up* (le temps est écoulé), la lutte reprend de plus belle, pour se continuer ainsi, avec des reprises et des repos alternatifs, jusqu'à ce qu'un des champions soit hors d'état de se remettre en garde ou se reconnaître battu.

Ordinairement, c'est un coup de poing sur les côtes,

en lui coupant la respiration, ou un *double knocker* sur sur les yeux, en l'aveuglant momentanément, qui amènent ce résultat.

Il ne reste plus alors qu'à ramener au logis vainqueur et vaincu, pour panser leurs contusions. Elles sont habituellement peu dangereuses et ne résistent pas à deux ou trois compresses d'arnica. Parfois, pourtant, il y a des fractures qui nécessitent un traitement plus compliqué. Mais c'est chose exceptionnelle au collège, où les témoins s'efforcent en général d'empêcher que le combat ne soit trop acharné, tout en veillant à ce qu'il soit sérieux. Les yeux au beurre noir sont traditionnellement pansés avec un cataplasme formé d'une rondelle de veau cru. On n'a jamais pu savoir si ce pansement bizarre accélère la résolution de l'ecchymose orbitaire ou se borne à ne pas la retarder. Toujours est-il qu'un pugiliste se croirait lésé dans son droit le plus sacré si l'on prétendait lui en administrer un autre, dans les cas d'œil poché ou *blinker*, comme on dit en argot du *ring*.

Car la boxe a sa langue à elle, que les collégiens anglais cultivent plus volontiers que les langues mortes. Dans ce vocabulaire spécial, le poumon s'appelle le *soufflet*; les yeux sont des *hublots*, des *lunettes*, des *clignotants*, des *louchants*; le nez devient la *trompe*, le *proboscis*, la *tabatière*, la *bouteille à vin rouge* (quand il saigne); la bouche est la *boîte à dominos*, la *cruche à cervelle*, les poings sont la *grappe à cinq grains*; les jambes sont des *quilles* ou des *épingles*; la poitrine est le *porte-*

*manteau*. Pocher les yeux à son adversaire, c'est lui *peindre les hublots*; lui allonger un coup dans les côtes, c'est lui *servir une côtelette*; lui écraser le nez, c'est lui *tirer une pinte de claret*; le coucher à terre, c'est *l'asseoir sur le gazon*, etc...

Quant à l'honorable corporation des pugilistes, elle s'honore du titre de *the fancy*, le caprice, comme qui dirait l'art par excellence entre tous les sports.

C'est pourtant un art relativement facile et qu'un gymnaste adroit apprend en quelques leçons. Il s'agit surtout, dans cette escrime, de s'exercer à décocher le coup bien droit, d'un poing ou de l'autre, mais toujours en garde, c'est-à-dire sans se découvrir pour donner plus de jeu à l'avant-bras, avant de le lancer. Le fin est de deviner, au regard de l'adversaire, où il va frapper, pour arriver à la parade et, au même instant, de le tromper par une feinte, pour cogner au point qu'il découvre : par exemple, de lui envoyer le poing au creux de l'estomac, quand il l'attend entre les deux yeux, ou sur l'oreille gauche, quand il couvre instinctivement ses fausses côtes.

Un coup plein au-dessous du diaphragme a généralement pour effet immédiat de « casser les jambes » à l'adversaire, qui tombe sur ses genoux comme une masse, et de mettre fin au combat sans laisser de traces visibles ou dangereuses.

Mais les raffinés préfèrent, en général, ne donner ce coup de grâce qu'après avoir convenablement pilé le nez,

les yeux et la mâchoire du sujet. Au bout de deux ou trois minutes, sa face devient une masse informe et boursouflée, d'un aspect tout à fait conforme à leur sentiment esthétique en matière de pugilat. Alors seulement, d'un coup sec sous le sternum, ils complètent la cure.

Ces détails, avec les légendes plus ou moins fondées qui ont cours sur les exploits pugilistiques de la première moitié du siècle, ne peuvent guère manquer de laisser au lecteur français une impression défavorable à la boxe. Il se dit, sans doute, que c'est un sport sauvage et que le dernier mot de la civilisation ne saurait être de défigurer le prochain, soit à coups de poing, soit avec tout autre instrument contondant.

Eh bien, il faut avoir le courage de le dire, c'est là une vue fautive et injuste de la boxe. Sous des dehors barbares, ce sport est le plus inoffensif et le plus véritablement utile de tous. Aucune autre escrime ne donne le moyen de mettre un mécréant hors d'état de nuire, sans danger sérieux pour sa vie. Aucune autre ne développe au même degré chez ses adeptes le sentiment de la justice et de l'égalité sociale. Aucune autre ne permet à l'occasion de redresser des torts qui crient vengeance, ou de conjurer un danger imminent.

Donnera-t-on des coups de revolver ou des coups d'épée à une brute qui bat une femme ou un enfant, à un ivrogne qui vous outrage, à un « escarpe » qui vous attaque inopinément? Un coup de poing bien placé

règle tous ces comptes de la manière la plus sommaire et la plus simple. Eugène Sue en avait eu le sentiment, quand il avait fait de son redresseur de torts, le prince Rodolphe, un pugiliste émérite. Il n'y a rien au fond de plus humain que la boxe, parce qu'elle met le châtiement à la portée et au niveau de la faute, parce qu'elle est la seule langue que comprennent certaines natures et celle qu'il faut leur parler.

Les leçons de boxe se prennent habituellement avec des gants rembourrés, analogues au gant d'escrime. Mais il est essentiel, si l'on veut tirer de cet exercice tous les avantages qu'il comporte, de faire assaut sans gants avec un maître habile : il s'arrange pour ne pas vous toucher à la face, mais vous allonge dans le thorax des poussées qui vous apprennent vite à ne pas le découvrir. Il faut avoir reçu sous les fausses côtes un coup de poing bien envoyé et qui vous coupe net la respiration, pour se rendre compte de ce qu'un boxeur adroit peut faire avec ses seules armes naturelles, contre deux ou trois assaillants plus robustes que lui. En trois temps et trois mouvements, il doit leur faire mesurer le terrain et leur ôter l'envie de revenir à la charge.

Dans certaines professions, telles que celles d'agent de police, de gardien de prison, etc., la boxe devrait être l'A B C de la gymnastique professionnelle. Mais il n'est presque pas d'homme qui n'ait au moins une fois dans sa vie l'occasion de se servir de ses poings et de regretter amèrement sa maladresse s'il n'en connaît pas l'escrime.

Car il n'y a pas, en pareil cas, de force qui tienne : il s'agit exclusivement de savoir parer et envoyer le coup.

Nous avons, au surplus, une école de boxe française qui vaut l'école anglaise, si même elle ne lui est pas supérieure. Les boxeurs anglais reprochent aux nôtres l'emploi du pied, qu'ils trouvent incorrect et *canaille*, comme on l'a dit récemment à la Chambre. Peut-être n'ont-ils point tort quand il s'agit d'un assaut courtois en salle d'armes, où la convention a nécessairement un rôle important. Mais si l'on considère la boxe comme exercice de force et d'agilité, il est incontestable que l'escrime des membres inférieurs ajoute beaucoup de grâce et de piquant à celle des bras. Et d'autre part, à la tenir pour ce qu'elle est en réalité, l'art de la défense personnelle, il est évidemment puéril de limiter les moyens défensifs. Un homme attaqué par des assassins ira-t-il s'interdire de lui casser les tibias à coups de pied, s'il peut et sait le faire ? Évidemment non. Convient-il avec ses agresseurs qu'on frappera de part et d'autre exclusivement au-dessus de la ceinture ? Poser la question, c'est la résoudre. L'excellent maître Charlemont est donc parfaitement en droit de dire que la boxe française est un art plus complet et plus raffiné que la boxe anglaise ; et Théophile Gautier a pu écrire avec raison que c'est « le plus beau développement de la vigueur humaine, une lutte sans autres armes que les armes naturelles, où l'on ne peut être pris au dépourvu. »

Les Français, par leur légèreté spécifique et leur

adresse naturelle, ont même dans cette escrime des avantages tout particuliers et qui leur permettent souvent d'avoir raison de l'adversaire le plus musculeux, en le harcelant de tous côtés sans se laisser atteindre. Ils s'entraînent plus vite et arrivent plus aisément à cette condition parfaite du pugiliste qui fait dire à ses admirateurs, tant il a la peau lisse et brillante :

« Il est blanc comme une femme!... »

Il serait donc à désirer que l'art de la défense personnelle ne fût plus aussi négligé qu'il l'est présentement dans nos gymnases et qu'on revînt sans plus tarder à des traditions aussi bonnes pour le moral que pour le physique. La mode peut beaucoup à cet égard. Si tous les habitués de salles d'armes se mettaient en tête d'avoir des gants de boxe, pour varier leurs exercices, ils en verraient bientôt le prix.

Dans les collèges et lycées, la boxe devrait faire partie des exercices réglementaires. Si l'on osait même énoncer ce qui paraîtra sans doute une énormité, peut-être faudrait-il désirer que le duel pugilistique devînt en certains cas, et entre grands élèves, obligatoire dans nos écoles, comme le duel au sabre l'est dans nos régiments entre sous-officiers et soldats, à la suite d'une injure grave. Il n'y a pas de meilleur système pour enseigner à un enfant le respect de lui-même et des autres, que l'utilité d'un bon biceps. Mais ce serait trop demander sans doute à nos mœurs de sybarites.

Tout au moins peut-on souhaiter que cette pratique

---

se développe d'elle-même et que les maîtres la favorisent en fermant les yeux sur les combats de ce genre.

Il est vrai qu'ils auraient à compter avec les familles. Elles n'en sont pas encore, hélas! à comprendre que l'Europe est un champ clos, que les jeunes hommes ne doivent pas être élevés dans du coton et que, voués à faire un jour des soldats, le mieux pour le pays et pour eux-mêmes est qu'ils soient des soldats suffisants.



## XI

## LA CHASSE AU RENARD

Décembre ramène la chasse au renard. Dans toute l'Angleterre, les journaux, grands et petits, ont indiqué, deux ou trois semaines à l'avance, les dates et lieux de rendez-vous de chaque *event*. Presque toujours cet avertissement a été précédé d'un article de fond où l'on développe, avec une pointe d'émotion assez réjouissante pour le profane, les mérites de la « noble science », ainsi que s'appelle, en pays anglo-saxon, l'art de forcer maître renard.

D'où vient le prestige singulier que conserve chez nos voisins cet inoffensif exercice? Pourquoi n'en parle-t-on qu'avec un respect quasi religieux, ou une fierté à peine déguisée, comme du trait le plus glorieux du caractère national? C'est ce que le vulgaire étranger

a quelque peine à comprendre. Il lui est malaisé de voir ce que peut avoir de si louable l'art de forcer à cheval, derrière une meute, une pauvre bête qui ne fait de mal à personne et dont la chair ne sera même pas bonne à manger. Mais ne hasardez pas, sur ce point, l'expression du plus léger doute ; n'esquissez pas un sourire devant le lyrisme de vos amis anglais : car, sans compter que vous vous marqueriez infailliblement à leurs yeux comme le plus épais des Philistins, vous attireriez non moins infailliblement à vos oreilles toute une série de considérations fort peu récréatives sur la prééminence physique, intellectuelle et morale de la race anglo-saxonne. Prééminence qui est due, pour une large part, sachez-le bien, à la virile habitude de chasser le renard, sans préjudice de celle qui consiste à jouer à la balle jusqu'à l'âge le plus vénérable, sous le nom de *cricket*.

S'il n'est pas absolument démontré que tous les Anglais croient à la Bible autant qu'ils le disent, leur bonne foi n'est pas contestable en matière de chasse au renard. C'est bien leur véritable religion. L'autre est simplement ésotérique. Quand il s'agit du *fox-hunting*, on ne plaisante plus. Tout ce qui touche à ce sport vraiment national est sacré, ni plus ni moins. Quiconque y prend part, a, dans son for intérieur, le vague sentiment qu'il perpète une œuvre pie et qu'il officie dans un rite vraiment saint. Quiconque commet le crime de gêner l'exercice de ce culte, — par exemple en trou-

vant mauvais qu'on chasse à courre sur ses betteraves, — se met au ban de l'humanité britannique et s'attire le mépris, non seulement des vrais chasseurs, ce qui se concevrait, mais de tous les Anglais sans exception.

Quant à l'être assez dénaturé pour tuer un renard, — quand même ce renard aurait la fâcheuse habitude de pénétrer avec effraction et escalade dans les poulaillers, — je n'hésite pas à dire que mieux vaudrait pour ce misérable avoir assassiné père et mère. Il se verra flétri sans retour du nom de *vulpécide*, et ses enfants rougiront de lui, jusqu'à la dixième génération comme du plus noir et du plus atroce des scélérats. — « Il est lâche de tirer sur un renard, monsieur ! » vous diront sérieusement tous les Anglais majeurs, vaccinés et en possession habituelle de leurs facultés mentales. « Un renard ne se tire pas : il se force ! » La violation perpétuelle de cette loi cynégétique, dans les malheureuses contrées qui n'en soupçonnent pas encore l'existence, a sûrement la plus large part dans l'immense dédain dont les sujets de sa Gracieuse Majesté britannique couvrent indistinctement tous les pauvres diables qui ont eu le mauvais goût de naître hors de ses possessions. Beaucoup de gens ne comprennent rien à ce dédain : c'est donc simplement que, n'étant pas Anglais, on les suppose « vulpécides, » de fait ou d'intention. Même en admettant qu'ils n'aient de leur vie fait de mal à un renard ni même vu la queue d'un, on les sait d'avance capables de penser que le renard (*canis vulpes*) est une

bête comme une autre. Crime irrémissible, qui leur vaut, *a priori*, la réprobation de la vertueuse nation britannique.

Quoi qu'il en soit, et toute émotion maniaque mise à part, il est incontestable que la chasse au renard est une jolie chasse. La bête court bien; elle n'est ni trop vite ni trop lente pour les chiens et les chevaux; sa taille et sa couleur sont précisément ce qu'il faut pour qu'elle soit aisée à voir sur le vert des prés; son fumet est assez fort pour guider les chiens, mais diminue et s'évapore au lieu d'augmenter sous l'influence de la course, par la raison que le renard ne sue pas et ne laisse pas derrière lui de gouttelettes accusatrices; enfin c'est un animal plein de ruses et de ressources, qui s'entend à merveille à mettre les limiers en défaut: toutes choses qui font de sa poursuite et de sa capture un drame plus long, plus difficile et parfois plus émouvant que toute autre chasse à courre. C'est en tout cas, le plus caractéristique et le plus intéressant des spectacles qu'on puisse se procurer en Angleterre.

L'abreuvoir est public et qui veut vient y boire. Il suffit, pour se joindre à la chasse, d'arriver à cheval et de se présenter. Ce n'est pas même nécessaire pour la voir, le laisser-courre ayant toujours lieu en pays découvert, sur les prairies sans fin, coupées de haies ou de fossés, qui forment le fond du paysage britannique.

Le rendez-vous est ordinairement sur quelque *heath*

ou bruyère bien connue dans le district, à proximité d'un taillis qui abrite le repaire de maître renard. Jadis, on y arrivait au lever du soleil. L'usage est, aujourd'hui, de fixer à une heure beaucoup plus tardive l'ouverture des opérations. Chacun s'est lesté d'un déjeuner substantiel et l'a pieusement arrosé d'une gorgée de brandy prise à même le goulot du flacon de poche (à cette heure matinale, il ne serait pas convenable de la boire autrement) : c'est ce qui explique, sans doute, avec l'air frais de décembre, le teint émerillonné de ces dames et de ces messieurs. Les dames, au surplus, sont peu nombreuses : quelques amazones intrépides se piquent seules de suivre régulièrement les chasses ; la plupart se contentent d'une promenade au rendez-vous ou d'un temps de galop derrière la meute. Leur toilette est toujours très sobre : la robe de cheval ordinaire, sans bouton ni ornement d'aucune sorte, avec le petit chapeau rond, ou même la casquette de jockey en velours noir, très bien portée et très seyante aux têtes blondes. Les hommes sont en culotte de peau, bottes à revers, chapeau haut de forme, habit rouge ou jaquette noire, selon le rang. L'habit rouge, en effet, est le privilège exclusif de ceux qui entretiennent au moins deux chevaux de chasse à l'écurie ; le modeste amateur qui se contente d'un seul *hunter* n'a droit qu'au gris ou au noir. Et si singulier que puisse paraître à nos cervelles égalitaires l'observance d'une règle pareille, elle est générale : celui qui la violerait sait trop bien que, du maître des

chasses au dernier valet de chiens, tout le monde rirait de lui.

Ce maître des chasses (*master of the hounds*) est un personnage considérable dans les choses cynégétiques, presque toujours le propriétaire de la meute la plus importante du comté, en tout cas un adepte émérite du noble sport en même temps qu'un des magnats fonciers du pays. Son autorité sur le terrain est souveraine; mais, dans l'élaboration des programmes et règlements locaux, il est toujours assisté d'un comité formé des principaux *hunting-men* de la région. Les chasses, qui se renouvellent quatre ou cinq fois par semaine pendant tout l'hiver, en déplaçant un grand nombre de gens, de chevaux et de chiens, sur des étendues parfois très vastes et dépendant de plusieurs domaines distincts, soulèvent, en effet, une multitude de questions parfois très délicates.

Ces questions se décident d'après une espèce de droit coutumier qui n'est écrit nulle part. Le comité fait fonction de parlement consultatif, de conseil privé, et, au besoin, de tribunal arbitral.

On s'aborde, on se salue, on échange des poignées de main accompagnées du sacramental *How do you do?* (Comment allez-vous?). Les chiens sont déjà au rendez-vous, formés en cercle sur le gazon, sous le fouet des valets : ce sont des bassets, au nombre de soixante ou quatre-vingts couples, tous de même race et de même robe, et, à première vue, singulièrement pareils les uns aux autres. Sur un signe du maître des chasses au

*huntsman* ou veneur, ils sont découplés et lâchés dans les taillis. Aussitôt les conversations s'arrêtent. Tout le monde devient attentif et silencieux.

Les habitudes du renard sont connues; un homme a eu soin, dans la nuit, d'aller boucher tous les trous où il pourrait chercher un refuge. Sa découverte est donc, en général, l'affaire de quelques minutes. Il faut dire que, pour être plus sûrs de ne pas faire buisson creux, les veneurs se procurent souvent en secret un renard qu'ils font apporter dans un sac et lâcher au beau moment. Mais cette funeste pratique est réprouvée par tous les chasseurs convaincus, quoiqu'ils soient bien forcés d'y recourir ouvertement dans les pays vulpécides, aux environs de Pau, par exemple, ou dans la campagne romaine. Le cant, qui gouverne le monde britannique et surtout la chasse au renard, exige, en pareil cas, qu'on paraisse ignorer l'origine du gibier, du *bagman*, comme on dit. La moindre allusion au sac serait profondément humiliante pour messieurs les habits-rouges. On n'en doit pas moins considérer comme un fait avéré que sept fois sur dix, le renard a été soigneusement nourri de lapins dans une arrière-cuisine ou dans un clapier. Il m'en coûte de piétiner sur les convictions les plus chères au cœur britannique. Mais la vérité historique avant tout.

« *Stark in!... Stark in!... You dogs!...* » (Cherchez!... cherchez!... mes chiens!...) dit le veneur pour exciter les bonnes bêtes. La meute, comme une nappe

grouillante, s'est répandue dans le fourré qu'elle anime d'un fourmillement de vie, de mouvement et de feuilles froissées.

Soudain un chien donne de la voix. C'est un son rauque et sourd, une sorte de grognement contenu... Sans doute, il a vu ou senti le renard. Les autres chiens lui répondent. Bientôt, c'est un concert général... Un trait; un éclair : le renard est débusqué! Il prend sa course, aussitôt suivi de toute la meute, que rallie la trompe du veneur.

*Tally-ho! Tally-ho! Gone away!...* (Tayaut! Tayaut! il est parti!...). Les chasseurs ont attendu ce cri pour s'ébranler, car il ne faut pas se jeter sur les chiens. Mais à peine a-t-il retenti que l'escadron s'élançe et part à fond de train sur les traces de la meute.

La voici qui sort du taillis avec le renard et s'étale derrière lui, à deux ou trois cents mètres, comme un tapis moucheté sur le fond vert de la plaine unie. Et c'est bien le charme spécial de cette chasse, qu'on puisse en suivre tous les détails. Ces détails sont souvent comiques. Il y a les chapeaux qui s'envolent, les chevaux rétifs, les cavaliers qui piquent des têtes dans les fossés bourbeux, ceux qui font un détour prudent, quand la haie leur semble trop haute ou le ruisseau trop profond. Car maître renard, lui, file tout droit, comme une flèche, et n'a garde de laisser passer un cours d'eau sans s'y jeter, pour laver son fumet et dépister les chiens.

Souvent il y arrive : on le perd, ou bien la meute fait

lever un renardeau, prend le change et se met en défaut. D'autres fois, la poursuite se prolonge à tous les diables, sur quinze à vingt kilomètres de distance. Où est maintenant la chasse, si nombreuse et si compacte au départ? Elle s'est dispersée, semée un peu partout. Les uns se sont lassés, les autres ont éclopé leur cheval, perdu un fer, mesuré un peu rudement le gazon. C'est à peine si quelques privilégiés arrivent au terme et peuvent de leurs yeux voir les chiens happer enfin leur proie.

*Who hoop!*... C'est fini. Le renard est pris. Le veneur l'arrache aussitôt à la meute, il lui coupe la queue et balance la victime au-dessus de sa tête pour bien la montrer. Puis il la jette aux gueules béantes qui l'assiègent. Un remous canin, un aboiement à l'unisson, une mêlée confuse, — et c'est fait : muscles, os et fourrure, tout a disparu. A peine reste-t-il sur le gazon une trace humide au point où la carcasse est tombée.

L'air est frais et piquant. La brume se lève au bord des prairies et fond dans une vapeur indécise la fine dentelle des arbres effeuillés. Il est temps de tourner la tête des chevaux vers l'hospitalière demeure où la table toute servie s'offre à la fringale des chasseurs.



## XII

## L'ÉQUITATION

Un manège est chose aussi rare qu'un gymnase dans les collèges anglais. Au risque d'horripiler tous les disciples petits et grands de feu Baucher, il faut bien constater que, de l'autre côté du détroit, l'équitation n'est pas considérée comme une science, mais simplement comme un sport et une fonction naturelle à l'homme bien élevé. Demandez au plus fin cavalier anglais, au meilleur jockey, au plus intrépide coureur de steeple-chases, qui lui a appris à se tenir en selle, il vous répondra qu'il a appris tout seul et n'a jamais eu de maître. Et ce sera parfaitement vrai. Tout au plus les dames consentiront-elles à avouer qu'elles ont eu quelques leçons de leur frère ou de leur papa, quand elles étaient petites. Quant aux hommes, ils soutiennent

imperturbablement qu'on monte à cheval comme on marche, comme on mange et comme on boit — en essayant de bonne heure et en gardant l'habitude insensiblement contractée.

Ont-ils tort? ont-ils raison? C'est ce qu'on ne prétend pas discuter ici. Mais il faut bien convenir que les Anglais n'ont jamais passé pour les pires cavaliers de l'univers. Des gaillards comme Frédéric Archer, pour n'en citer qu'un, ont beau n'avoir jamais entendu parler du comte d'Aure, ni de M. Baucher, ni de l'illustre Pluvinel, on serait évidemment assez mal venu à leur disputer le talent de garder les étriers. Ils ont, en tout cas, l'art suprême de s'y tenir naturellement et inconsciemment, en gens rompus dès la première enfance aux allures du cheval et si bien liés à lui qu'il font ensemble un véritable tout. On ne voit pas chez eux de ces airs penchés et convaincus qui révèlent à première vue le cavalier frais émoulu de Saumur et trop plein de son sujet, quand il se sent regardé; ils ne pontifient ni ne cabotent et ne se piquent pas d'exécuter le « passage » ou le « pas espagnol » comme des écuyers de cirque. Peut-être même ne savent-ils pas ce que c'est. En revanche, ils savent rester dix ou quinze heures en selle, s'y tiennent avec une correction parfaite parce qu'elle s'ignore, et, s'ils rencontrent sur leur chemin un mur de 1 mètre 60, ils le passent comme des oiseaux.

Au total, l'équitation anglaise et l'équitation française sont deux langues profondément différentes. Chez nous,

c'est chose de manège, académique, théorique et spécialisée, trop souvent absolument distincte des autres exercices physiques et par suite produisant, avec des corps mal pondérés, plus de préciosité que de force et d'endurance réelle. Chez nos voisins, c'est pure pratique et libre développement, dans ses rapports avec la plus noble conquête de l'homme, d'un organisme juvénile que vingt autres sports virils équilibrent et fortifient concurremment.

De même, au théâtre, il y a Racine et Shakespeare. Il est bien permis, n'est-ce pas, de préférer Shakespeare, avec Victor Hugo et quelques gens de goût?

Encore si le bois de Boulogne nous jouait toujours du Racine! Mais pour un Mackenzie-Grievies qui sait son répertoire classique (et c'est un Anglais, je pense), combien de pauvres cavaliers ne nous donnent que du Pradon!...

Il y a, d'ailleurs, d'excellentes raisons pour que le culte du cheval ait ses rites particuliers de chaque côté du détroit. L'esprit de généralisation propre à notre race devait naturellement aboutir à un Baucher, et faire de l'équitation classique une science véritable, aussi concise que l'algèbre, aussi rigoureuse que la mécanique céleste, — mais aussi fermée en commun des martyrs. On l'a dit avec raison, la Haute-École est une des gloires de la France et l'expression la plus raffinée de l'art équestre. Mais c'est précisément pourquoi elle reste fermée à la plupart des cavaliers, même parmi ceux qui en

ont épelé les éléments. On n'en compte peut être pas cinq qui la possèdent à fond ! Ce fait seul juge une méthode, au point de vue pratique.

D'autre part, chez nous les conditions de la vie moyenne sont réglées de telle sorte, et l'horizon de l'enfance est presque toujours si borné dans nos villes, qu'un garçon de vingt ans révolus peut fort bien entrer au régiment sans avoir jamais vu un cheval de près, à plus forte raison sans l'avoir jamais enfourché. La chasse à courre, qui est la grande école de l'équitation militaire, est en France chose tout à fait exceptionnelle ; si exceptionnelle, que beaucoup de gens n'en ont pas la moindre idée et que les cavaliers de profession eux-mêmes sont réduits, pour en avoir une image approchée, à organiser des *papers-chases* ou chasses fictives au papier.

En Angleterre, pays d'herbages et d'éleveurs, il en est autrement. Le sol presque entier est en prairies bordées de haies vives, où d'innombrables chevaux paissent en liberté. Il faudrait qu'un enfant n'eût jamais passé un mois à la campagne pour n'avoir pas eu vingt fois l'occasion d'imiter ses camarades, de sauter sur un cheval nu et de s'exercer tout seul à s'y tenir sans bride ni étriers.

Or, c'est la vraie méthode, qu'aucun enseignement ne remplace, pour devenir hardi cavalier. Quiconque n'a pas monté à poil dès six ou sept ans sera presque toujours un centaure d'occasion. Ajoutez tous les autres exercices physiques qui font au jeune Anglais des muscles d'acier et étonnez-vous qu'après de lui le cavalier,

tardif et spécialiste fasse une pauvre figure, avec ses jambes trop fortes pour sa poitrine étriquée, ses bras malingres et sa correction d'emprunt.

Ajoutez encore que l'Angleterre est la patrie des chasses aux renards et que ces chasses ont lieu, en hiver, pendant les grandes vacances des écoliers anglais, qui sont placées à la Noël. Dans tous les comtés, il y a des meutes sans nombre et qui courent deux ou trois fois par semaine, à des dates et à des rendez-vous indiqués d'avance par tous les journaux. Pour suivre ces meutes, pour prendre sa part des joies enivrantes du laisser-courre, point n'est besoin de l'invitation du maître ou de sa permission. Tout fermier qui possède un cheval, tout gamin qui a su s'en procurer un pour la demi-journée peut se joindre à l'escadron volant des sportsmen et sauter avec eux les fossés, les ruisseaux et les barrières, à la queue des chiens. S'il arrive premier à l'hallali, personne ne songera à le trouver mauvais et s'il se casse les os en tombant sur un obstacle, personne ne s'arrêtera pour le ramasser. Parmi les écoliers les plus pauvres, il en est peu qui ne se soient donné une ou plusieurs fois dans leur enfance le plaisir d'assister ainsi à une chasse au renard. L'enfant devenu homme en garde toute sa vie le goût du cheval, des galops vertigineux et des prouesses hippiques. Pour peu que les revenus de sa profession lui en donnent le moyen, il ne manquera pas d'avoir son *hunter* ou tout au moins son *hack* à lui, comme les innombrables rejetons de la bourgeoisie riche et de l'aristocratie.

↳ D'où cette prodigieuse quantité de cavaliers compétents et audacieux, qui deviendraient du jour au lendemain des hussards et des dragons de premier ordre, si la défense du sol natal exigeait qu'ils se fissent soldats. Même en temps de paix, à peine est-il nécessaire, dans les régiments de cavalerie britannique, d'instruire les recrues : elles arrivent toutes dégrossies et n'ont qu'à se mettre à l'école de l'escadron. Quelle différence avec les nôtres, qui ont ordinairement tout à apprendre, même quand elles se destinent pour l'avenir aux honneurs et aux soucis du commandement en chef !

↳ Il nous souvient d'avoir vu pendant le siège de Paris, en 1870, deux membres du gouvernement de la Défense nationale, et non point des plus obscurs ou des plus plébéiens, prendre des leçons d'équitation dans le sous-sol d'un théâtre de féeries. Ils voulaient être prêts pour le jour de la sortie en masse !... La pensée était assurément patriotique et louable. Mais convenons que ces deux hommes d'Etat s'y prenaient un peu tard pour aller au manège.

↳ Si l'on rappelle ici ce souvenir, c'est qu'il est caractéristique des habitudes de toute une génération. En Angleterre, il serait certainement impossible de trouver au pouvoir, même le lendemain d'une révolution populaire, deux hommes qui n'aient jamais mis le pied à l'étrier.

↳ Depuis douze ou quinze ans, au surplus, le goût de l'équitation s'est répandu en France et nous avons fait

à cet égard quelque progrès. Les tailleurs d'habits constatent qu'ils manufacturent vingt fois plus de culottes et d'amazones que n'en coupaient leurs prédécesseurs. Le marchand de chevaux a pris dans la société contemporaine la place occupée naguère par le fournisseur militaire et par le boursicotier, et s'il arrive qu'un drame sanglant ouvre soudain l'alcôve d'une femme galante, c'est un maquignon qu'on entrevoit derrière Pranzini. Signes des temps ! Mais nous avons encore du chemin à parcourir avant d'être en mesure de recruter, en hommes et en bêtes, la cavalerie idéale. Pour approcher seulement de cet idéal, il serait indispensable que le goût du cheval se démocratisât chez nous et se propageât à toutes les classes. L'éducation publique devrait aider à cette évolution.

Pourquoi nos collèges n'auraient-ils pas tous quelques chevaux de réforme à la disposition des élèves, avec un manège en plein air, ou même sans manège ? L'erreur commune chez nous, en matière d'équitation, est de croire qu'avant tout il s'agit d'élever à grands frais un hangar vitré, couvert et sablé. Un vieux carcan suffit, sur le premier gazon venu, et ce n'est pas pour galoper à couvert qu'on se met habituellement en selle. Simplifions, simplifions l'outillage, si nous voulons courir aux résultats. La vingtième partie des sommes fantastiques consacrées depuis dix ans à construire des « groupes scolaires » aurait suffi, bien employée, à faire de tous nos enfants des gymnastes et des cavaliers accomplis.

Cela ne vaudrait-il pas bien l'avantage de posséder, sur la place de la mairie, des façades de cent mille francs? Oh! la façade, incurable maladie française!...

Si l'on touche ici à l'équitation, qui ne se rattache que très indirectement aux jeux scolaires, même en Angleterre, c'est qu'on y voit bien quelle est la méthode constante de nos voisins, en matière d'exercices physiques : la pratique à outrance, le libre jeu de l'activité individuelle, toujours substitués à la théorie et aux enseignements collectifs. Point de gymnase et point de manège. De vastes espaces en plein air, où les enfants et les jeunes gens jouent au cricket, au football, poussent l'aviron, grimpent aux arbres, luttent à poings fermés et montent à cheval sans selle.

La méthode a du bon, à la juger par ses effets. Il est parfaitement évident que la condition physique, la force et l'adresse des écoliers anglais pris en général laissent fort peu à désirer.

Est-ce à dire que ce système soit adaptable à nos mœurs et que la réforme de l'éducation doive se porter chez nous dans les mêmes voies? C'est précisément la question qu'il importe d'examiner de près. Mais, avant de l'aborder, il faut dire un mot de quelques jeux secondaires qui sont en honneur dans les écoles du Royaume-Uni et qui contribuent pour leur part à entretenir la santé physique et morale de la jeunesse britannique.

## XII

## LES MENUS JEUX

Au premier rang de ces jeux de second ordre viennent les *bowls* et les *rounders*.

On donne le nom de *bowls* à des boules de bois dur, très lourdes, plus ou moins ovales, ou sphériques mais lestées de plomb sur un côté, — en un mot ayant leur centre de gravité hors du point d'intersection des diamètres, ce qui les fait dévier de la ligne droite quand elles roulent — et avec lesquelles on s'exerce à toucher une balle en terre blanche servant de but. Sans insister sur ce jeu fort amusant, il suffira de dire qu'il développe la force du bras et du thorax à proportion du poids de la boule, et l'adresse par la difficulté de prévoir et de mesurer exactement la déviation.

Le jeu de *rounders*, naguère très à la mode, aujour-

d'hui à peu près détrôné par l'éternel cricket, comporte un matériel peu compliqué, savoir : une balle ordinaire et un gros bâton de quinze pouces de long. Les joueurs, au nombre de 12 à 30, se divisent en deux camps ; on figure sur le terrain un pentagone équilatéral de quinze à vingt mètres de côté. Au centre de la figure se place un des joueurs, qualifié de *feeder* et chargé de lancer la balle. Un des angles du pentagone, dit la *house*, marque la place du *batsman*, armé du bâton et qui appartient au parti adverse. Chacun des membres de ce parti prendra la balle à son tour comme au cricket, jusqu'à ce qu'ils l'aient tenue tous ; en attendant, ils sont inactifs. Les autres sont disséminés sur le champ à des places désignées par leur capitaine.

Le *feeder* lance la balle au *batsman*, qui l'envoie d'un coup de bâton aussi loin qu'il peut, et aussitôt court à un autre angle du pentagone. Il est mis hors du jeu et « sort » : 1° s'il manque la balle ou l'envoie derrière lui, quoique touchée ; 2° si la balle est saisie au passage par un de ses adversaires avant qu'elle ait effleuré le sol ou après qu'elle a rebondi une seule fois ; 3° si la balle le surprend en flagrant délit de déplacement et l'atteint avant qu'il ait gagné une *base*, c'est-à-dire un des angles du pentagone. Chaque *batsman* vaut à son parti autant de points qu'il a touché de *bases*. Il a le droit de « refuser » trois balles ; mais à la quatrième, il doit toucher ou « sortir », si le coup est régulier. Quand les deux partis ont successivement passé par la *house* et

tenu le bâton, on additionne les points et la manche est terminée.

Ce joli jeu, moins compliqué que le cricket, aussi excitant et tout aussi favorable au développement musculaire, mériterait d'être repris par nos écoliers.

Sous le nom de *quoits*, on désigne une sorte de palet annulaire en fer, de poids variable selon l'âge et la force des joueurs, et dont il s'agit de coiffer un piquet de bois ou *hob* planté en terre, à quinze ou trente mètres de distance. C'est un exercice excellent pour fortifier les bras et les épaules en exerçant la vue à la mesure des distances.

Il en est de même des quilles ou *skittles*, qu'on joue soit à la française, soit à la mode hollandaise, c'est-à-dire en les plantant sur un cadre spécial, mais trop souvent avec une boule de poids insuffisant.

On appelle *fives* une sorte de paumé très pratiquée par les plus jeunes élèves dans les principaux collèges anglais, et qui se joue avec des balles envoyées à la main contre un mur partiellement revêtu de bois. Eton, Harow, Rugby, Marlborough et Cheltenham le jouent chacun selon des règles différentes; à Winchester, on envoie la balle avec une raquette.

Le *lawn-tennis*, qui s'est répandu en France depuis quelques années, est tout simplement la *courte-paume* de nos pères, qui nous revient sous un faux nom britannique.

Il est absurde de lui conserver chez nous son nom anglais, car en revenant sur notre sol, ce jeu a repu

ses caractères nationaux. En Angleterre, on le joue sur des tapis de gazon parfaitement unis; d'où son appellation de *paume de pelouse* (*latin pelouse, tannis paume*). En France, les tapis de gazon étant rares, on les remplace naturellement par une aire de terre battue ou de bitume, ou par une plage de sable fin. Dès lors, pourquoi persister à dire *lawn-tennis*? C'est paume française, paume de jardin, paume de plage qu'il faudrait dire, si l'on savait ce que l'on dit. Aucun exemple de la transformation nécessairement infligée aux choses par le changement de milieu ne saurait être plus typique. Voilà la paume de France importée dans un pays de pelouses, elle y devient la paume de pelouse. Elle rentre en France, et y redevient aussitôt la bonne vieille paume française. On n'en persiste pas moins à l'appeler *lawn-tennis*. O logique!!!

Il en est de même du *croquet* (improprement écrit *crocket* par beaucoup de gens) et du *mail* ou *pale-mail* si cher à Henri IV, introduit en Angleterre sous Charles II, — d'où le nom de Pall-Mall attribué à une allée latérale du parc de Saint-James, — et que la France, oublieuse de ses plus aimables traditions, n'a pas encore su reconnaître.

Le *mail* est encore en honneur à Montpellier, sous sa forme nationale. On le joue avec des *boules* et des *maillets* de bois dur, munis d'un *pal* ou manche d'un mètre de long. Il s'agit de chasser la boule en la frappant avec les maillets et de l'envoyer sur un but déterminé, soit en

plein, soit par un effet latéral, sans qu'elle sorte de certaines limites. Le terrain doit être sensiblement plat et en longueur, comme une allée de parc, une avenue déserte. Tout au long de ce « mail » (le nom a souvent survécu à l'usage), sont disposées des bornes appelées *pierres de touche* et qui servent de buts. On règle avant de commencer à quel but s'arrêtera la partie. Les combinaisons sont très variées, selon qu'on est deux ou quatre, ou six joueurs, ou un plus grand nombre, et qu'on est convenu soit à toucher les buts, soit à les dépasser en tant de coups. Jusqu'en 1880 on ne jouait qu'avec une seule pierre.

Le croquet ne diffère du mail que par l'adjonction des *paceaux* qui servent de buts et sous lesquels doit passer la boule selon des règles déterminées.

Le *golf* est un jeu écossais qui se pratique sur de très vastes étendues de terrain (parfois de sept à huit kilomètres) avec des balles en gutta-percha, qu'on chasse de trous en trous préalablement creusés, à l'aide d'un véritable arsenal de battes spéciales ou massues recourbées.

Le *hockey* se joue soit en plein champ, soit sur la glace, et consiste à faire courir une balle ordinaire en la chassant à l'aide d'une trique. C'est un jeu quelque peu brutal, où les accidents sont fréquents, soit par suite d'une chute, soit parce qu'un coup de trique s'est trompé d'adresse. Les familles anglaises estiment, en général, qu'il faut faire bon marché de ces accidents, mais nous sommes encore loin d'un tel stoïcisme.

Un politique éminent, ancien professeur en Suisse au

cours de son exil sous le second Empire, nous conte à ce sujet une histoire caractéristique. L'école où il professait était surtout fréquentée par des Anglais et des Américains. Un jour, au jeu de *hockey*, il y eut une mâchoire cassée. Aussitôt, le directeur interdit ce passe-temps, et par une conséquence immédiate, les élèves se mirent en grève, se refusant à tout travail. Force fut de parlementer. On trouva un moyen terme : il resta convenu qu'on écrirait aux familles pour les consulter, et que s'il y avait une majorité en faveur du *hockey*, on le rétablirait. Les familles étaient au nombre d'une cinquantaine soit en Angleterre, soit aux États-Unis. Pas une seule ne faillit à répondre : « Nos fils ne sont pas des demoiselles. Nous avons joué le *hockey* dans notre temps : pourquoi ne le joueraient-ils pas?... S'ils se laissent casser les os, tant pis pour eux !... » Et le hockey fut triomphalement rétabli.

Comme tous les jeux de balle usités en pays anglo-saxons, le golf et le hockey sont la dégénérescence d'un vieux jeu français. Le nôtre s'appelait *la crosse* : il était infiniment plus élégant et plus courtois.

Pour jouer la *balle à la crosse*, on creuse dans le sol, à des distances variables, des trous de diamètre plus grand que celui de la balle, et désignés sous le nom de pots. Une ligne horizontale ou *but* est tracée à trois ou quatre mètres en avant de ces trous. Les joueurs, pourvus d'une *crosse* ou bâton recourbée à son extrémité inférieure, tirent au sort les pots et le but. Celui qui a le but va s'y

placer, et il est le premier à rouler la balle vers les trous, en la crossant. Les autres joueurs, postés chacun à leur pot, cherchent à empêcher la balle d'y pénétrer. Si le bouleur, en dépit de leur défense, arrive à placer soit sa balle, soit sa crosse dans un des trous, le perdant lui succède. Les défenseurs ont toujours le droit d'aller au secours d'un pot attaqué, pour concourir à repousser la balle et à laisser le bouleur au but; mais tout en usant de ce privilège, ils doivent toujours surveiller leur pot, car si le bouleur en voit un libre, il y saute et s'en empare.

Ce vieux jeu français, apporté au Canada par les officiers de Montcalm, y est toujours resté populaire. Ne serait-ce pas le cas, ou jamais, de le réimporter chez nous? Il n'y aurait même pas à changer son nom, car il l'a gardé. Les Canadiens l'écrivent en un seul mot, *lacrosse*.

A tous ces exercices, plus séduisants et plus salutaires les uns que les autres pour le muscle, pour le poumon et pour le tégument externe, il faut ajouter bien entendu la plupart de ceux que connaissent et ne pratiquent pas assez nos écoliers : le *saut de mouton*, la *marelle*, les *barres*, la *perche à sauter*, etc... sans oublier le *bicycle* et le *tricycle*, cultivés avec passion par des milliers de gens affiliés les uns aux autres dans toute l'étendue du Royaume-Uni, de manière à faciliter les excursions et à réduire au minimum les frais de voyage. Sans oublier le *patin*, qui compte en Angleterre d'innombrables

adeptes de première force. Sans oublier enfin la *corde qu'on tire*, qui s'appelle chez nos voisins le *jeu des Anglais et des Français*, et où il s'agit, pour deux groupes placés aux deux bouts de la corde, de savoir lequel entraînera l'autre. Pour le présent, hélas ! les Anglais sont seuls à tirer !

## XIII

## LA GYMNASTIQUE NATURELLE

Que les jeux de force et d'adresse pratiqués dans les écoles anglaises répondent pleinement à leur destination en formant une moyenne de jeunes hommes alertes et robustes, il est impossible de le contester.

Que notre gymnastique savante et raisonnée, telle qu'elle est instituée en France depuis la Restauration, soit un absolu fiasco, il n'y a pour s'en convaincre qu'à regarder passer, le jeudi, une division de lycéens se rendant à leur lamentable « promenade ».

Les seuls soldats qui aient du muscle en arrivant au régiment sont les paysans et les ouvriers, lesquels n'ont jamais mis le pied dans un gymnase. Par contre, ceux qui en manquent le plus sont les bacheliers, au sortir

des lycées et collèges les mieux pourvus d'appareils modèles. Ce simple rapprochement règle la question.

Nous nous trouvons en présence de deux systèmes d'éducation physique, aussi différents par les principes que par les résultats.

D'une part, le système anglais, où l'exercice méthodique n'est presque rien, tandis que la récréation active est tout.

D'autre part, le système français, doctrinal, symétrique et classique, appuyé d'un grand nombre de théories imprimées et d'un tas d'agès ou apparaux plus merveilleux les uns que les autres, mais qui a le grave défaut d'imposer l'exercice musculaire comme une corvée, une leçon ajoutée à toutes celles dont on assomme l'enfance, et par suite aussi impopulaire que les racines grecques.

Encore si cette gymnastique scolaire, ennuyeuse ou non, était régulièrement pratiquée, peut-être pourrait-on en attendre des effets suffisants. Mais depuis qu'il existe en France des grands maîtres de l'Université, il ne s'en est pas encore trouvé un pour comprendre que le premier de ses devoirs est de rendre en bonne condition physique au pays les enfants qu'on lui a confiés, et pour exiger résolument que les lois et règlements sur l'hygiène et la gymnastique ne restent pas lettre morte.

Sur cent internes de nos lycées, on peut affirmer haut la main qu'il n'y en a pas trois pour profiter véritablement de leurs splendides gymnases. Les prescrip-

tions les plus élémentaires de la propreté sont purement et simplement ignorées dans nos collèges. Personne ne semble se préoccuper d'assurer aux élèves une peau saine et nette. Pas un de nos lycées de six millions ne possède de salles de toilette pourvues de bassins et de tuyaux à douches. Pas un proviseur n'a encore eu l'idée d'astreindre et d'habituer ses justiciables à un lavage quotidien et complet, des pieds à la tête. Pas un n'a seulement songé à leur imposer tous les jours au réveil vingt minutes d'exercice violent. Et c'est ainsi que des milliers d'enfants élevés à grands frais peuvent passer des mois sans prendre un bain et des années sans faire un mouvement profitable à leur force.

Ils apprennent mal les matières de l'enseignement classique et pas du tout les principes élémentaires de la santé, de la vigueur, de l'adresse, du respect de soi-même et des autres. Le miracle est qu'ils ne soient pas tous perdus sans ressource pour l'armée nationale et qu'ils puissent encore être des soldats passables après trois ou quatre ans d'efforts, alors qu'ils devraient en faire d'excellents après un an d'instruction spéciale, s'ils arrivaient convenablement préparés au régiment.

Quant aux écoles primaires, inutile de dire qu'on n'a jamais osé concevoir la pensée de leur donner des gymnases ou des exercices réguliers. Même à Paris, une telle idée paraissait insensée, il y a dix ou vingt ans à peine, aux maîtres de la jeunesse scolaire. M. Michel Moring, directeur de l'administration préfectorale de la

Seine, répondait, en 1869, à une proposition de ce genre, qu'il n'y avait pas de fonds pour cet objet, que les écoles primaires ne reçoivent que des externes, et que, d'ailleurs, *le temps nécessaire aux exercices gymnastiques y ferait absolument défaut.*

Pas de temps pour les exercices physiques! Est-ce assez pur et assez administratif?... Comme si le développement musculaire, qui est la force et la santé, ne devait point passer avant tout le reste dans les préoccupations de l'instituteur vraiment digne de ce nom!... On a beaucoup dit et répété que c'est le maître d'école allemand qui a gagné les batailles de 1870. On aurait dit avec beaucoup plus de raison que c'est le maître de gymnastique.

Qu'on se rassure : il ne s'agit pas ici de réclamer de nouvelles saignées à la bourse de l'infortuné contribuable français, pour doter de gymnases normaux nos trente-six mille communes. Non : puisqu'elles n'en ont pas, qu'elles s'en passent. Peut-être ne s'en trouvent-elles que mieux. Sans aller jusqu'à demander que les agrès et appareils gymnastiques présentement établis dans nos collèges soient brûlés par la main du bourreau, il est permis de croire qu'une grosse part de responsabilité leur incombe dans l'état présent de la jeunesse française : état dont on ne saurait se dissimuler la gravité, quand on le compare à la condition physique des nations rivales.

Le grand défaut de ces appareils est en effet de faire

prendre pour une science ennuyeuse, difficile et chère, l'art si simple et si naturel de développer les forces humaines. Tous ces mâts et ces cordages donnent un aspect rébarbatif à ce qui doit rester le plus vif et le moins coûteux des plaisirs. Par leurs prétentions orthopédiques, ils épouvantent les enfants, et par leur prix, les caisses publiques ou privées. Ceux qui les possèdent n'ont aucune envie de s'en servir, mais ceux qui ne les possèdent pas de les acheter.

L'initiateur, sinon l'inventeur de ce déplorable système fut, vers 1817, un certain colonel Amédée, ex-officier de l'armée espagnole, l'ancien policier de Joseph Bonaparte, expulsé de son pays à raison de ce fait même, et qui se mit en tête d'importer en France la méthode de Pestalozzi.

Cet étranger, expert aux exercices du corps, entreprit de devenir chez nous une sorte de grand-maître de la gymnastique, et il y réussit trop bien. C'était un homme à idées, et qui voyait large. Il n'eut pas de peine à démontrer les avantages qu'on peut tirer pour l'instruction militaire d'un cours régulier d'exercices physiques.

Mais rien de comique, si ce n'était avant tout navrant, comme les moyens qu'il mit en œuvre pour propager sa doctrine. Entre autres imaginations étonnantes, il avait eu l'idée de faire chanter aux enfants placés sous ses ordres des espèces de cantiques d'un sentiment moral et religieux irréprochable. L'officier délégué par le ministre

de la guerre pour faire un rapport sur la méthode Amoros fut vivement séduit par ces chants, et sans insister plus que de raison sur la nécessité de l'éducation musculaire, il rendit un compte favorable des opinions politiques et religieuses du maître. C'est ainsi que la gymnastique entra à Saint-Cyr.

L'Académie de Médecine, également saisie de cette grave question, délégua un de ses membres pour lui en faire son rapport. Ce membre, nommé Bailly, revint émerveillé de ce qu'il avait vu chez Amoros, et s'empressa d'exhaler son admiration dans une langue extraordinairement académique :

« Nous avons été nous-mêmes, disait-il, les témoins de la révolution heureuse opérée sur le teint olivâtre de deux adolescents, qui l'ont promptement échangé contre des traits plus expressifs et des couleurs plus fraîches, plus fondues... (*sic*) ».

Amoros obtint l'établissement d'une école normale de gymnastique ; il rêvait de former des maîtres qui auraient ensuite porté sa doctrine dans les provinces ; il parlait de fonder un *Palais de la Jeunesse*, plein de cordages et d'appareils admirables, qui auraient coûté deux millions. Il inventait machines sur machines, n'admettait pas qu'on développât un muscle sans l'intervention d'un mécanisme orthopédique, et voulait que l'enseignement de la gymnastique fût uniforme dans les quatre-vingt-neuf départements, se faisant aux mêmes heures, sous la direction d'un maître breveté de l'école

normale civile, etc... Bref, cet Espagnol avait si bien compris la France, qu'il la conquit.

Les places, les honneurs et les traitements s'abattirent sur lui comme grêle. On lui prit, en 1830, les places et les émoluments. Mais sa méthode survécut, pour le malheur de notre santé nationale. C'est de lui que s'inspirent encore, plus ou moins, tous les théoriciens et les praticiens de la gymnastique dans nos collèges. Or, les résultats sont là : pitoyables n'est pas un mot trop vif pour les qualifier.

Le vice de cet enseignement a été d'implanter chez nous cette idée absurde, déplorable, pernicieuse à tous égards, que pour faire de la gymnastique il faut un gymnase.

Rien de plus monstrueusement stupide, si l'on veut bien réfléchir un instant que les peuples primitifs ont toujours été physiquement les plus forts, et n'avaient jamais connu d'agrès gymnastiques.

Est-ce que les Scythes, les Parthes, les Northmen, les Gaulois ou les Francs, toutes ces races athlétiques et vaillantes qui ont laissé dans l'histoire une trace lumineuse, avaient attendu Amoros pour se faire du muscle?

Est-ce que les naturels des Marquises ou de la Patagonie, les Peaux-Rouges de Fenimore Cooper, les nègres du Sénégal et du pays des Lacs africains, ont jamais suivi les cours de l'école athlétique? Est-ce que les montagnards du Tyrol, de la Corse et du pays basque

connaissent les anneaux, les trapèzes et les barres parallèles?

Ils valent pourtant tous les gymnastes de la terre et n'ont pas leurs pareils dans les batailles. Comment y sont-ils arrivés? Simplement en vivant au grand air et en faisant travailler leurs membres. Ils marchent, ils grimpent, ils courent, ils portent des fardeaux. Ou, comme nos paysans, ils bêchent la terre, ils guident les charrues, ils bottellent le foin, ils fauchent, ils battent le blé, ils soulèvent des sacs de grains et des tonneaux de liquides. Ou, comme nos ouvriers, ils forgent le fer, élèvent des moellons, ajustent des charpentes.

Au fond, rien de plus simple que de devenir fort, et point n'est besoin d'y chercher tant de malice. Il suffit de se donner du mouvement, de faire fonctionner les outils dont la nature nous a doués, de marcher, de sauter, de courir, de frapper, de tirer, de hisser. Prenez un enfant de sept ans et faites-lui exécuter pendant vingt minutes chaque jour quelque'un de ces exercices, en se servant des premiers objets venus, — un bâton, une corde, une grosse pierre ou un tronc d'arbre : ce sera à vingt ans l'homme le plus robuste, le plus gracieux et le plus adroit. Le sauvage n'a pas d'autres appareils, et les animaux n'en ont d'aucun genre.

C'est ce que les Anglais, plus sages que nous, ou plus heureux en ce sens qu'ils n'ont jamais eu de réformateur espagnol, comprennent de longue date : et c'est pourquoi, en fait d'agrès gymnastiques, ils donnent

à leurs enfants un battoir de cricket, un ballon de cuir ou une paire d'avirons.

Or, il ne faut pas se lasser d'y insister : sans discuter la valeur théorique des deux systèmes, qu'on en compare simplement les résultats pratiques. D'un côté, une jeunesse plantureuse et forte, rayonnante d'ardeur et de santé ; de l'autre, une génération qui nous donne, après les « petits crevés », la « déliquescence », le « pessimisme » et la « névropathie », en attendant sans doute qu'elle nous donne le gâtisme et l'ataxie, avec la servitude.

Toutes ces jolies choses, faut-il en dire le vrai nom ? C'est *lâcheté physique* résultant des habitudes inactives. Que les pessimistes, les morphinomanes et les déliquescents essayent seulement pendant un mois de faire tous les matins cinq cents mètres au galop, avec ou sans sac au dos, et ils verront s'il leur reste encore la moindre lubie à la Schopenhauer !

L'expérience est acquise : pour que les enfants fassent de la gymnastique avec suite, il faut que cette gymnastique les amuse ; et pour qu'elle les amuse, il faut qu'elle revête la forme d'un jeu. La méthode anglaise, si méthode il y a, n'est pas autre chose que l'application de cette règle.

Est-ce à dire qu'il faille supprimer les gymnases ou réduire dans nos collèges le rôle du maître de gymnastique ? à coup sûr non. Il faudrait, au contraire, élargir ce rôle à la dignité de Directeur des Exercices physiques et des Jeux de tout ordre.

Un beau gymnase, surtout quand il possède un bon prévôt d'armes et une salle de toilette, ne saurait être que fort recommandable en lui-même. Il permet, aux adultes que leurs affaires ou leurs travaux retiennent tout le jour à la tâche, de s'adonner le soir ou le matin aux exercices du corps; c'est un lieu de réunion mille fois préférable aux tabagies; pour les petits comme pour les grands, il est parfaitement certain qu'un cours de gymnastique régulier est chose excellente. Jamais nous n'avons songé à le contester, et s'il ne tenait qu'à nous, ce n'est pas dix mille gymnastes que nous voudrions voir à l'œuvre en France, c'est cinq cent mille ou dix millions. Notre thèse est simplement celle-ci : la gymnastique, telle qu'elle reste instituée dans nos lycées et collèges, est absolument insuffisante, en dépit des lois et règlements. Et quant aux écoles primaires, à peine la connaissent-elles de nom. Nous ne contestons pas la haute valeur du système, dans le cas où il serait sérieusement appliqué. Nous sommes simplement obligé de voir, parce que la chose crève les yeux, que dans nos établissements d'instruction ces résultats sont nuls ou peu s'en faut.

C'est pourquoi nous nous tournons vers les jeux scolaires et les récréations actives, en disant :

Si l'enfant reçoit ailleurs une véritable éducation physique, tant mieux mille fois ! Les jeux violents ne feront que la compléter; ils en seront l'application; il y brillera; il y effacera tous les autres et ce sera tout bénéfice; pour le pays et pour lui.

D'autre part, si l'enfant ne réussit pas au gymnase et n'a pas de goût pour l'exercice méthodique, donnez-lui du moins une chance de remuer ses membres et de développer ses muscles, grâce à des jeux de plein air.

Plus on fera de gymnastique en France, sous une forme ou sous l'autre, plus nous serons satisfaits! Les maîtres gymnastes aussi, j'imagine. Eh bien, qu'ils comprennent ceci : ils ont tout à gagner d'une manière générale à voir se répandre le goût des exercices du corps et des jeux virils. Le jour où ces jeux seront entrés dans la pratique courante, les enfants qui voudront y exceller seront les premiers à comprendre les progrès rapides que la gymnastique savante peut leur faire réaliser.

C'est ainsi qu'on a vu récemment des gymnases s'ouvrir dans les universités d'Oxford et de Cambridge, alors qu'on n'en trouvait naguère dans aucun collège anglais. Pourquoi? Parce que les jeunes athlètes de ces universités, épris de tous les exercices virils, ont été les premiers à comprendre l'avantage qu'ils pouvaient trouver, en vue de ces sports mêmes, à développer méthodiquement leurs muscles et à compléter par là une éducation physique déjà fort avancée.

Donc, point de méprise sur ce point : la récréation active et le gymnase ne sont pas des frères ennemis, mais des jumeaux et des alliés : l'un couronne l'autre. Loin de vouloir fermer les salles d'exercices de son

lycées, nous voudrions les voir ouvertes à toutes les heures du jour.

et Mais nous voudrions qu'en outre nos collèges eussent des terrains de jeux en plein air pour y appliquer la force musculaire déjà conquise au gymnase, ou apprendre par expérience à en savourer l'utilité et l'agrément.

et S'ensuit-il qu'en adoptant le principe il convienne d'adopter les jeux mêmes qui sont en honneur en Angleterre, — et spécialement le cricket ou le football? et et

et Pour plusieurs motifs, nous ne le pensons pas. D'abord, le cadre de nos écoles françaises se prêterait mal à ces exercices, tels que les a modelés le milieu britannique, avec son système d'éducation rurale, ses prairies sans fin, ses vieilles villes universitaires toujours bâties au bord de l'eau, et aussi sa hiérarchie aristocratique, ses grosses fortunes, son tempérament propre, ses passions, ses qualités et ses défauts, — en un mot toutes les circonstances accessoires qui expliquent et complètent le phénomène.

et Il conviendrait d'ailleurs, en tout état de cause, de ne pas adopter ces jeux tels quels et sous leur nom anglais, qui est une usurpation.

Ces prétendus jeux nationaux de la Grande-Bretagne sont en effet comme on l'a montré précédemment les jeux de notre vieille France, à peine déguisés ou modifiés par le changement de patrie.

Le *cricket* et le *tennis* sont des transformations de la

*palmas*. Le *football* est la *rabotte* des Parisiens du moyen âge, la *barette* de la France centrale, la *soulé* et la *melle* des hauts et bas-Bretons d'aujourd'hui. Le *croquet* est le *mail* ou *halemail* dont la trace se trouve encore visible dans les rues de nos villes.

-e Pourquoi faire à ces plagiaires d'outre-Manche, qui ont hérité de nos jeux et qui les ont démarqués, l'honneur de les leur emprunter ? Il suffit de les leur reprendre. L'usage qu'ils en font est celui qu'en faisaient nos pères de la grande époque athlétique, les vaillants de la Ligue, des guerres de religion et d'avant la mollesse bourbonnaise. Si nous ressuscitons les habitudes similaires qui faisaient des Français d'alors des plus brillants cavaliers et les modèles de l'Europe, par grâce n'ayons pas de air de décalquer ces habitudes sur des copies. Si nous reprenons la *barette*, ne l'appelons pas *football*. Si nous nous remettons à jouer aux *boules* sur les vieux « boulevards » qui en ont gardé le nom, ne pouvons pas l'oubli de nos meilleures traditions jusqu'à leur laisser leur sobriquet britannique. Enfin, et par-dessus tout, si nous remettons une raquette aux mains de nos enfants pour qu'ils s'exercent au roi des jeux, au jeu français par excellence, à celui qui résume et vaut à lui seul tous les autres → à la *patte*, en un mot → n'allons pas sottement l'appeler *tennis*.

-i Ce serait bête et ce serait périlleux ! Ce qui est français doit rester français. Il n'est ni intelligent, ni utile, ni patriotique d'en faire une chose anglaise.

Pour qu'un jeu de force et d'adresse donne tout ce qu'il doit donner, en effet, une des conditions essentielles est qu'il soit vraiment national.

Sans qu'on le voie toujours bien clairement, il y a des affinités naturelles entre une race et ses amusements traditionnels. Les jeux, comme tous les aspects de la vie sociale, sont des résultantes où le tempérament et les caractères propres d'un grand peuple se retrouvent toujours. Très probablement, l'inverse est également vrai, et l'introduction d'un jeu étranger peut et doit, à la longue, introduire dans un pays quelque chose de l'âme étrangère. Il faut que nos enfants profitent comme les jeunes Anglais des amusements de leur âge ; il serait déplorable pour eux, pour la France et pour la civilisation générale que ces amusements les fissent dans une mesure quelconque ressembler à des Anglais.

Le caractère national est donc nécessaire dans un grand jeu scolaire, comme dans toutes les institutions vitales d'un pays. Nécessaire, mais non suffisant. Il faut encore que ce jeu soit varié, intéressant, passionnant pour mieux dire ; qu'il développe manifestement la force et l'adresse, qu'il mette tous les muscles en action. Il faut qu'il puisse se jouer en plein air pour y donner son maximum d'effet, il faut enfin qu'il soit assez difficile à pratiquer dans la perfection pour se prêter à des efforts prolongés ou assidus et faire de celui qui y excelle un véritable artiste en son genre.

La réunion de ces qualités est à ce point indispen-

sable, qu'il suffit du manque d'une seule pour rendre le jeu insuffisant.

Par exemple, les *barres* sont un excellent exercice, très français, très excitant. Il en est de même de la *corde qu'on tire*, des *brigands*, du *cache-cache*. Mais tous ces jeux ont le grave défaut d'être monotones. Passé un certain âge, les enfants s'en lassent : ils n'y trouvent plus assez de variété, ni l'occasion d'atteindre à une supériorité, à une virtuosité visibles.

Le *jeu de paume*, au contraire, possède toutes les qualités requises. Il est amusant au possible et se prête à toutes les combinaisons. On peut le jouer en plein air comme à couvert. Plus on le pratique et plus on y devient adroit, plus on l'aime. Les hommes faits et les vieillards eux-mêmes y sont aussi ardents que les enfants. Les spectateurs prennent à le voir presque autant de plaisir que les acteurs. Il a été pendant des siècles l'amusement favori et la véritable école musculaire de tous les capitaines et de tous les fins cavaliers qui avaient fait à la France son renom de bravoure et de courtoisie suprême. Son nom évoque à la fois les souvenirs de la vieille France et ceux de la Révolution.

Avoir le Jeu de paume dans son patrimoine national et le laisser dépérir est plus criminel que d'abandonner un chef-d'œuvre de l'art à l'action des intempéries : c'est renoncer bénévolement à ce que l'antique et vénérable image de la Patrie a peut-être de plus chevaleresque, de plus gracieux et de plus pimpant. Autant

vaudrait rayer de notre histoire ses pages les plus éclatantes.

Ajoutons que la paume ne comporte presque pas de frais et se prête aussi bien au cadre d'une école primaire qu'à celui d'un grand lycée. Une cour ou un terrain de deux à trois cents mètres, une paire de raquettes et quelques balles : il n'en faut pas plus.

C'est la paume qu'il faut faire revivre. Et la paume nous rendra le bon office de nous redonner du muscle.

## XV

## LE JEU DE PAUME

On croit assez généralement, et toutes les encyclopédies répètent en se copiant l'une l'autre, que le jeu de paume est une institution de l'ancien régime détruite par la Révolution.

Cette opinion est une erreur historique. La décadence du jeu de paume avait commencé bien avant la Révolution française, qui ne l'a pas même accélérée : elle date de Louis XIV, élevé à l'italienne par Mazarin, ennemi secret des exercices du corps où il ne brillait guère, danseur passable mais piètre chasseur, et roi fainéant s'il en fut jamais, au sens musculaire. Louis XIV, le premier roi de France qui ait fait campagne en carrosse, avec des dames à sa suite, préférait à la paume l'espèce de mail sur table qui est devenu le billard, les jeux de

cartes et autres plaisirs casaniers. Il ne fit pas construire de jeu de paume au palais de Versailles, alors que ses prédécesseurs n'avaient jamais manqué d'en élever dans leurs résidences.

Après lui, Louis XV fit de la cuisine et Louis XVI de la serrurerie, mais ni l'un ni l'autre ne jouèrent à la paume.

Par une conséquence naturelle, la cour cessa d'y jouer. Un sport aussi mâle et aussi violent, qui met en jeu toutes les activités musculaires, n'était pas le fait de seigneurs vêtus de soie, ni en harmonie avec la mollesse du siècle. L'exercice favori de François I<sup>er</sup>, de Henri II, de Henri IV, de Sully, de Bassompierre, du grand Condé, de Turenne, ne pouvait convenir aux pâles héros de Malplaquet et de Rosbach. Des gentilshommes qui n'avaient même pas la force de tenir une épée de combat et qui la remplaçaient par un fleuret de cour, ne pouvaient pas avoir grand goût pour la raquette.

Qui nous dira si cet abandon des exercices virils par la noblesse française n'a pas été pour beaucoup, et peut-être pour presque tout, dans sa faillite finale? Les petites causes ont parfois de grands effets. Il est au moins remarquable que la seule aristocratie restée debout en Europe soit celle qui n'a jamais abandonné la tradition des sports virils.

Quoi qu'il en soit de ce point d'histoire, il est incontestable que le jeu de paume n'était plus cultivé à la cour de France depuis le règne de Louis XIV. Non seu-

lement il y était mal vu et considéré comme grossier, mais il prenait presque les allures d'un jeu d'opposition. Condé faisait élever un splendide jeu de paume à Chantilly, si le roi n'en construisait pas à Versailles. Le comte de Provence et le comte d'Artois se piquaient d'y exceller, comme pour faire honte à Louis XVI de la vulgarité de ses goûts. Philippe-Égalité lui-même donnait son nom au *coup d'Orléans* à une époque où le jeu de paume avait définitivement cessé de tenir une grande place dans les mœurs générales.

Et dès lors, l'abbé de Saint-Pierre, avec sa clairvoyance habituelle, faisait remonter jusqu'à Mazarin la responsabilité des tristes habitudes contractées par la noblesse française :

« On préféra les jeux de hasard, disait-il; on quitta les jeux d'exercice, tels que la paume et le mail... Les hommes devinrent plus faibles, plus malsains, plus ignorants et moins polis. Les femmes, séduites par l'attrait du gain, apprirent à se moins respecter.

En 1789, le jeu de paume était donc presque entièrement abandonné et les *tripots*, comme on appelait les salles où il se pratiquait, devenaient de jour en jour une curiosité dans Paris. A peine en existait-il encore une demi-douzaine, qui survécurent jusqu'au commencement du siècle présent. Un des derniers, établi rue Mazarine, ne disparut qu'en 1839. C'est là que le comte d'Artois ayant un jour égayé la galerie par un coup de maladresse, prit mal cette irrévérencieuse gaieté et donna

l'ordre au maître paumier de faire sortir « tous ces j...-f.... de rieurs ». Un officier de la galerie était resté. Le prince, furieux, lui demanda pourquoi il ne s'en allait pas avec les autres.

« Tout simplement, monseigneur, parce que n'étant pas un j...-f....., je n'ai pu prendre pour moi l'ordre de Votre Altesse ! » répliqua l'officier avec un grand salut.

Sur quoi, le comte d'Artois s'en alla en jurant et sacrant, et se fit bâtir, rue de Vendôme, une salle privée, aujourd'hui transformée en passage.

Le dernier jeu de paume a végété jusqu'en 1859. C'était celui de Mosselman, passage Sandrié, dans le quartier de l'Opéra. Il disparut lors du percement du boulevard Haussmann, comme le jeu de paume en plein air des Champs-Élysées, avait dû faire place, en 1853, au Palais de l'Industrie. Sur les représentations indignées des rares sectateurs de la paume restés fidèles au noble jeu, on leur bâtit alors la salle du Jardin des Tuileries, et l'on attribua à la longue-paume, dans le Jardin du Luxembourg, le terrain qu'elle y occupe encore.

Ce sont les deux sanctuaires où brille encore, grâce à des vestales trop peu nombreuses, le feu sacré du jeu national par excellence, petite lueur vacillante qu'il est encore temps de rallumer.

On le voit, ce n'est pas le cataclysme de 1789 qui a déterminé la décadence de la paume mais bien plutôt la décadence de la paume qui a apporté un facteur appréciable dans la Révolution. En réalité, la Révolution a

passé par dessus la paume sans effleurer ce qui en restait.

Garcin, l'illustre paumier du palais de Fontainebleau, y était encore en fonctions vers 1852. Il se plaignait que Louis XIV n'eût pas fait réparer une des deux salles du palais, détruite par un incendie, que 1830 lui eût pris son traitement et 1848 son logement; mais il se plaignait surtout que le goût du noble art s'en allât décroissant de jour en jour.

Et c'était la vérité non point depuis 1789, mais depuis la Fronde.

« On n'honore plus la paume; on ne l'aime plus! disait-il navré. Que les médecins ne la prisent pas, je le comprends : avec la paume, on se passerait d'eux!... Mais l'État!... L'État n'a donc plus besoin d'hommes sains et robustes pour en faire des soldats?... Nous allons donc avoir la paix universelle?... »

Et qu'il avait raison, Garcin, de ne pas comprendre un tel aveuglement!...

Il montrait encore dans le mur de la salle, près de la *corde*, une marque indiquant un trou bouché. C'était la trace d'une petite niche où l'usage était jadis de déposer les enjeux. Un jour, Henri IV ayant gagné quatre cents écus qui s'y trouvaient, il les fit ramasser par les garçons et mettre dans son chapeau, disant :

« Je tiens bien ceux-ci, on ne me les volera pas, car ils ne passeront pas par les mains des trésoriers! »

La question historique est jugée par ce simple fait

qu'en 1789 il n'y avait plus que sept jeux de paume dans Paris, — cinq de plus qu'aujourd'hui, — alors qu'en 1657 on en comptait cent quatorze. Et pourtant, à cette époque déjà, l'influence de Mazarin et de la Fronde avait fait beaucoup de tort à toutes les « Académies » de jeux virils.

Ces salles de paume s'appelaient des *tripots*, au dire de Furetière, à cause du continuel mouvement ou *tripudation* qu'exige le jeu.

Dès le milieu du quatorzième siècle, il y en avait de tous côtés, dans Paris. Charles V le Sage en avait fait établir un pour son usage à l'hôtel Beautreillis, dépendance de l'hôtel Saint-Paul. Il aimait beaucoup ce noble *desport* (pourquoi ne pas reprendre aussi ce vieux mot dont les Anglais ont fait *sport* ?), mais prétendait le réserver aux seuls gentilshommes. Un édit de 1639, inscrit aux *Ordonnances* du Louvre, l'interdit aux bourgeois et gens du commun, qui en raffolaient comme les autres, et les registres du Parlement portent de nombreuses condamnations pour contraventions à cet édit.

Naturellement, les Parisiens n'en prirent que plus de goût pour leur exercice favori, et leur premier soin, sous Charles VI le Fol, fut de profiter des troubles civils pour reconquérir l'égalité devant la paume.

De nouvelles ordonnances vinrent les déposséder de leurs tripots. Expulsés de Paris, les amateurs de paume se rabattirent alors sur les faubourgs et principalement sur le faubourg Saint-Marcel. Ils comptaient sans le Par-

lement, qui comprit en 1530 les faubourgs dans l'interdiction dont la ville était frappée.

Mais, à la faveur de la Ligue, ces défenses cessèrent bientôt d'être observées, et sous Henri IV, qui aimait la paume avec passion, comme tous les Basques, le noble jeu parvint à son apogée.

Paris était, à cette époque, littéralement couvert de tripots. Le plus beau de tous était la *Perle*, qui a laissé son nom à une rue du Marais. Il y en avait une rue d'Orléans, une autre rue Cassette, au coin de la rue Honoré-Chevalier, rue Michel-Lecomte, rue Vieille-du-Temple, rue des Fossés-Saint-Germain, rue des Francs-Bourgeois, près la place Saint-Michel, rue des Écouffes, rue Bourg-l'Abbé, rue Beaurepaire, rue Verdelet, rue Beaubourg, rue de Grenelle-Saint-Honoré, rue Saint-Hyacinthe; il y en avait trois places de l'Estrapade et cinq rue Mazarine. Deux de ceux-ci vécurent des derniers. De même, en province, il y avait des jeux à Bordeaux, Nantes, Orléans, Marseille, Montpellier, Lille, Montdidier, Mâcon, Saint-Germain, Avignon, Meaux, Bayonne, Draguignan, Lyon, Grenoble, sans compter ceux des résidences royales.

Mais petit à petit, la mode passant et les mœurs devenant moins viriles, les jeux de paume disparurent. L'église, l'industrie, le théâtre firent leur proie de ces salles toutes bâties. Le théâtre surtout. Pendant tout le dix-huitième siècle, la France vit jouer la comédie et l'opéra italien entre des murs d'anciens tripots; aujour-

d'hui même, en cherchant bien, on y trouverait le théâtre Déjazet, et peut-être d'autres encore.

Mais voilà beaucoup d'histoire et peut-être est-il temps de donner satisfaction aux aimables et nombreux lecteurs qui me demandent de leur expliquer le jeu de paume, afin qu'ils puissent le ressusciter sans plus tarder.

Le mieux qu'ils puissent faire pour l'apprendre sera d'aller le voir jouer au Luxembourg, où les vingt membres actuels de la société survivante le pratiquent deux ou trois fois par semaine, et notamment le dimanche après midi. Car il en est de la paume comme de la valse : un quart d'heure de pratique vaut cent heures de théorie.

Mais enfin, voici, très sommairement, en quoi consiste le noble jeu français. Il s'agit, bien entendu, de la longue-paume, de la paume en plein air, la vraie, la plus salubre et la plus mâle : la courte-paume, qui ne se joue qu'à couvert, est plutôt un jeu de précision qu'un jeu de force et d'adresse combinées.

La longue-paume, qu'on peut instituer dans tout espace de dimensions suffisantes, cour, terre-plein, esplanade ou fossé, n'exige pour tout matériel, avec une aire bien battue et de forme rectangulaire, qu'une raquette par joueur, quelques balles de peau et deux piquets de bois ou de fer surmontés d'une boule ou d'un guidon coloré pour marquer ce qu'on appelle les *chasses*.

Le terrain doit être uni, sans trous, obstacles ou acci-

dents d'aucune sorte, dur et élastique pour bien faire rebondir la balle, un peu rugueux pour que les semelles des joueurs n'y glissent pas.

Ces semelles sont ordinairement en cuir, sans clous, sous un soulier de chamois. L'usage des semelles de caoutchouc, qui s'est répandu pour la paume de jardin ou *lawn-tennis* des Anglais (dégénérescence de la paume, à l'usage des dames et des clergymen), ne conviendrait nullement sur le terrain de la longue-paume, qui ne doit être ni de gazon ni de bitume, mais de bonne terre cailloutée et battue.

Le costume qui convient le mieux se compose d'un pantalon, vareuse et chemise de laine, avec une casquette à visière de même étoffe, protégeant la vue contre le soleil. Si l'on veut que le jeu produise tous ses bons effets hygiéniques, il est bon que le vestiaire soit pourvu d'un appareil à douche ou tout au moins d'un grand baquet et d'un robinet d'eau courante pour les ablutions fraîches suivies d'une friction à la serviette rude, qui doivent couronner tout exercice musculaire bien compris. A défaut de cette organisation, il sera indispensable d'avoir avec soi des vêtements de rechange qu'on revêtira après s'être vigoureusement frictionné à sec.

Chaque joueur est muni d'une raquette à cordelettes de boyau, ordinairement sa propriété personnelle et qui doit être bien à sa main, choisie avec soin et de bonne marque.

Les joueurs sont au nombre de deux au moins et peuvent être au nombre de dix, douze et plus, si les dimensions du terrain le permettent. Ils se partagent en deux camps. Les parties se jouent habituellement en cinq manches ou *jeux*. Dans toutes les parties, il est possible et il arrive souvent que le nombre des jeux s'accroît à l'infini, par suite des *à deux* ou points égaux.

L'aire rectangulaire est ordinairement entourée d'une barrière formée d'une corde portée par des piquets et qui empêche les curieux d'empiéter sur le terrain. Le long et en dedans de cette corde, des deux grands côtés du rectangle, sont tracées sur le sol deux lignes parallèles qui marquent la limite du jeu.

Perpendiculairement à ces deux lignes, et aux deux bouts du rectangle, des rubans de laine noire posés à plat sur le sol et retenus par des clous marquent la limite des deux camps ou *tirés*. Entre ces deux lignes, à distance égale de l'une et de l'autre, et au milieu du jeu, un troisième ruban, blanc, marque la *corde*, par dessus laquelle la balle doit passer en l'air (et non pas en roulant par terre, comme cela a lieu à la courtepaupe).

Les joueurs assemblés sur le terrain, avant tout on tire le *service*, c'est-à-dire la place; ce qui se fait en tirant à pile ou face, au moyen d'une raquette. Le côté des cordelettes qui est plat se nomme le *droit*, le côté où se voient les nœuds est dit le *nœud*.

Le jeu consiste à s'envoyer et se renvoyer la balle d'un camp à l'autre, dans certaines conditions définies et selon des péripéties qui donnent ou font perdre quinze points à l'un ou à l'autre côté, et lui confèrent en même temps ou lui ôtent des *avantages* qui influent notablement sur le résultat total.

Une des premières lois du jeu est de reprendre la balle ou éteuf<sup>1</sup> qui vous est envoyée, soit *de volée*, c'est-à-dire en l'air, avant qu'elle ait touché la terre, soit quand elle y a fait son premier bond.

Il n'est plus temps de la reprendre à son second bond, et l'endroit dans le jeu où elle touche terre pour la deuxième fois, *si on l'arrête à l'endroit même*, est ce qu'on appelle une *chasse*. Nous disons, si on l'arrête à l'endroit même, parce que tant que la balle roule et gagne du terrain, sans avoir touché les limites, la chasse s'allonge d'autant, et ce n'est qu'à l'endroit où la balle s'est arrêtée, avant d'avoir dépassé le lieu du tiré qu'on plante un des piquets, rouge ou bleu, pour indiquer la « chasse. »

Une chasse est donc faite : 1° à la partie de tout jeu, depuis le tiré, lorsqu'une fois on a lancé la balle (ce qui

1. *Eteuf*, jadis orthographié *esteuf* (prononcez *éteu*), petite balle pour jouer à la paume; du bas latin *stoffus*, parce qu'il est fait d'étoffe.

Mais bah! vous voulez être un gaillard populaire,  
Adoré des bourgeois et des marchands d'esteufs.

(V. HUGO, *Ruy Blas*, III, 5.)

s'appelle la servir), jusqu'à l'autre bout du terrain; 2° à la partie limitée dans l'un des deux espaces compris depuis la corde jusqu'à la ligne placée dans chaque bout parallèlement à la corde.

La chasse faite ne cause ni perte ni gain. C'est seulement en la tirant qu'on peut la gagner ou la perdre, et on ne peut la tirer qu'après être passé, c'est-à-dire après avoir changé de côté avec les adversaires; on ne passe même que pour tirer et défendre les chasses; alors les joueurs qui étaient au fond du jeu vont prendre la place de ceux qui étaient de l'autre côté.

*Tirer une chasse*, c'est essayer de la gagner ou la gagner en ajustant son coup de façon que le dernier bond de la balle que l'on envoie se fasse au delà de la ligne passant par le piquet de marque de la chasse. On la perd, si ce dernier bond se fait en deçà. S'il tombait exactement sur la ligne de chasse, le coup serait à remettre, c'est-à-dire à recommencer.

Défendre une chasse, c'est reprendre, avant son second bond, la balle de celui qui la tire, quand on juge qu'il peut la gagner, mais seulement alors; car s'il prévoit que le second bond se fera en deçà de la chasse, le joueur habile ne s'avise pas de reprendre la balle; et, si la chose arrive comme il l'a prévue, la chasse est perdue pour le tireur, tandis que le parti opposé gagne *quinze* sans jouer.

Dès qu'il y a deux chasses faites dans un jeu, on passe, si aucun des deux partis n'a quarante-cinq. Si

l'un ou l'autre a ce point, on passe à une chasse faite.

Celui qui tire une chasse au fond du jeu est en mauvaise posture pour gagner, car il la perd dans tout le terrain, depuis la ligne de chasse jusqu'à lui; il la perd encore s'il envoie sa balle au delà de la limite du terrain. Il ne peut donc faire le point (ou pour mieux dire les quinze points) que depuis la ligne de chasse jusqu'à cette limite. Aussi les chasses les plus avantageuses sont-elles les plus près de la *corde* et sur la corde même, parce que l'espace en faveur du tireur est alors plus grand. Au contraire, cet espace devient plus petit à mesure que la chasse est plus rapprochée du bout du terrain, et, quand elle en est tout près, le tireur ne peut la gagner que par un bonheur ou une adresse rares.

Les joueurs, de part et d'autre, étant à trente ou quarante mètres de distance, et la perte ou le gain dépendant des endroits où tombe la balle, il est essentiel que ces endroits soient bien exactement remarqués; en même temps il est difficile que les joueurs, occupés à l'attaque ou à la défense, puissent le faire sans erreur. Cela donnerait lieu trop souvent à des contestations infinies. On est donc convenu de s'en rapporter à un garçon de jeu qui se nomme le *marqueur* et qui circule autour du terrain pour observer si les balles tombent au dehors ou au dedans, si elles sont prises *bonnes*, c'est-à-dire du premier bond, ou *doublées*, c'est-à-dire du second ou troisième bond, par les joueurs qui sont quelquefois eux-mêmes incertains de la vérité. Sa fonction est d'annoncer

à haute voix la perte ou le gain, de marquer où est la chasse en déplaçant les piquets, enfin de compter le jeu, qu'il inscrit à la craie sur une ardoise. C'est aussi lui qui inscrit le nombre des jeux qui se prennent de part et d'autre et même celui des parties. Il se fait aider d'un ou deux *ramasseurs*, pour que les balles qui sont souvent jetées de côté et d'autre hors du jeu y soient aussitôt rapportées. Les enfants jouant à la paume tirent habituellement au sort pour désigner ceux qui rempliront ces fonctions.

Comme on l'a dit plus haut, chaque jeu se divise en 60 points, qui se comptent par 15. Ainsi un côté perd 15 points ou les gagne toutes les fois qu'il y a lieu à compter.

Il perd 15 :

- 1° Quand il ne relève pas la balle du côté du service;
- 2° Quand il ne tire pas une chasse avec justesse;
- 3° Quand il met en avant de la corde.

Au contraire, il gagne 15 quand, malgré le parti opposé, il a tiré une chasse avec précision.

Tel est, trop succinctement décrit sans doute, ce jeu charmant et excellent, qui a fait pendant quatre ou cinq siècles les délices de la France et qui lui rendra la santé physique et morale, le jour où elle saura le reprendre : jeu qui met en action tous les muscles, fortifie et assouplit toutes les articulations, accélère le cours du sang, mate le cœur, excite les fonctions de la peau, exerce en même temps la force, l'adresse, le jugement et l'intelli-

gence — car toutes les facultés, on peut le dire, y concourent au même but. Un joueur de paume, après deux heures d'exercice, a fait cinq ou six lieues sans quitter une aire de cent cinquante mètres carrés; il a sauté et bondi sur place, lancé deux ou trois cents balles à vingt mètres de hauteur, surveillé sans cesse ses adversaires, prévu leurs intentions, paré leurs coups : en un mot, il a employé activement, virilement et dans le feu d'un combat véritable toutes les puissances physiques et intellectuelles dont se compose sa personnalité. Par surcroît, il s'est immensément amusé. Amusé au point qu'il ne s'aperçoit jamais que le temps passe, et parfois, après dix heures de jeu, ne demande qu'à continuer.

Un très grand nombre de termes du jeu de paume sont entrés dans la langue courante, y sont restés et sont incompréhensibles si l'on ne se reporte pas à cette origine.

*Peloter en attendant partie*, par exemple, c'est se renvoyer la balle sans suivre aucune des règles du jeu et simplement pour passer le temps en s'exerçant.

*Être à deux de jeu*, c'est avoir marqué le même nombre de points.

*Quitter à moitié frais*, c'est renoncer à terminer une partie qui se prolonge indéfiniment avec des gains et des pertes alternatifs.

*Prendre l'éteuf à la volée*. Savoir saisir l'occasion.

*Il joue de ces éteufs-là* : Se dit d'un homme qui fait des coups qu'il ne devrait pas faire.

*Courir après son éteuf* : Se donner beaucoup de peine pour ressaisir un avantage qu'on laisse échapper.

*Renvoyer l'éteuf* : Se décharger sur un autre d'une affaire, d'une commission.

*Se renvoyer l'éteuf* : Se rendre la pareille.

*Repousser l'éteuf* : Répliquer vertement.

*Brasser*, c'est trop déployer le bras. *Couper la balle*, la *doubler*, la prendre *entre deux airs*, *l'empaumer*; *se placer*, *se développer*, *opposer* la raquette, *prendre le défaut*, etc., etc., sont des termes de paume qui ont acquis droit de cité dans la langue française et qui montrent à quel point ce noble jeu fait partie de nous-mêmes, de notre individualité nationale et de notre patrimoine moral, à quel point il coule dans nos veines et tient sa place dans les fatalités héréditaires que nous apportons en naissant.

Nos pères le jouaient quand ils expulsaient les Anglais du sol natal et faisaient la France. Ils ne le jouaient plus quand l'Europe est venue par trois fois camper chez nous et démembrer la patrie. Admettons que ce soit seulement une coïncidence. Elle est grave et de nature à faire réfléchir.

Les habiles joueurs de paume sont encore nombreux à Paris et en province. Dans toute la Picardie et le pays basque, où la tradition s'est perpétuée, et où il n'est pas de bonne fête sans jeu de paume, il serait aisé de recruter des instructeurs pour nos écoles. Les espaces ne manquent pas, même à Paris, où l'on pourrait leur assigner des terrains appropriés : les boulevards extérieurs, le bois

de Boulogne, le parc des Buttes-Chaumont, les fossés des fortifications se prêteraient admirablement à cet usage. Les frais généraux sont insignifiants et peuvent se réduire à presque rien. Pourquoi aller chercher des jeux à l'étranger, on le demande, quand on en a un sous la main, si français, si noble, si récréatif et si complet, le plus beau, le premier, le modèle de tous les autres?



## XVI

## LE YACHTING

Si l'on osait hasarder d'écrire que de tous les plaisirs d'été le yachting est peut-être le moins coûteux, cette affirmation passerait probablement pour un simple paradoxe. Et pourtant, elle est bien près de la vérité, en ce sens au moins que le yachting d'agrément peut être compris et pratiqué de cent façons, depuis la plus humble jusqu'à la plus luxueuse.

Il va de soi qu'à prétendre hisser son pavillon sur un navire de quinze cents tonneaux, pourvu d'une machine à vapeur du dernier modèle, éclairé à la lumière électrique et aménagé comme un boudoir, — on fera bien de se prémunir de deux ou trois millions en guise de monnaie de poche. Aussi n'y en a-t-il guère à la mer, de ces yachts-là, que la demi-douzaine. Il faut être, pour

se les offrir, marchand de porc salé à Chicago, héritier du « commodore » Vanderbilt, propriétaire du *New York Herald*, ou tout au moins pair d'Angleterre. Autant rêver tout de suite du Grand Prix d'Epsom, d'un attelage de licornes ou d'un journal quotidien faisant ses frais.

L'erreur commune est précisément de confondre ces yachts de parade, ou pour mieux dire ces transatlantiques privés, avec le yacht de promenade, simple et bon enfant, peu encombrant et à tout prendre peu coûteux, dont chacun peut proportionner les dimensions, le tonnage, l'ameublement et le prix aux moyens financiers dont il dispose. Or, le vrai yachting est celui-là et non pas l'autre : celui qu'on pratique pour se distraire, pour respirer de l'air sans microbes, pour se refaire des muscles et de la pulpe cérébrale, pour échapper pendant deux ou trois mois à l'asphalte, aux maisons à six étages, à la bière salycilée, à toutes les platitudes et à toutes les nausées de la vie normale, — quitte à les remplacer par celles du mal de mer. Et point n'est besoin, à cet effet, de naviguer en souverain sur un steamer à son chiffre, ce qui doit bien être, entre nous, la plus assommante façon de voyager. Car enfin, à ce régime, on a des invités ou on n'en a pas : si l'on a des invités, trouvez-moi ceux qu'on sera bien aise de coudoyer et d'amuser six semaines durant, dans un cadre de cinquante pieds carrés ! Si l'on n'en a pas, quelle royale solitude, et aussi quel royal ennui !... Plutôt mille fois prendre bon-

nement son ticket à bord du premier paquebot venu, avec la certitude d'y vivre indépendant et la chance d'y rencontrer d'aimables convives.

Ce ne serait pas assurément la plus sotte manière d'employer son été, ni la plus chère. Il ne manque pas aujourd'hui de compagnies maritimes qui organisent chaque année des voyages circulaires au long du Danemark et de la Norvège, de la Méditerranée ou des côtes d'Espagne, et qui pour vos cent louis vous font accomplir un vraiment agréable périple de cinq semaines. Yachting anodin qui convient plus spécialement aux néophytes, aux gens mal assurés de leur estomac, ennemis des responsabilités, étrangers aux arts nautiques et plus volontiers épris d'une descente à terre, ou des flirtations sur le caillebotis de l'arrière, que des travaux du volontariat maritime.

Ces sortes de cabotage de plaisir, voire une traversée au long cours, aller et retour, ont depuis quelques années pris une place régulière dans l'hygiène et la thérapeutique des tuberculeux, des surmenés et des éreintés de tout ordre. L'air de la pleine mer, plus pur que celui des Himalayas, et par surcroît chargé de particules salines, est le tonique et le restaurant idéal, la fontaine de Jouvence où tel vieillard octogénaire comme M. Gladstone va tous les ans puiser les trésors d'énergie dont il étonne son parti et stupéfie ses adversaires.

Il y a vingt manières d'aller chercher cet air de mer,

depuis le billet de première classe à bord d'un steamer à double hélice en partance pour les Antilles ou la Plata, jusqu'au bateau de pêche armoricain où, pour cent sols, on vous donnera le vivre et le couvert, le droit de haler sur la traîne et même celui de serrer un foc, pour peu que le vent fraîchisse, quitte à vous casser les ongles et à vous mettre les doigts en sang.

Cette école est la bonne, et qui y a passé peut tout affronter. C'est là que se sont formés des marins amateurs comme M. Leigh Smith, qui eut l'honneur en 1881 de faire naufrage avec son yacht sur la terre de François Joseph, au fin fond des mers arctiques, et qui y fut rejoint l'année d'après par son ami sir Henry Gore-Booth. Et plus récemment encore, ces deux gars du Transvaal qui sont venus de Port-Natal à Londres, l'été dernier, par le Cap et Sainte-Hélène, dans un canot non ponté, couvert d'une simple bâche, qu'ils avaient construit eux-mêmes à deux cents lieues dans les terres et transporté à la côte sur une charrette à bœufs.

Voilà des yachtsmen comme il faudrait en avoir vingt mille en cas de guerre maritime, et la défense ne s'en trouverait que mieux ! En avons-nous deux cents ? Il faut l'espérer ; sans trop y croire.

La première condition, pour goûter les joies du yachting, est la possession d'un navire à soi, fût-il seulement de trois tonneaux avec un moussaillon pour équipage. C'est un luxe qui peut coûter, en moyenne, sept à huit cents francs par tonneau. Au prix de cinq ou six mille

francs on peut fréter un joli cotre, capable de tenir la mer par tous les temps et convenablement aménagé pour quatre personnes. A la rigueur, il n'est même pas indispensable de l'acheter. Des constructeurs sans nombre, à Cowes, à Ryde et autres lieux, offrent en location des yachts de tout tonnage, à voiles et à vapeur, avec le personnel et le mobilier nécessaires. Il n'y a, dans ce cas, qu'à embarquer les provisions de bouche et envoyer sa malle à bord.

Le plaisir tout spécial du yachting de promenade est, en effet, d'être chez soi tout en se déplaçant; de partir à son heure, de s'arrêter où l'on veut, de flâner le long d'une côte ou d'un fleuve qui vous attirent; de s'envoler vers d'autres cieux aussitôt que le nez d'un aubergiste vous déplaît, ou que l'aspect navrant d'un casino, la vue d'un manège de petits chevaux, la rencontre, au tournant de la falaise, d'un couple de philistins en train de pêcher la crevette vous remémorent péniblement la vie réelle.

Le ciel sur la tête et la mer sous les pieds, dans une coque de noix qui ne doit rien à personne, on éprouve une détente, un épanouissement de liberté, une plénitude de force sans égale. On se sent plus léger, comme suspendu dans le temps et dans l'espace, affranchi du poids surnuméraire qui handicape l'existence normale. On mange comme quatre, on respire à pleins poumons, on dort à poings fermés, on pense plus vivement; et même si l'on ne pense pas, ce qui est peut-être le

meilleur parti à prendre, on est heureux par tous les pores.

Ceux-là seuls, bien entendu, vont au tréfond de ces joies qu'une suffisante accoutumance met en état de conduire la barque et de commander à leur bord. Mais au profane même qui regarde sans agir, ces choses de la mer, si nobles en leur simplicité préhistorique, ont un charme de fraîcheur et de nouveauté sans fin. Tout y est curieux et amusant, jusqu'aux noms des agrès, à la fonction des aussières et grelins, des palans et bouts-dehors ; jusqu'aux signaux, jusqu'à la langue des mathurins, jusqu'à leurs silences et à leurs mouvements. On passe des heures à les voir faire du bitord, fouetter une poulie, parer un grain au plus près, prendre la panne ou mouiller vent arrière. On vit là dans une sorte de rêve, hypnotisé de lumière et de bleu, côte à côte avec l'infini qui vous enveloppe et vous pénètre : gardant encore la notion vague d'une individualité propre, en cette communion intime avec le cosmos, mais tout juste assez pour se rappeler qu'on y est un atome.

Et par les gros temps, quelle volupté de s'abandonner aux bras de la berceuse ! Allongé dans son cadre, les yeux fermés, le corps inerte, la tête lourde de vertige, on se sent à chaque coup de mer descendre au cœur de l'abîme, sans trop savoir si l'on remontera, et passivement arriver jusqu'aux mâchoires de la mort ; puis la lame vous ressaisit et vous enlève et, du baiser de la camarde, il ne vous reste plus qu'une **âpre** douceur.

Il y a aussi les festins à terre, les nourritures imprévues, les pêches miraculeuses, les bordées dans les petits havres inconnus, dont on se hâtera d'oublier le nom et dont on ne saura jamais la route; les pipes fumées sous l'œil des étoiles en causant avec des cœurs simples des choses qu'ils savent ou croient savoir... En yacht, tout est meilleur qu'à terre, même le tabac de la régie. Les femmes y sont divines, sous la casquette de drap blanc et la vareuse bleue, avec cette allure garçonnière, d'un goût si moderne, qui est comme la marque de cette fin de siècle, et si fières de porter une ancre à leurs boutons d'or, ou, sur un coin de jersey, le chiffre du maître!... où l'on passe des heures à les voir faire le tour de la baie.

Prenez garde, pourtant, qu'elles aient l'estomac, avec la tournure, de l'emploi. Rien de gênant, au large, comme les mauviettes dont le cœur se lève dès que l'avant pique son nez dans la lame. Cela peut être touchant deux minutes et prêter à d'aimables soins. Mais les bassins et les fauberts gâtent tout, et ce n'est plus poétique. Vive un beau brin de fille qui a le pied marin et, les cheveux au vent, l'œil clair, le diaphragme imperturbable, et sait regarder la grande tasse sans... faiblir!

Le type de la femme de yacht (par grâce, ne l'appelons pas *yachtswoman*, ni surtout *sportswoman*, de peur de désopiler la rate aux trois royaumes), est cette exquise lady Brassey, morte l'été dernier à bord du *Sunbeam*, précisément comme elle l'aurait souhaité, sans doute, s'il lui avait été donné de choisir sa fin. Elle était fille

de M. Alnutt, de Berkeley Square, grand chasseur de renard devant l'Éternel, qui resta veuf de bonne heure, et fit de cette enfant sa compagne de tous les instants. A cinq ans, elle l'escortait partout sur un poney blanc, à peine plus haut qu'elle-même. Jeune fille, elle fut à Londres, pendant deux saisons consécutives, la *beauté* à la mode : brune de teint, avec des dents éclatantes. Personne n'était plus admirée dans Rotten-Row pour la grâce de son assiette en selle. Bientôt elle épousa M. Thomas Brassey (depuis, lord Brassey), un des *sporting members* du parti libéral, bien connu pour ses goûts nautiques, et si compétent en la matière, qu'il fut unanimement porté par le ministère Gladstone au Conseil d'Amirauté.

Grâce à son éducation virile et en dépit d'une santé délicate, lady Brassey était faite pour la mer. Elle apportait d'ailleurs à toutes choses une énergie et une conscience rares, dirigeait une association d'ambulancières, était « graduée de première classe » à l'École de Cuisine de South Kensington, savait remplir dans toute leur étendue ses devoirs de mère et de femme du monde accomplie : en un mot, une de ces créatures d'élite qui brillent partout où le sort les place, derrière un comptoir de modiste ou à la tête d'une école primaire, comme sur le siège du plus correct des drags ou à la barre d'un yacht à vapeur.

Le *Sunbeam* (Rayon de Soleil), construit à Liverpool sur les dessins de lord Brassey, est ce qu'on appelle une

goélette composite de cinq cent trente tonneaux, à trois mâts et à hélice, avec une machine de trois cent cinquante chevaux et des soutes pour vingt jours de charbon. Sa marche peut aller à onze nœuds. C'est à bord de ce bijou naval que lady Brassey fit avec son mari et ses trois enfants le fameux voyage autour du monde, qu'elle a conté plus tard d'une plume alerte et fine. L'an passé, elle voulut renouveler son exploit, visiter l'Inde et l'Australie, après les deux Amériques, après Taïti, la Chine et le Japon. Elle prit la fièvre à Port-Darwin et mourut en pleine mer, le 14 septembre dernier, à distance égale du continent australien et du Cap.

Il fallut la jeter à la mer, un boulet aux pieds, en bon marin qu'elle était. Épilogue charmant d'une vie charmante, qu'elle avait rêvé peut-être et qu'elle rencontra.

Entre le yacht de course et le yacht de promenade, il y a la même différence qu'entre le pur-sang et le cob.

Un roussin bien râblé, trapu et bas sur jambes, peut bien avoir son agrément dans un galop de chasse matinal. Personne n'aurait l'idée de le mettre en ligne, sur le plus suburbain des hippodromes, dans le but avéré d'éclipser *Stuart*. Ils répondent tous deux à des fonctions distinctes. L'un fut créé par l'éleveur pour la tranquillité des familles et la joie des cavaliers novices qui vont au Bois en culotte gris poussière, quêter des sourires féminins. L'autre a été fait tout en muscles, en nerfs et en poumons, pour gagner un prix de temps à autre, si son maître et son jockey le permettent, et normalement

faire perdre leur monnaie de poche aux pontes ingénus qui suivent, contre toute évidence, les pronostics de la gazette ou les quasi-certitudes d'un barbier.

Le yacht de course est le pur-sang des mers. C'est une goélette ou un cotre de vingt à deux cents tonneaux, tout en mâts et vergues, avec précisément assez de corps pour porter, sur un poids donné de quille, la plus grande surface possible de toile.

Aussi ladite quille est-elle en plomb et les membrures de la coque sont-elles volontiers en acier Bessemer.

N'espérez y voir ni salon d'honneur, ni tables, ni couchettes : pas même un simple fauteuil de rotin. Ces vains accessoires sont bons pour les sabots de plaisance que les sybarites sans vergogne capitonnent comme des coupés-lits. Un yacht de course qui se respecte ne connaît que le lest, la toile à voile et les agrès de rechange.

La fantaisie vous prend-elle d'y dormir, entre deux journées d'engagement, en allant d'une rade à l'autre? Voici un rouleau de filin qui vous servira d'oreiller, sur une pile de focs. Si, d'aventure, ce matelas se trouve rembourré d'une chaîne d'ancre, de trois poulies ou d'un cap-de-mouton, ne vous en étonnez pas plus qu'il ne convient. Ces noyaux sont à leur place, et non pas vous.

L'air du large vous met-il en appétit? Comptez seulement sur l'ordinaire de l'équipage, arrosé d'une lampée de rhum. Il sera temps de songer aux cailles rôties et

au Clicquot quand vous débarquerez. Pour le présent, il n'est pas question de rire, mais d'arriver premier.

Rangés en ligne, les yachts attendent le signal, tenus à l'ancre par un simple huit de chiffre, capelé sur un taquet; — voiles pendantes, drisses et écoutes sous la main.

A l'arrière, les quais et la jetée sont bondés de curieux, comme le pont des bâtiments voisins, et toutes les yoles et tous les canots de la rade : têtes innombrables, où l'on ne distingue que les yeux, points noirs sous l'ondulation des ombrelles; femmes en chapeau marin, les rubans flottants à l'air salé; hommes en chemise de laine et casquette de drap, la lorgnette au flanc.

Un coup de canon : chacun prend son poste à bord... Après cinq minutes, le second coup : c'est le bon... Largue l'amarre!... Tout le monde à hisser la toile!...

En un clin d'œil, la flottille se couvre de blanc, et la voilà partie à tire d'aile : voilà les yachts se suivant, se dépassant, se coupant comme des mouettes, cherchant le vent, louvoyant, biaisant pour le saisir; parfois couchés sur la lame au point de montrer leur quille; parfois embarquant l'eau, tant leur pont est bas et plonge à chaque emardée : et toujours ajoutant de la toile, déployant états et focs, misaine et grande voile, huniers aux deux mâts ou spinnaker...

Le spinnaker, — dernier cri du yachting. C'est un grand diable de triangle en tissu de coton, léger et maniable, plat comme une feuille de zinc, souvent aussi

vaste à lui seul que toutes les voiles ventruës et qui descend de la plus haute enfléchure pour s'enverguer à pied de mât. Tel petit cotre en arbore de si démesurément larges, qu'il a l'air d'un bébé disparaissant sous le chapeau de son papa, ou d'un canot du bassin des Tuileries portant la voilure d'une frégate.

Tout cela gémit sous l'effort de la brise; tout cela plie et craque; tout cela rompt, à l'occasion, ou chavire... Personne n'y prend garde. Il s'agit de tourner avant les autres la bouée-limite, de revenir en tête et de toucher au but...

Pour gagner un pari plus ou moins mutuel, comme aux courses de chevaux ?

Non. Pour l'honneur seulement. Au pis, pour un prix qui ne représente pas la centième partie de la valeur du yacht, pour une coupe ou pour une pièce d'orfèvrerie qu'on gardera comme un trophée, sur la cheminée du club, jusqu'à ce qu'un autre vous l'enlève.

Le jeu n'est pas de mise dans le yachting. C'est peut-être, hélas ! pourquoi ce viril passe-temps n'a pas encore chez nous la popularité qu'il mérite... Si peu de gens se haussent à comprendre, en notre France mangée aux croupiers, que le meilleur côté des sports est leur côté légitime !

Celui-ci naquit à Cowes, en 1815, l'année de Waterloo. Les fondateurs du *Yacht squadron* n'étaient alors que quarante, pour la plupart ex-officiers de mer, revenus d'Aboukir ou de Trafalgar. Ils sont quatre ou cinq mille

aujourd'hui, qui montrent leur pavillon sur tous les océans.

Pendant un quart de siècle, le yachting de course resta leur monopole exclusif. Aucune nation maritime ne les suivait dans la lice, pour s'y mesurer avec eux ; s'il arrivait à une embarcation de l'Europe continentale de se hasarder en leurs régates, elle était battue d'avance.

En 1851, pour la première fois, les Yankees vinrent leur disputer le prix et le gagner, avec le cotre *America*. Et depuis lors, les yachtsmen des deux pays se disputent, en de grands matches internationaux, la fameuse coupe, — sans que les Anglais aient pu une seule fois, en trente-sept ans, la reprendre au cousin Jonathan.

Quant à nous, chose triste à dire, jamais nous n'avons fait le moindre effort pour participer à cette lutte ouverte ; jamais encore un bateau français n'y a figuré seulement.

La renommée de nos chantiers de constructions navales perd plus qu'on ne le croit à cette abstention. Comment nos ingénieurs et nos armateurs peuvent-ils ne pas comprendre l'intérêt qu'il y aurait pour leur gloire, et même pour leur caisse, à dessiner et à construire des types de yachts de course supérieurs à ceux des Anglais et des Américains ? C'est de petites victoires de cet ordre que se font les hautes renommées industrielles. Une goélette française, sortie des bassins du Havre ou de la Ciotat, et gagnant le prix internationa

aux régates de New-York, ferait plus que vingt expositions pour proclamer aux yeux de l'univers les mérites de notre main-d'œuvre.

Et qui nous dit que, de ces travaux, de cette concurrence même, ne naîtraient pas des découvertes nouvelles? L'art des constructions navales est entré depuis quelques années dans une période de transition et de crise; entre les cuirassés et les torpilleurs, le conflit est ouvert et nul ne sait encore qui aura le dernier mot; peut-être la question restera-t-elle indécise jusqu'à l'heure d'un de ces grands désastres où sombre à jamais une nation... Mais, au milieu des opinions contradictoires, un fait surnage sans conteste, c'est que la vitesse, pour les navires de combat comme pour les transports de commerce, reste un élément de première importance. Eh bien, le yachting de course est précisément l'étude systématique des conditions générales les plus favorables à l'amélioration de la vitesse.

C'est pourquoi nous voudrions le voir se développer chez nous. Personne ne serait assurément mieux qualifié pour ces recherches que notre corps d'ingénieurs des constructions navales, si consciencieux et si savant. Il serait digne d'eux et de nos grands chantiers de produire tous les ans un petit navire de cinquante tonneaux où se condense en quelque sorte tout leur art, un jouet qui en soit le chef-d'œuvre. Et j'imagine qu'alors ce ne seraient pas les fins matelots qui feraient défaut pour le monter, ni pour arriver les premiers au but.

A la vérité, un yacht digne d'entrer en ligne à ce concours est chose coûteuse, et qui exige au bas mot une centaine de mille francs. L'Amérique et l'Angleterre s'arrangent pourtant à en produire au moins un, de temps à autre, qui soit plus parfait que ceux des années précédentes et qui donne le dernier mot de l'art.

Ce que l'initiative d'un riche yachtsman fait chez nos voisins, aux deux bords de l'Atlantique, pourquoi ne le fait-elle point chez nous ? Pourquoi du moins l'association des capitaux n'intervient-elle pas dans une affaire si vitale ? Et comment nos ingénieurs, nos officiers au long cours, nos compagnies maritimes, à défaut du grand public, ne voient-ils pas le tort qu'ils se font à eux-mêmes, par une pareille abstention ?

Aux yeux ennemis ou jaloux, s'abstenir est toujours de se décerner un brevet d'infériorité. La chose peut être plus grave qu'on ne pense en matière de fret et de transports.

Le yacht de course, comme on le comprend aujourd'hui sur les chantiers de la Clyde et de l'Hudson, n'est en réalité que le miroir périodique des perfectionnements suggérés par l'expérience, et le chef-d'œuvre naval de ses auteurs : chef-d'œuvre où le hasard peut avoir son rôle, comme dans la production du meilleur cheval de course de l'année, mais où la science supérieure finit toujours par se manifester de manière éclatante et propre à parler aux yeux.

Tous les ans, c'est entre les constructeurs anglais et

américains à qui imaginera les améliorations les plus effectives dans la forme, la mâture et la voilure des yachts de course. D'empirique qu'elle était au début, la lutte est graduellement devenue scientifique. Les ingénieurs les plus éminents ne dédaignent pas de s'y mêler, soit par leurs conseils et leurs suggestions, soit même directement, en soumettant leurs vues théoriques au contrôle de cette expérience. Et c'est ainsi qu'en moins de trente ans on a vu se créer un navire tout spécial, le yacht de course, navire idéal en quelque sorte, où tout est subordonné à la rapidité de la marche, et qui ne ressemble pas plus au bon gros trois-mâts du commerce que *Ténébreuse* ne ressemble à un cheval d'omnibus.

A première vue, le perfectionnement de la marine à voile, dans ce siècle de la vapeur, a un peu l'air d'un anachronisme. Il semble que de tels efforts étaient mieux faits pour le temps où les armateurs devaient s'en remettre aux vents du soin d'accroître leur fortune, en amenant à propos les cargaisons sur le marché. Et c'était bien à un yachting en grand que se livraient, il y a vingt ans à peine, les bateaux chargés de thé, entre Canton et Londres, ou les clippers chargés de bois, entre Liverpool et Québec. Le percement de l'isthme égyptien, les développements de la marine à vapeur, la substitution du fer au chêne et au teck, dans les constructions navales, ont modifié ces mœurs. Mais la recherche des conditions les plus favorables à la vitesse n'en a pas moins gardé son importance, car ses lois sont les mêmes,

quel que soit le moteur, et, sous ce rapport, on peut dire que les constructeurs de yachts de courses sont les dépositaires du feu sacré.

C'est sur la coque du navire que portèrent d'abord les essais et les innovations. Pendant longtemps ses proportions avaient été aussi immuables que celles d'une icône byzantine. Jusqu'en 1840, on s'en tenait au type dit « tête de morue », large et plein de l'avant, effilé de l'arrière. Le succès d'un modèle établi par Poole détermina une révolution. On substitua à la tête de morue l'étrave en lame de couteau; l'arrière s'évida au point de devenir presque horizontal; on donna plus de profondeur à la coque, de manière à abaisser le centre de gravité et à permettre ainsi d'exhausser la mâture. Naturellement, le lest devait être augmenté en proportion : on inventa les quilles de plomb et pendant de longues années il fut permis, dans les régates à voile, d'embarquer cinq ou six tonneaux de grenaille de fer en sacs, qu'on faisait passer de tribord à babord, selon que les amures étaient d'un côté ou de l'autre. Travail incessant et des plus rudes pour l'équipage, quand on naviguait avec vent debout dans un chenal étroit.

L'entrée en scène de l'*America* provoqua une réaction contre les coques profondes. Celle du petit navire yankee étant à fond relativement plat, on crut d'abord que sa victoire était due à cette circonstance et tous les constructeurs anglais se mirent à imiter ses formes. Ce fut pour reconnaître bientôt que la supériorité du champion

américain tenait surtout à la manière dont il portait ses voiles. Au lieu de faire sac à la partie inférieure et de s'arrondir en ventre de parachute, ces voiles étaient plates comme des feuilles de zinc. Elles n'en avaient que plus de puissance. A peine on eut constaté le fait, qu'on se mit à étudier ardemment les modifications à introduire dans la voilure. Les mâts s'allongèrent de plus en plus, ce qui nécessita un retour de plus en plus marqué vers les coques profondes ; les vergues et les voiles s'élargirent ; en 1863, la *Niobé* inaugura cette immense voile de fortune, le « spinnaker », sans laquelle il n'y a plus aujourd'hui de yacht de course. Petit à petit, les perfectionnements de détail devinrent si nombreux, si réguliers, si positifs, qu'on ne vit pas un seul yacht, en vingt ans, garder sa supériorité plus d'une saison. Dès l'année suivante, il était dépassé par un rival nouveau, qui avait renchéri sur ses qualités propres. Quoi de mieux fait pour démontrer que le hasard n'a point de part à ces triomphes de la construction navale et qu'ils sont le résultat logique de l'expérience la plus assidue ?

Le yacht de course d'aujourd'hui est donc une machine perfectionnée qui n'a rien de commun avec le yacht d'agrément. Ce petit monstre naval, aussi curieux en son genre qu'un torpilleur, avec ses membrures d'acier, sa quille de plomb, sa doublure de cuivre, ses mâts démesurés et la prodigieuse surface de toile qu'il présente au vent, reste un des produits les plus élé-

gants et les plus parfaits de l'industrie humaine. C'est aussi un des plus chers. Une belle goélette en chêne mûr, doublé de cuivre, ne s'établit guère, avec son gréement complet, à moins de mille francs par tonneau. Les appointements du capitaine vont, pour la saison, à deux ou trois cents louis et la solde de l'équipage à une somme égale. Avec l'intérêt du capital engagé, la dépréciation et la prime d'assurance, il faut compter une trentaine de mille francs de frais annuels. Or, ce que le propriétaire peut espérer de mieux est de couvrir une partie de ces frais en râflant huit ou dix prix. Mais l'honneur et le profit national se voient de reste, et l'on ne peut assurément pas dire de ce luxe qu'il soit improductif.

Rien de mieux fait que le yachting pour former les manœuvriers consommés dont la vapeur est en chemin de supprimer la race. Il est tels capitaines de yachts qui battraient à la voile les plus fins instructeurs de nos écoles navales, comme les équipages de ces yachts, véritables jockeys de mer, peuvent en remontrer à tous les chevronnés de la flotte.

Lord Ailsa, propriétaire du fameux petit cotre *Foxhound* (le Lévrier), en fit un jour l'expérience. Il avait voulu former son équipage de matelots émérites, enrôlés sur les côtes de sa belle terre de l'Ayrshire, en Écosse, — tous hommes d'élite, rompus au secret du métier, incomparables sur leurs bateaux de pêches. En dépit d'un entraînement régulier et de l'écrasante supériorité du *Foxhound*, ils se firent pourtant battre à plate

couture. Force fut à lord Ailsa de revenir aux *professionals*, et dès lors il enleva tous les prix.

La faculté maîtresse du jockey de mer est une finesse d'observation et, si l'on peut dire, de doigté, absolument merveilleuse. Le vrai capitaine de yacht est un artiste qui n'ignore rien des ressources de son instrument. On se figure ainsi nos grands corsaires malouins. La force du courant, celle de la marée, le plus léger changement de vent, la position des adversaires, — il voit tout à la fois. Le moindre élément devient pour lui un facteur de changements dans la voilure et le motif d'un tour de roue. C'est qu'un instant d'inattention, une seule minute perdue décident parfois du succès !

Aussi n'y a-t-il rien de délicat et d'attachant comme ces luttes courtoises, de capiteux comme ces triomphes à la mer. Ceux-là seuls connaissent la joie de vivre par tous les pores et l'ivresse du plein air, qui ont suivi une course au large, à la condition d'en savoir lire les péripéties.

Que si l'intérêt de la lutte est international, il devient épique. Rien n'en peut alors donner l'idée, — pas même le drame d'une vraie bataille, toujours confus et indistinct au spectateur.

Chose curieuse : de même que les jockeys du turf viennent de Newmarket, les spécialistes de la course en mer sont pour la plupart des pêcheurs de Colchester, qui tous les ans s'exercent à la manœuvre du yacht, après la saison des huîtres.

Les gens de Colchester sont des loups de mer, personne n'en doute. Mais croit-on que ceux de Cancale et de Saint-Servan ne les vaudraient pas, après un entraînement approprié? C'est à voir, en tout cas; et il y a là du bon prestige national à gagner, sans effusion de sang ou de larmes.

Aussi, chaque année, quand revient l'époque de la grande course navale pour la coupe de l'*America*, est-ce un crève-cœur nouveau de se dire que la France n'y sera pas représentée. Il serait si simple de faire par souscription ce qu'un sac d'écus ne peut seul ou ne veut pas faire et de construire un yacht de 80 tonneaux, qui montre notre pavillon à Sandy-Hook!

Trop simple, sans doute. On croit bien plus malin d'y montrer un cuirassé de vingt millions, déjà vieux avant qu'on l'ait lancé, et qui ne sera jamais sérieusement mis à l'épreuve, jusqu'au jour, peut-être prochain, où le premier pétard le coulera comme un galet.



## XVI

## LE BUDGET D'UN YACHT

Au surplus, on exagère en général, dans le grand public, le chiffre des dépenses que nécessite réellement un yacht. Sans doute, ces frais sont toujours élevés; mais, d'une part, ils n'atteignent pas les totaux fantastiques qu'on imagine, et, de l'autre, ils peuvent toujours se répartir sur plusieurs têtes, ce qui les réduit proportionnellement sur chacune. Rien ne se prête comme un yacht (prononcer *yot*, si vous voulez être correct), à la propriété collective et par actions. Un yacht se loue aussi facilement qu'il s'achète. Vingt, trente, cinquante personnes peuvent s'associer pour faire les fonds d'une croisière d'agrément. Autant de truismes que l'étourderie française néglige d'apprécier à leur valeur, au grand dommage de notre éducation nautique. Chez

nous, il est reçu et accepté qu'il faut être cinq ou six fois millionnaire pour se donner le luxe d'un yacht. Comment les gens, fort nombreux, qui ne le sont même pas une demi-fois, pourraient-ils songer à pareille folie? Le raisonnement est à peu près aussi juste que si l'on disait : Il en coûte cent millions pour construire un chemin de fer; M. de Rothschild seul peut donc se donner le luxe de voyager sur rails.

La vérité est que les joies du yachting ne sont ni plus ni moins chères que celles d'une villégiature quelconque. Tout au plus exigent-elles l'immobilisation provisoire d'un capital plus élevé. Mais si l'on veut bien considérer qu'un voyage en yacht ne saurait être amusant qu'en nombreuse compagnie et qu'il est naturel de faire participer aux frais tous ceux qui en partagent les plaisirs, on verra qu'il n'est pas au fond bien ruineux d'être d'un yacht.

Précisons, en examinant, par exemple, quels seront les frais d'une croisière maritime de trois mois répartis sur un groupe de dix associés. Nous verrons qu'ils sont tout au plus égaux, sinon inférieurs, à ce que coûterait un voyage de même durée dans les Alpes ou dans les Pyrénées.

Et tout d'abord, excluons la navigation à vapeur; elle n'a de raison d'être que pour un voyage de long cours. Une croisière d'agrément limitée à trois mois et prenant pour cadre les ports et bords de mer de la Manche, ou les côtes de Norvège, ou celles de l'Espagne et de l'Italie,

se fera beaucoup plus agréablement dans un navire à voiles. Là, point d'odeur de charbon ni de fumée; pas de bruit de machine et de trépidation d'hélice; rien que le murmure de la brise dans les agrès et la douceur d'une glissade sur le velours de l'Océan. Sans compter qu'aux yeux d'un vrai yachtsman, un bateau à vapeur n'est pas plus un yacht qu'un bicycle n'est un cheval de pur sang. Le plaisir est de commander ou tout au moins de suivre les manœuvres variées de la voile, de s'initier au secret de la navigation classique, d'exécuter, soit dans une rade, soit en pleine mer, mille évolutions gracieuses, de jouer avec les surprises et l'imprévu du vent, et non pas d'aller bêtement d'un port à l'autre en un nombre donné de coups de piston. Acceptable et même indispensable comme auxiliaire de la voile, quand il s'agit d'un long voyage, la vapeur est odieuse au dilettante de la mer toutes les fois qu'elle n'est pas nécessaire.

Nous avons supposé un groupe de dix associés. Cela implique une goélette de 130 à 180 tonneaux, qui coûte, neuve, avec ses agrès, ses voiles, son aménagement complet, de soixante à quatre-vingts mille francs. C'est la grosse dépense. Mais il importe de considérer que c'est une simple immobilisation de capital, et non pas un placement à fonds perdu. Car un navire bien conditionné garde sa valeur comme une maison du boulevard et peut toujours se revendre, parfois avec bénéfice, au pis avec une légère dépréciation. Si l'on ne veut pas y mettre un prix aussi élevé, on peut aisément passer en revue un

choix de yachts d'occasion, de tous les tonnages et de tous les prix. Enfin, il n'est pas non plus difficile de trouver à en louer un, à condition de fournir les garanties nécessaires. En portant à 10,000 francs le prix de location, ou la perte d'intérêts et la dépréciation en cas d'achat, on peut être sûr de ne pas être bien loin de la vérité. La prime d'assurance sera de douze à quinze cents francs. Total : 11,500 francs comme frais de premier établissement.

Il s'agit maintenant d'engager le capitaine, l'équipage, les gens de service. C'est chose facile dans les grands ports, où des spécialistes sans emploi, pourvus de bons certificats et présentant toutes les garanties nécessaires, s'offrent toujours au service relativement doux du yachting. On fera bien de choisir de préférence de vrais loups de mer, en leur donnant des appointements supérieurs à ceux du commerce, avec un trousseau complet.

Soient les salaires comme suit :

Capitaine.	400 fr.	par mois.
Second.	250	—
Maître d'équipage	200	—
6 matelots à 180 fr.	1,080	—
Maître d'hôtel.	150	—
Valet de chambre	100	—
Femme de chambre	100	—
Cuisinier (coq) .	150	—
Aide de cuisine	80	—

Total, 2,350 francs de salaires mensuels, 7,050 francs pour un trimestre. Le capitaine et le second sont nourris et blanchis. L'équipage se procure ses propres vivres. Il faut compter pour l'habillement du capitaine et du personnel (deux tenues complètes à chaque homme) environ 1,500 francs.

Les autres dépenses seront :

Provisions de bouche en cale.	4500 francs
Agrès de rechange.	1500 —
Blanchissage.	800 —
Éclairage, combustible, eau	500 —
Vivres frais au mouillage	4500 —
Pilotes, droits de port.	750 —
Gratification d'adieu au personnel.	1000 —
Menus frais divers.	500 —
Soit en tout :	15,000 francs.

Nous arrivons ainsi à un total général de 35,000 francs. Réparti sur dix associés, ce total nous donne pour la part afférente à chacun 3500 francs, c'est-à-dire un peu plus de *douze cents francs par mois*. On voit qu'il serait difficile de voyager luxueusement à meilleur compte.

Pour ce prix relativement minime, que d'agrèments de tout genre ! D'abord le plaisir de changer de pays sans fatigue et sans ennuis d'aucune sorte, de visiter en quelques semaines Anvers et Amsterdam, Copenhague

et Stockholm, ou les deux côtes de la Manche, ou l'Espagne et l'Algérie, ou la rivière de Gênes, Naples et la Sicile, ou telle autre région qu'on a choisie; — de partir et d'arriver à son heure, de n'avoir rien à démêler avec les compagnies de chemins de fer, les voitures et les guides; d'emporter, comme l'escargot, sa maison à soi — et quelle maison! — la plus propre, la plus élégante, la plus coquette qu'on puisse rêver; de se faire accompagner non pas seulement de sa malle, mais de son lit, de ses livres préférés, de son tub, de tout ce que l'habitude rend précieux à l'homme civilisé. Plus d'hôtels encombrés, plus de dîners de table d'hôte; plus de draps suspects; plus de promiscuités écœurantes...

On ne prend, de chaque pays, de chaque station, que ce qu'il y a de vraiment aimable. Le pays a-t-il cessé de plaire? La station ne donne-t-elle pas ce qu'on attendait? on lève l'ancre, on largue un peu de toile, et en deux ou trois heures on a changé de mouillage pour essayer d'un cadre nouveau. N'est-ce pas l'idéal même du voyage de plaisir?

Pour en tirer tout l'agrément qu'il comporte, il est essentiel de s'initier au moins aux éléments de l'art nautique et d'entrer en familiarité réglée avec le *Manuel du Timonier*. Il faut apprendre à lire une carte marine, à faire le point, et sinon à prendre un ris (ce qui ne ferait assurément de mal à personne), tout au moins à reconnaître l'orientation d'une voile et sa raison d'être. Dès lors, tout devient sujet d'intérêt dans la vie du bord :

les moindres nuances de la manœuvre, les résultats du loch, les signaux, les sondages, les profils de côte. On entre à fond dans l'existence du marin : il n'en est pas de plus amusante... pour un trimestre.

Le mieux est de n'en rien négliger, d'établir sur son yacht une discipline inflexible, de mettre personnellement la main à l'œuvre et de ne jamais hésiter, au besoin, ni à haler sur une amarre ni à prendre la barre. C'est de petites choses de ce genre qu'est fait le plaisir tout spécial du yachting. Et comme, après tout, la mer a ses colères, l'heure vient, tôt ou tard, où cette adresse, ces habitudes imposées à tous ont leur utilité pratique. En tout cas, on y trouve dans le présent un passe-temps qui a son charme, une antithèse à la vie routinière du plancher des vaches, et pour l'appétit un excitant incomparable ; on en garde, pour l'avenir, un pli qui n'est pas sans valeur, même à la ville.

Rien n'empêche, au surplus, de se donner à bord ses distractions préférées. On peut lire, faire de la musique ou de l'escrime, jouer à tous les jeux imaginables. L'équitation seule serait difficile ; encore a-t-on la ressource de descendre à terre tout exprès pour monter à cheval. Puis, il y a la pêche, le tir aux mouettes, la chasse, si l'on est chasseur. C'est l'existence du plein air dans sa perfection.

Et quel air plus pur, plus salubre que celui de l'Océan ? On peut bien l'appeler le tonique et le restaurant par excellence. Toutes les sources d'infection atmosphérique,

la putréfaction, la combustion et le reste, cessent là d'avoir une action appréciable. Entre la plaine liquide et le ciel, les vents jouent librement, balayant tous les germes de corruption. On ne saurait vraiment donner trop d'importance à une telle immunité, si l'on accepte les conclusions de la science moderne. N'a-t-elle pas trouvé dans les germes morbides la cause des maladies les plus redoutables? Ne voit-elle pas dans l'impureté de l'atmosphère la condition la plus favorable à leur développement? Eh bien, l'air de la pleine mer se rapproche autant que possible de l'air idéal — celui qui serait absolument exempt de microbes. On trouve assurément de l'air pur dans les déserts ou sur le sommet des montagnes; mais il est peu probable qu'il soit là aussi pur qu'en plein Atlantique. C'est pourquoi un voyage en mer a fini par prendre place au nombre des moyens thérapeutiques recommandés par la médecine contemporaine. On ordonne maintenant aux phtisiques un voyage au Cap de Bonne-Espérance, aller et retour, comme on leur ordonnait, il y a dix ans, un hiver à Cannes ou à Madère.

Si l'air de mer agit favorablement sur ce qui leur reste de poumon, comment ne serait-il pas cent fois plus bienfaisant pour des poumons ou des cerveaux simplement fatigués de la haute pression des villes? C'est la vraie panacée de tous les genres de surmenage. Pourquoi nos lycées et nos écoles, qui prennent l'excellente habitude d'accorder des voyages de vacances à leurs

méilleurs élèves, n'élargiraient-ils pas ces plans de voyage au point de les transformer en excursions maritimes? Maîtres et écoliers y gagneraient à coup sûr en santé physique et morale et l'on ne voit pas de motifs pour que le bénéfice du *Jean-Bart* soit réservé aux seuls apprentis marins. Il y a dans nos ports tant de vieux navires qui pourrissent sur place et qui se prêteraient admirablement à un service de vacances! Un hamac à chaque enfant, avec trente jours de vivres, et quelques milliers de Parisiens pourraient chaque année aller respirer l'air salé sans qu'il en coûte grand'chose au pays. Croit-on qu'il y perdrait, en fin de compte?

Avec nos grandes visées coloniales et nos légitimes prétentions à la puissance navale, nous n'en restons pas moins fort arriérés en fait de navigation de plaisance. A peine compte-t-on chez nous trois ou quatre grandes sociétés nautiques, — le Cercle de la Voile, le Yacht-Club de France, la Société des Régates du Havre, — pour cinquante ou soixante au bas mot qui fleurissent en Grande-Bretagne, et autant aux États-Unis. Il est temps de nous réveiller, si nous voulons garder cette part de l'empire de la mer qui vaut bien une province terrestre. Et pour créer des vocations maritimes, comme pour donner de la santé et de l'agrément, il n'y a rien de tel qu'un mois ou deux en plein Atlantique.



## XVII

## LES TIRS NATIONAUX

Il est singulier que les armées européennes n'aient pas encore donné au tir toute l'importance que paraît mériter cet élément de l'éducation militaire. C'est à peine si le jeune soldat, au cours des trois ou quatre ans qu'il passe normalement sous les drapeaux, use quelques centaines de cartouches. Il est rare qu'au terme de cet entraînement, il soit en état de bien apprécier la distance et de régler lui-même le tir de son fusil; il est presque sans exemple qu'il soit tireur émérite. Quelle chose étrange, quand on se dit que le fait de placer à propos un certain nombre de balles dans le but est, en dernière analyse, la fonction suprême du soldat!...

Car enfin, ce soldat, on le prépare uniquement en vue

d'une ou deux batailles qui se produiront dans cinq, dix ou quinze années et où la victoire restera à l'armée qui aura fait le plus de mal à ses adversaires. Peu importera, dans ces batailles, que ce soldat manœuvre avec plus ou moins de précision, qu'il soit plus ou moins bien équipé, on dirait presque plus ou moins brave. L'essentiel sera qu'il *fasse mouche* sur les lignes ennemies. Une armée où chaque homme serait seulement en état de placer une balle sur dix dans la cible, à sept cents mètres, serait une armée invincible, puisqu'en dix feux de file elle exterminerait tout ce qui lui viendrait à portée. Mais dans la pratique, il arrive fort bien qu'un combattant brûle ses quatre-vingt-dix cartouches sans toucher personne; c'est un dicton légendaire qu'on dépense en plomb le poids d'un homme pour le tuer.

En somme, un bon tireur sera toujours le plus précieux des soldats; tandis qu'un soldat modèle, s'il tire mal, deviendra une non-valeur sur le champ de bataille. Cela étant, il semble presque incroyable qu'on n'abandonne pas tout le reste à la nécessité d'augmenter dans le rang la moyenne des bons tireurs. Des tentatives louables ont été faites dans ce sens; les règlements militaires stipulent, cela va de soi, des exercices réguliers à la cible; des sociétés de tir se sont formées sur toute la surface du territoire; des concours nationaux de tir se sont ouverts à Paris. On ne saurait dire que les résultats soient jusqu'ici bien satisfaisants. Nous en sommes encore à faire l'effort héroïque qui serait indispensable

pour sortir de l'ornière où se traîne notre réorganisation militaire. Et cela, quand il suffirait, en matière de tir, d'imiter ce qui se fait en Angleterre depuis un quart de siècle, comme on imite ce qui s'y fait en matière de courses.

La Grande-Bretagne possède en sa *National Rifle Association* le plus parfait modèle du genre. Fondée en 1839 par quelques officiers des corps de volontaires qui venaient alors de se former, l'association anglaise n'a pas cessé depuis cette époque de s'élargir, de se développer et de se perfectionner. C'est aujourd'hui une institution vraiment nationale, en possession de règlements lentement élaborés, d'habitudes basées sur l'expérience, de ressources vraiment imposantes. Quoiqu'elle ait conservé son caractère d'association libre, elle donne ses lois non seulement aux concours de tir de la mère-patrie, mais à ceux de l'Inde, de l'Australie, du Canada et des autres colonies.

Tous les tireurs sérieux du monde britannique participent aux épreuves annuelles de Wimbledon, soit directement, soit par leurs représentants. Ces épreuves se préparent en effet par voie de sélection locale; elles développent un esprit d'émulation des plus ardents et donnent des résultats si merveilleux qu'il faut en être témoin pour les croire possibles. C'est ainsi, par exemple, que la majorité des concurrents (et ils se chiffrent par milliers) mettent ordinairement *toutes leurs balles* dans la cible, à deux, trois, cinq et huit cents mètres, et qu'il

faut, pour les classer, établir le système de vérification le plus délicat.

Ce système n'en est pas moins des plus simples. Il consiste à diviser la cible, — un grand carré de toile blanche de quatre pieds superficiels, — en quatre régions bien distinctes. La mouche, ou « œil de bœuf », en occupe le centre : c'est un rond noir de deux à trois pouces de diamètre. Autour de ce noir central est tracé un premier cercle, de quatre pouces de rayon, dont l'intérieur est désigné sous le nom de *inner*. Un second cercle plus large, décrit autour du premier, reçoit le nom de *magpie*. Enfin, l'espace compris entre ce cercle et les bords de la cible est la région dite *outer*. Il est stipulé qu'une balle mise dans le noir comptera pour 5 points; une balle mise dans le premier cercle, pour 4 points; dans le second, 3 points, dans la bordure, 2 points.

Ces cibles sont placées en avant d'une butte de terre et au bord d'une tranchée dans laquelle se tient un marqueur; chaque cible est portée sur un levier qui permet de l'abaisser instantanément dans la tranchée et de la faire ainsi disparaître à la vue du tireur, en la remplaçant par un cadre ou *dummy* formé de carrés noirs et blancs mobiles qui servent de signaux pour indiquer le nombre de points représenté par le coup de feu. Le signal signifie ou 5, ou 4, ou 3, ou 2, ou 0, ou un cas douteux. Pendant les deux ou trois minutes qu'il reste en vue, le trou fait à la cible est obturé avec un

emplâtre de toile blanche, et bientôt elle reparait au-dessus de la tranchée. Dans cet intervalle, le marqueur placé derrière les tireurs et muni de bulletins portant leurs noms et numéros d'ordre, a porté à la cote le point indiqué par le signal. Chaque épreuve se compose ordinairement de sept balles, que le tireur envoie à la cible en prenant bien son temps, assis, à genoux, couché ou debout, selon sa fantaisie. Quatre tireurs désignés pour la même heure sont confiés aux soins d'un seul marqueur. Au terme de l'épreuve, le total des points de chacun est porté à son actif, et le concours a fait un pas. Un très petit pas, à la vérité, ces épreuves se renouvelant successivement, à des distances différentes, en commençant à 200 yards pour arriver à 900, et étant graduellement éliminatoires. De telle sorte que, dans les dernières phases de la lutte, ceux-là seuls restent en présence, pour un prix spécial, qui ont aligné le plus grand total général de points. On se fera une idée de l'ardeur de la lutte, si nous disons que le maximum de chaque épreuve séparée étant 35 points (en sept balles), la moyenne est presque toujours supérieure à 29.

La valeur et la nature des prix diffèrent, cela se comprend, selon la difficulté du tir. Un de ces prix, dit de la Reine, est de 250 livres sterling (six mille deux cent cinquante francs), sans compter une énorme médaille d'or et la plaque d'or de l'Association. Ce prix d'honneur est ordinairement disputé par trois mille concurrents, représentant chacun le corps de volontaires auquel il

appartient. Au premier degré, tous ces concurrents tirent sept balles à 200 yards, sept balles à 500 et sept à 600: le vainqueur reçoit une médaille de bronze et avec les 299 tireurs classés immédiatement après lui, aborde le second degré. Les 100 qui suivent reçoivent chacun un prix de cinquante francs. Au second degré, chacun des 300 tire dix balles à 500 yards et quinze à 600. On ajoute les points de cette seconde épreuve à ceux de la première pour le classement, et le vainqueur reçoit la médaille d'argent et la plaque d'argent de l'Association; les 99 tireurs qui viennent à sa suite sont seuls admis avec lui à l'épreuve du troisième degré; chacun des 200 autres reçoit un prix de cent francs. A la troisième épreuve enfin, chacun des 100 (*the Hundred*) tire dix balles à 800 yards et dix autres à 900. On ajoute encore les points à ceux des deux épreuves préliminaires, et c'est ainsi que le grand prix est définitivement décerné; les 99 vaincus reçoivent chacun des gratifications allant de quinze cents à deux cent cinquante francs.

A côté de ces prix individuels et représentatifs à la fois, il en est d'autres qui s'appliquent aux corps dont les délégués ont fait le plus beau total de points. De magnifiques pièces d'orfèvrerie, des coupes d'argent, des boucliers ciselés, constituent en général ces prix collectifs, qui sont remis aux chefs de corps et exposés toute l'année au mess, pour revenir l'année suivante au concours et passer en de nouvelles mains, si la fortune du tir décide ainsi. Ces prix temporaires sont en général le

résultat d'une souscription et forment une sorte de capital dormant ; les autres, offerts par les pouvoirs publics, les associations ou même les particuliers, constituent à tout prendre une bien faible dépense pour les merveilleux résultats qu'ils produisent. C'est ainsi que le prix de la Reine, avec l'émulation inouïe qu'il développe dans tous les corps de troupes volontaires, ne représente guère en somme que cinquante-six mille francs. Les armées continentales dépensent de bien autres sommes pour arriver comparativement à peu de chose.

Il va sans dire que la cible dont il est question ci-dessus est la cible-type, mais n'est pas la seule en usage au grand concours annuel de Wimbledon. Les variétés de tir y sont au contraire aussi nombreuses que les prix mêmes, et ce n'est pas peu dire. Par exemple, pour le concours Mullens, la cible représente grossièrement la silhouette d'un homme, et la distance est indéterminée. Dans les concours Brinsmead et Wilmot, la cible, dessinée de même, ne fait que paraître et disparaître, comme la lumière d'un phare clignotant.

Le « Cerf courant » et « l'Homme courant » sont encore deux cibles mobiles sur rails. Celle qui sert pour le concours Martin Smith est très petite, faite de carton et pourvue d'une douzaine de cercles concentriques. D'autres, au contraire, pour les épreuves à très grandes distance, sont énormes et atteignent une largeur de douze pieds (trois mètres) sur une hauteur de six.

Rien de curieux et d'animé comme la grande pelouse

de Wimbledon pendant la soirée du concours, qui est de deux à trois semaines, au mois de juillet. Cette pelouse est ce qu'on appelle en Angleterre un *common* ou champ communal, sur le territoire de Wimbledon, au sud-ouest et à quinze kilomètres de Londres<sup>1</sup>. On s'y rend en chemin de fer, ou du moins on arrive par cette voie à la station du bourg, séparée du champ de tir par une distance de deux ou trois milles. Un léger tramway à vapeur aide à la franchir et à pénétrer au cœur du camp, car c'est un véritable camp, une ville de toile et de bois, qui se dresse là pour la saison du concours. Les membres de l'Association jugent avec raison que pour faciliter aux tireurs des provinces et des colonies l'accès de leurs cibles, il faut réduire au minimum les dépenses de voyage et de séjour à Londres. On s'adresse donc aux compagnies de chemins de fer pour obtenir des prix réduits, aux magasins de l'État pour obtenir des tentes, des objets de campement, des rations militaires au prix de revient : et les volontaires qui arrivent du fond de l'Écosse ou même du Canada peuvent ainsi, à la condition de suivre le régime militaire, passer à peu de frais deux ou trois semaines aux portes de la métropole. C'est une attraction et une cause d'émulation de plus, ces frais étant dans la plupart des cas souscrits par les corps de volontaires pour les champions ou délégués qu'ils envoient. Aussi voit-on là des types curieux

1. Ce terrain doit prochainement recevoir une autre destination et le tir national sera transporté ailleurs.

d'Écossais aux jambes nues et à la barbe inculte, très pénétrés de leur beauté virile sous l'énorme *Tom O'Shanter* qui abrite leur tête; des volontaires de toute couleur; des chasseurs de tout calibre, mêlés à la foule bigarrée des sportsmen, des officiers, des dames aux fraîches toilettes qui sème de notes vives le tapis vert du *common*. Des restaurants et des buvettes s'élèvent de tous côtés; des baraques s'ouvrent aux expositions spéciales d'armes et d'objets d'équipement; des champignons couverts de chaume abritent les musiques militaires; tout au bord de la pelouse, en face des buttes et du taillis qui en défend l'approche, se développent les longues rangées de tentes, avec leurs pavillons flottant au vent, leurs cuisines en plein vent, leurs parterres provisoires, leurs raffinements d'élégance et de confort, car c'est parmi les volontaires à qui aura la plus coquette habitation. Le spectacle est curieux et très digne d'être vu, très instructif surtout.

Les services d'ordre sont en général parfaits. Tous les arrangements d'heure et de postes, arrêtés de longue date et distribués aux concurrents sur des bulletins individuels, facilitent au plus rude paysan la recherche de sa cible et de sa place. Les marqueurs, empruntés à l'armée, sont en général des sous-officiers expérimentés; ils pointent les résultats sous l'œil même des concurrents et du public, ce qui rend les erreurs ou les fraudes à peu près impossibles. Des cordes plantées sur des piquets et bordées de plantons ou de policemen mar-

quent les aires de tir qu'il serait imprudent de traverser. Rien de plus aisé, une fois qu'on est en possession de la clef indispensable, que de suivre le tir, soit à la lorgnette, soit à l'œil nu, sur les longues rangées de cibles qui bordent la plaine et qu'on voit s'abaisser, se relever, paraître et disparaître, comme si elles étaient animées d'une vie propre.

Au total, on ne trouve guère qu'à admirer dans la manière dont fonctionne le concours annuel de Wimbledon. Tout est parfait, tout est pratique, tout s'exécute avec ordre et précision. Il est impossible de voir pourquoi le règlement, les méthodes, les procédés de l'Association britannique ne seraient pas tout uniment importés chez nous. On les croirait plutôt dus à notre esprit symétrique, égalitaire et généralisateur qu'à celui de la race anglaise. Rien ne serait plus aisé que d'adapter tout cela à nos mœurs, d'ouvrir dans les régiments, dans les écoles et dans les fêtes de village des concours locaux de tir dont le prix serait un voyage à Paris; de fonder à Vincennes un grand prix et des prix secondaires; de distribuer aux corps et aux individus des primes, des médailles et des rubans. Il ne faut pour cela qu'un peu d'argent, et franchement le Parlement pourrait plus mal employer celui que nous lui marchandons si peu.

## XVIII

## UNE ÉDUCATION MILITAIRE EN PRUSSE

Quand le *Reptilien-fund* tente de faire croire à l'Europe que la France médite d'attaquer l'Allemagne, elle oublie trop que la guerre ne peut jamais être ni le rêve ni le but d'un grand état démocratique. On ne saurait malheureusement pas en dire autant d'une étroite oligarchie comme la Prusse, dont la guerre est en réalité la véritable industrie. S'il fallait un exemple des profondes différences qui séparent sur ce point les deux nations, on le trouverait dans la manière dont se fait un officier chez l'une et chez l'autre.

En France, il y a pour cela deux méthodes. Ou l'on entre à vingt ans à l'École militaire, pour en sortir au bout de deux années avec l'épaulette de sous-lieutenant, ou l'on s'engage sans préparation spéciale dans le

premier régiment venu, pour gravir successivement tous les échelons de la hiérarchie. Mais dans l'un ni l'autre cas, l'éducation militaire ne commence dès les premières années de l'enfant; elle attend qu'il soit devenu un homme et que la vocation se soit dessinée. Les bataillons scolaires organisés dans nos villes ne sont pas et n'ont jamais voulu être des pépinières de soldats de profession : on cherche plutôt dans les tentatives de cet ordre un moyen de réduire progressivement le poids et la durée du service militaire obligatoire.

Tout autre est le système inauguré en Prusse par Frédéric-Guillaume II, et qui y règne encore, qui y règne plus que jamais, élargi, développé, perfectionné. Ici l'on se trouve bien véritablement en présence d'un organisme purement féodal, où tout est combiné en vue de la guerre. L'enfant destiné à devenir officier est saisi dès le berceau, pétri et modelé pour le métier des armes. Il n'en apprend pas d'autre. A peine sorti des mains des femmes, vers dix ou onze ans, il entre dans une des écoles de *cadets* établies à Postdam, Culm, Whahlstat, Bensberg, Ploeen et Oranienstein, pour y endosser immédiatement l'uniforme et commencer d'emblée l'apprentissage de la vie militaire.

Presque toujours il est fils et petits-fils d'officier, quoique ce ne soit pas une condition formelle. Si son père est mort sur le champ de bataille ou pensionné pour blessures, il est boursier de droit; si son père est encore au service, mais sans fortune, il peut obtenir

une demi-bourse. Le prix de la pension est d'ailleurs peu élevé : deux cent soixante thalers par an.

Ces six écoles provinciales, formées en bataillons et compagnies, ont chacune des classes de sixième, de cinquième, de quatrième et de troisième correspondant à celles des gymnases ou collèges ordinaires et subdivisées elles-mêmes en sous-classes aussitôt que le chiffre des élèves confiés à un même professeur dépasse vingt-cinq. On en sort pour entrer à l'École centrale des cadets de Lichterfelde près de Berlin, où l'éducation militaire et classique se continue en quatre classes supérieures, *seconda*, *prima*, *ober-prima* et *selecta*.

L'ensemble de ces établissements constitue le Corps royal des cadets. Ce corps date de 1717 ; il porte encore un uniforme rappelant à certains égards celui qui avait été dessiné pour Frédéric II enfant, et figure au premier rang, sous un drapeau à son chiffre, dans toutes les grandes fêtes militaires. C'est lui qui fournit à l'armée prussienne le tiers de ses officiers, ceux que l'on peut proprement appeler les officiers de carrière et de naissance. Les deux autres tiers sortent de sept écoles militaires spéciales établies à Postdam, Erfurt, Neisse, Engel, Cassel, Hanovre, Anklam, et où l'on entre seulement après avoir passé des examens difficiles et fait dans le rang six mois de service effectif.

Il est aisé de concevoir à quel point un tel système tend à développer, en même temps que les qualités militaires, l'esprit de corps et même de caste qui en est

peut-être inséparable. Mais pour se rendre un compte exact du pli ineffaçable que cette éducation imprime à l'être humain, pour bien voir en quoi un officier prussien diffère vraiment des autres hommes civilisés, il faut pénétrer dans une école de cadets. Quel contraste avec les nids ouatés où vivent jusqu'à vingt ans la plupart des futurs officiers, chez les peuples non germaniques ! Ici, plus d'influences féminines ; ni mères, ni sœurs, ni table de famille, ni causeries au coin du feu, ni douceurs d'aucune sorte. Rien qui puisse amollir les cœurs ou les muscles. La discipline du régiment et les exercices du champ de manœuvre constamment associés aux études classiques ; la vie de caserne inaugurée non plus par le jeune homme, mais par cette cire plastique qui est l'enfant.

Caserne, — l'école des cadets n'est pas autre chose. Suivons le pauvre petit diable qui y arrive, à peine nanti des éléments d'une instruction primaire. Comme un conscrit, il est d'abord soumis à l'examen médical. Sa vue est-elle bonne ? Son ouïe fine ? Sa constitution robuste ? Le voilà admis.

Conduisez « cet homme » au quartier n° 2. C'est l'heure du coucher. Deux files de lits militaires sont rangées le long du dortoir. L'enfant s'arrête à celui qu'on lui désigne : il s'allonge et s'endort, car il est fatigué. A cinq heures du matin, un roulement de tambour le réveille en sursaut. C'est sa carrière militaire qui commence. Aussitôt après les ablutions réglemen-

taires, on le revêt du fameux uniforme bleu de roi à passepoils et revers jaunes, objet de tant de convoitises ; puis on le lance en pleine eau parmi ses camarades.

Ils vont se charger de lui former le caractère. Désormais, les *brimades* les plus atroces, les plus sauvages, seront son lot quotidien. On lui prendra sa ration, on le condamnera à passer les nuits entières en chemise au pied de son lit, on le bernerà, on le douchera à l'eau froide, on le rouera de coups. Que s'il a le malheur de riposter et d'allonger une bourrade à son agresseur, il sera d'abord félicité pour sa crânerie, mais averti qu'il n'est pas permis de lever la main sur un de ses « anciens ». En cas de récidive, toute la division lui tombera dessus, pour lui apprendre à vivre. Les larmes, bien entendu, lui sont interdites : il faut laisser aux petites filles ces manifestations nerveuses. A la condition de tout supporter en silence, de ne jamais protester contre les vexations les plus indignes, de montrer d'emblée qu'il sait résister à la douleur physique ou morale, et surtout, — surtout, — ne jamais se plaindre à ses maîtres : il sera classé parmi les « bons garçons » et bientôt laissé tranquille.

Mais qu'il ait le malheur de geindre, de s'abandonner à un accès de larmes ou seulement de laisser voir à ses chefs la trace d'un mauvais coup : il est perdu. La persécution redoublera et prendra les proportions d'une torture de tous les instants. Le malheureux enfant ne mangera plus, ne dormira plus, n'aura plus une heure

tranquille. C'est seulement au prix de l'endurance la plus farouche qu'il pourra racheter sa faiblesse d'un instant. A moins que sa santé ne succombe aux mauvais traitements. A moins que ses parents, avertis à temps, ne se voient obligés, pour sauver sa raison ou sa vie, de l'arracher à cette éducation barbare...

Les officiers prussiens, quand on leur parle de ces atrocités, répondent qu'on ne fait pas un soldat avec des caresses de grand'mère. Ils ont passé par là et ne s'en portent que mieux. Tout cadet vraiment digne de ce nom est aussi attaché aux brimades qu'à l'uniforme de l'école. Il met son point d'honneur à les supporter héroïquement et se console par la pensée qu'au bout d'un an ou deux ce sera son tour de les imposer aux « nouveaux ».

Et de fait, on voit certains de ces enfants exagérer encore la dureté de leur régime, s'imposer, par bravade, des souffrances qui ne sont pas dans le programme; placer, par exemple, un charbon ardent sur leur poignet et se faire volontairement une profonde brûlure... Les jeux mêmes deviennent prétextes à nouveaux supplices. Si l'on se bat avec des boules de neige, on a soin d'y mêler du gravier ou des cailloux, de manière à ce que tous les coups portent. On s'assomme, sous prétexte de s'amuser. Il y a parfois, de compagnie à compagnie, de véritables batailles que les officiers ont grand'peine à arrêter, tant l'amour-propre est surexcité de part et d'autre.

L'endurance au froid et à la chaleur font aussi partie du système. En été comme en hiver, les cadets portent le même uniforme, sans bas de laine ou gilet d'aucune sorte, sans manteau ou capote quelconque. L'usage de la casquette est interdit hors des heures de parade. Quant aux punitions, elles sont toujours rigoureuses et parfois cruelles : privations de sorties, cachot (cela s'appelle être mis à l'*ange noir*), piquet de rigueur, pain sec et coups de corde...

Ce sont, dira-t-on, des mœurs de Peaux-Rouges. Peut-être. Mais il n'est pas douteux qu'elles n'entrent, pour une bonne part, dans la constitution du tempérament militaire de la Prusse. Il y a là un procédé de sélection sauvage, à coup sûr, mais infailible. L'élève officier qui a passé par ce laminoir, sera nécessairement mieux préparé qu'un autre à faire bon marché des fatigues, des privations et des souffrances de la guerre. Il sera dur avec ses soldats comme on l'a été avec lui : si l'humanité en gémit, il est malheureusement incontestable que la discipline en profite. Il les ménagera aussi peu qu'il se ménage lui-même. Il fera, en un mot, dans notre monde moderne, figure de monstre féodal, de guerrier par profession.

Ajoutez que cette éducation physique et morale est complétée par des exercices militaires quotidiens et par la gymnastique fonctionnelle la plus assidue. Les études classiques n'en souffrent pas trop, d'ailleurs, à la fois parce qu'elles sont confiées à des maîtres éprouvés et

parce que le cadet sait d'avance quel est son sort, s'il ne satisfait pas aux examens de sortie : au lieu d'entrer dans l'armée comme officier, il y entrera comme soldat et ne pourra parvenir au grade de sous-lieutenant qu'en passant par une des écoles spéciales réservées aux *avantageurs* ou sous-officiers candidats à l'épaulette.

L'École centrale des cadets de Lichterfelde, récemment construite, reçoit huit cents élèves recrutés dans les écoles provinciales de cadets. Ces élèves forment huit compagnies commandées chacune par un capitaine, quatre lieutenants et deux instructeurs. On ne passe d'une classe dans une autre qu'après avoir satisfait à des examens qui portent sur toute la durée du cours. Aussi arrive-t-il fréquemment que les élèves restent deux ans dans la même classe; tel cadet peut mettre six ans à franchir les étapes qui en ont pris trois seulement à tel autre. Les études comprennent le latin, l'allemand, le français, les mathématiques pures et appliquées aux sciences militaires, l'histoire, la géographie, le dessin, la danse, la gymnastique. Il y a deux fois la semaine manœuvres de bataillon, revue tous les jours, escrime à la baïonnette, escrime du sabre et de l'épée, natation et équitation alternativement.

La discipline est plus dure encore que dans les écoles élémentaires : des sous-officiers choisis parmi les élèves eux-mêmes aident à la rendre aussi stricte que possible. Un des traits caractéristiques de cette discipline, c'est qu'elle répartit les élèves en quatre classes « de conduite »

distinctes des divisions d'instruction, à peu près comme dans les bagnes et les maisons pénales. Le novice appartient d'abord à la troisième classe. Si ses notes sont bonnes, il passe à la deuxième, puis à la première. Quant à la quatrième, c'est celle des réprouvés ou pour mieux dire des damnés : le cadet qui s'y est vu rejeté commence par mener à l'école une vie de privations et de misères constantes, pour finir par se voir envoyé dans un régiment comme simple soldat. Les privilèges des trois autres classes sont variés, spécialement en ce qui touche aux sorties, plus fréquentes et plus longues pour la première que pour la seconde et la troisième. Mais une règle commune à tous les cadets est l'interdiction de porter aucune espèce de bijou ou d'ornement de luxe, fût-ce une montre ou un bouton d'or, et d'avoir plus de quatre thalers par mois de monnaie de poche. Les lettres sont ouvertes en présence d'un officier. Il est formellement interdit de fumer dans l'enceinte de l'école et la tenue générale des élèves est surveillée avec la plus extrême rigueur.

A la fin de son année de *prima*, le cadet doit passer un examen spécial qui lui confère le rang de sergent-enseigne. A la sortie de *selecta*, s'il a satisfait à l'examen, et s'il est âgé de dix-sept ans au moins, il est admis à l'école de guerre, passe un nouvel examen, et après avoir obtenu l'agrément des officiers d'un régiment déterminé, y fait ses débuts dans le grade de sous-lieutenant.

Tout dans cette éducation, on le voit, concourt à faire

de l'officier prussien un être à part dans la nation et à plus forte raison dans le monde moderne. Le soldat allemand avec ses qualités et ses défauts propres, peut ressembler à tous les soldats de l'univers enrégimenté : l'officier est bien incontestablement coulé dans un moule unique. Et c'est pourquoi l'esprit de corps est si marqué dans l'armée du roi Guillaume; pourquoi aussi c'est en Prusse seulement qu'on trouve un véritable parti militaire, c'est-à-dire un parti de la guerre. Comment des hommes élevés dès leur première enfance pour ce métier, et n'en connaissant pas d'autre, pourraient-ils ne pas rêver de passer enfin à l'application de cet apprentissage de toute leur vie?

## XIX

## LA RÉPUBLIQUE VRAIMENT ATHÉNIENNE

De ce détail de quelques usages scolaires à l'étranger, cherchons à dégager une philosophie. Nous verrons d'abord que l'exercice et le repos alternatifs sont deux impérieux besoins de l'organisme humain : besoins qu'il faut satisfaire sous peine d'altérer et de ruiner la santé de l'individu.

Au commencement et à la fin de la vie, le besoin de repos domine le besoin d'exercice, jusqu'à ce que, chez le vieillard, il aboutisse à la mort, repos absolu. Mais, dès les premiers mois de l'enfance, le besoin d'exercice musculaire se manifeste et va en croissant jusqu'à l'âge de la puberté.

Le mouvement incessant des membres chez le bébé,

l'intensité surabondante de la vie chez les garçons et les fillettes, se manifestant par une activité musculaire excessive et continuelle, montrent assez l'énergie de ce besoin et les vives satisfaction qui en découlent.

A quel point les conditions générales de la vie moderne restreignent les occasions naturelles de se donner cet exercice, pour l'enfant et pour l'adulte, — c'est ce que chacun voit de reste. Chaque découverte nouvelle de la science, chaque progrès de l'industrie, chaque pas de la civilisation, réduit en quelque sorte le champ de l'action musculaire, avec les plaisirs et les bienfaits qui en résultent pour l'être humain.

C'est pourquoi l'État a le devoir d'obvier à un ordre de choses si périlleux pour la santé publique, en plaçant le remède à côté du poison, je veux dire en augmentant les ressources et les facilités offertes à l'exercice artificiel, à proportion des obstacles apportés par le progrès des mœurs à l'exercice naturel.

L'établissement d'une nouvelle ligne ferrée, d'un tramway, d'une usine à vapeur devrait donc avoir toujours pour correctif et contre-partie l'ouverture d'un nouveau champ d'exercice, d'un nouveau jardin public, l'inauguration d'un nouveau genre de gymnastique attrayante.

Et cela, non pas seulement dans les villes, mais dans les campagnes. Car le paysan, comme l'ouvrier et le bourgeois, tend de jour en jour à faire moins d'efforts musculaires. Il y a un quart de siècle à peine, quand

il allait au marché, c'était à pied, ses souliers du dimanche au bout d'un bâton, pour les ménager : aujourd'hui, c'est sur rails et sans mettre un seul muscle en action. Comme les autres, il a compris que le temps est de l'argent. Mais, pas plus que les autres, il ne voit assez clairement que toute fatigue physique étant un versement à la caisse d'épargne de la vigueur, réciproquement toute économie de travail est une perte de valeur personnelle.

Nos pères, plus sages en cela que nous ne le sommes, s'inquiétaient toujours de faire marcher parallèlement la culture du corps et celle de l'esprit. Dans les écoles établies par Charlemagne, les jeux violents étaient de règle, avec le tir à l'arc, qui est par lui-même une gymnastique complète. Les maîtres d'alors agissaient pourtant d'après les seules données de l'expérience, sans connaître la théorie de la vie animale, sans rien savoir des fonctions de la peau, des reins et des autres organes excréteurs, de la nutrition, de la circulation et de l'innervation. Comment qualifier le triste état où la France d'aujourd'hui laisse végéter sa jeunesse, elle qui connaît ou devrait connaître, sur ces divers points, les conclusions de la physiologie moderne?

N'est-il pas démontré que l'exercice est le promoteur le plus actif et le plus nécessaire de la circulation du sang et de la nutrition cellulaire? que les poumons et aussi la peau (cette autre paire de poumons étendue à la surface du corps) gagnent une énergie plus grande, et

par suite une intensité d'effets double ou triple, à tout effort musculaire? que l'appétit, les bonnes digestions, les sommeils réparateurs, le calme nerveux, la plénitude de la force et de la santé sont incompatibles, surtout chez les êtres jeunes et ardents, avec la vie sédentaire et l'emprisonnement?

Que penserait-on d'un père de famille qui obligerait chaque jour ses enfants à absorber plusieurs grammes d'acide carbonique et d'oxyde de carbone?

On le traiterait en empoisonneur ou en fou, et les cours d'assises lui donneraient le choix entre le bain et la camisole de force.

C'est pourtant ce que font indirectement et légalement en France, avec les meilleures intentions du monde, ceux qui placent leurs enfants dans des conditions telles qu'ils emmagasinent et gardent au fond de leurs tissus la plus grande partie de l'acide carbonique produit chez eux par les fonctions organiques.

La vie, réduite à son expression la plus simple, doit en effet être considérée comme une combustion s'opérant aux profondeurs intimes de l'être, dans tous ses éléments anatomiques.

Cette combustion exige des aliments variés, oxygène, hydrogène, azote et carbone. Elle produit des déchets, de véritables cendres, que le corps doit expulser, sous peine d'auto-empoisonnement. Une notable partie de ces déchets, et non pas la moins toxique, a pour organes excréteurs le poumon et la peau. C'est celle dont l'exer-

cice musculaire active l'expulsion, par une sorte de massage naturel.

Supprimez ou réduisez cet exercice musculaire, et l'excrétion se fait incomplètement. L'être humain végète et s'atrophie, parce qu'il croupit, à la lettre, dans l'ordure interne.

A côté de ce péril déjà si grave, l'insuffisance de l'activité musculaire en entraîne d'autres peut-être plus graves encore. En détruisant l'équilibre de la vie animale, la paresse physique engourdit l'intelligence, obscurcit le sens moral et produit deux types humains presque aussi misérables l'un que l'autre — l'obèse et le névropathe : le premier envahi par les tissus de réserve qu'il a négligé d'expulser, et saturé de graisse jusqu'aux lobes cérébraux ; le second, inconsciente victime d'une accumulation de force nerveuse qui ne s'est pas normalement dépensée, et qui se traduit par les manifestations morbides de la mélancolie, de l'inappétence, de la couardise et du sadisme.

Le manque d'exercice physique a donc tous les droits du monde à être qualifié d'empoisonnement graduel. Et c'est, de plus, un empoisonnement qui mine la vie dans ses sources mêmes, qui altère et rabougrit non-seulement l'individu, mais la race.

Or, la concurrence vitale étant la loi du monde organisé, toute race qui s'affaiblit est condamnée à disparaître : l'histoire est là pour le dire avec Darwin. On pourrait refaire sur ce thème un nouveau *Discours sur*

*l'histoire universelle* et montrer l'un après l'autre les peuples grandissant quand ils cultivent les exercices du corps, baissant et s'effondrant quand ils les négligent.

Heureux ceux qui s'aperçoivent à propos du danger qui les menace, et d'un vigoureux coup d'épaule savent regagner le temps perdu ! Ce fut toujours le privilège de notre race. Puisse-t-elle l'avoir conservé !

En France, la décadence physique date de loin. Il faut, pour en trouver les origines, remonter jusqu'au quinzième siècle, aux guerres péninsulaires et aux mariages royaux qui ont introduit chez nous, avec les mollesses italiennes, la prétendue Renaissance sous laquelle étouffa si longtemps notre génie propre. On ne saura jamais exactement quel mal a fait aux lettres, aux arts français et à l'originalité nationale ce contact d'une civilisation de seconde main et de second ordre, elle-même copie d'une copie et reflet affaibli des imitateurs néogrecs. Elle pouvait, certes, avoir sa saveur et sa raison d'être sur le terrain où elle a pris naissance, mais ne nous en laissera pas moins le deuil éternel de ce que serait devenu, dans la libre floraison de sa sève, l'école d'un François Villon, d'un Clouet et d'un Jean Fouquet...

Ce n'est point ici le lieu de discuter ces choses. Encore faut-il constater qu'au point de vue de la condition physique du peuple français, l'influence italienne fut désastreuse et qu'il sortit empoisonné de cet embrassement. Lente au début et insidieuse, à raison des obstacles que lui opposa longtemps la vigoureuse simplicité des mœurs

rurales, la décadence n'atteignit d'abord que le monde de la cour et les classes lettrées. On le vit bien, à la fin du dernier siècle, quand le paysan français, tout terreux du sillon, promena par l'Europe le drapeau triomphant de sa révolte. Lui aussi, pourtant, il devait à son tour subir la contagion ; à peine affranchi de ses misères et entré dans le droit commun, il éprouva les atteintes du mal. Ce que les Médicis avaient commencé, ce que Mazarin avait poursuivi, les Bonaparte l'achevèrent par vingt années de saignées à blanc, compliquées de quatre-vingt deux ans d'emprisonnement scolaire.

Et le malade respire encore !... Et il lui reste la volonté de vivre !... Admirons, mais hâtons-nous d'aviser. Il n'est que temps de mettre au service de sa régénération toutes les ressources de la science.

Sans sortir du cadre modeste de ces études, il faut en tirer les conclusions.

La première sera qu'il y a urgence de donner à nos enfants, à tous nos enfants, — à ceux de l'école primaire comme à ceux du collège et du lycée, — l'habitude de ces deux toilettes indispensables, l'une externe, l'autre interne, qui sont le bain quotidien et l'exercice musculaire.

La seconde est que cet exercice, pour être pratiqué avec suite, doit être *amusant* et constituer une récréation.

En attendant l'abolition de l'internat, la réforme immédiatement nécessaire se réduit donc, en dernière ana-

lyse, à mettre partout au service de la population scolaire des terrains de jeux, découverts et de dimensions suffisantes, avec le matériel indispensable, — balles et ballons, boules, quilles, raquettes et maillets...

Peu importe à quel jeu s'attachera de préférence tel ou tel groupe d'enfants. L'essentiel est que ce jeu soit mouvementé, qu'il les oblige à courir, à sauter, à respirer largement et à mettre en action le plus de muscles possible; qu'il soit régulier et courtois, qu'il soit praticable en plein air. S'il est d'origine française et porte un nom français, il n'en vaudra que mieux.

L'erreur commune est en effet de supposer, par une sorte de superstition, quand il s'agit des jeux anglais, que leur vertu est exclusive et spécifique, que le cricket seul, par exemple, ou le football, peuvent donner les résultats voulus.

Il n'en est rien, et tomber dans cette erreur, c'est prendre la forme pour le fond. Le cricket et le football sont d'excellents jeux, parce qu'ils sont vifs, intéressants et difficiles; mais personne n'a le droit de croire leur efficacité supérieure à celle des vieux jeux français dont ils dérivent, et il n'y a dès lors ni utilité pratique ni convenance nationale à les emprunter à nos voisins. A quatre-vingts ans passés, M. Gladstone se trouve encore fort bien d'abattre chaque jour un chêne à la cognée. Est-ce un motif suffisant d'introduire ce sport coûteux dans nos écoles?

Soyons Français; soyons-le avec passion, même dans

les petites choses ; soyons-le surtout dans les grandes, comme l'éducation de nos fils, si nous voulons que la France survive, au milieu des fauves que rugissent autour d'elle. Au fort de la bataille qui se livrent aujourd'hui les industries, les langues et les armées rivales, il n'y a pas de concessions sans importance : n'en faisons pas d'inutiles !

Que s'il nous faut absolument des modèles, nous pouvons les trouver dans l'antiquité plus nobles, plus sûrs, plus impeccables qu'au delà de la Manche.

Les Grecs qui savaient tout, ou qui devinaient tout ce qu'ils ne savaient pas, avaient poussé l'Éducation physique bien plus loin qu'aucune nation moderne. Ils jouaient à la balle, au disque et au palet ; ils lançaient le javelot, bandaient l'arc et tiraient l'épée ; ils connaissaient l'art d'entraîner une poignée d'hommes pour en arrêter des millions ; leurs coureurs annonçaient la victoire de Marathon presque aussi vite que nos télégraphes ; leurs pugiles en auraient remontré à tous les *prize-fighters* ; ils gagnaient à l'aviron des batailles navales et se pétrissaient en pleine chair vivante des lutteurs aussi fermes et aussi beaux que les marbres de Phidias.

Est-ce que cela les empêchait de nous léguer les plus nobles poèmes en vers et en prose qu'ait jamais connus l'humanité ? Pourquoi nos professeurs et nos savants, éternellement penchés sur ces textes, en voient-ils toujours la lettre et jamais l'esprit ? Comment n'ont-ils pas compris encore que l'homme complet est celui qui peut,

après Euripide, écrire *Iphigénie* de la même main qui vient de gagner aux Jeux Olympiques la couronne des athlètes?

Jeux Olympiques : le mot est dit. Il faudrait avoir les nôtres.

Ce ne sera point assez que l'Éducation physique entre de gré ou de force dans nos collèges, qu'elle soit enfin professée dans les écoles normales, enseignée aux maîtres de demain et mise au rang qu'elle mérite, — le premier de tous. Le muscle n'échappera à l'injuste et périlleux opprobre qui pèse sur lui qu'au jour où la République française, vraiment athénienne, s'inquiètera de lui rendre les honneurs souverains.

J'imagine, chaque année, au printemps, un grand concours athlétique — à la course, au saut, à la balle, à la nage, à l'aviron — où seraient appelés les délégués des écoles de France, par voie de sélection régionale. Je vois ces champions lutter successivement les uns contre les autres, dans une suite de réunions préparatoires qui feraient les délices et la fortune de Paris; puis, progressivement, un nombre limité de vainqueurs restant seuls en lice pour l'effort final : et le jour de la Fête nationale, les triomphateurs recevant comme prix, en séance solennelle, devant les troupes assemblées et les grands corps élus, des bourses de voyage, des diplômes *d'agonothètes* ou chefs des jeux publics, des réductions et dispenses de service actif en temps de paix.

Ce spectacle, peut-être le verrons-nous un jour. Pour-

quoi pas cette année même? Il est des remèdes qu'il faut appliquer au plus vite, quand on en aperçoit la nécessité, de peur de n'avoir plus, et pour cause, le temps de le faire.

Paris, octobre 1888.

FIN.



# TABLE

---

CHAP.		Pages.
	I. — La Plasticité du muscle. — Le Tub. — Les Jeux scolaires	1
—	II. — Une visite à Eton.	23
--	III. — Le Cricket. . . . .	37
—	IV. — Rugby et le Football	53
—	V. — Le Pédestrianisme.	69
—	VI. — L'Alpinisme.	85
—	VII. — Le Canotage. — La lutte à l'aviron entre Oxford et Cambridge.	93
—	VIII. — L'Entraînement humain . . . . .	105
—	IX. — La Boxe.	119
—	X. — La Chasse au renard.	135
—	XI. — L'Équitation.	145
—	XII. — Les menus jeux.	153
—	XIII. — La Gymnastique naturelle.	161
--	XIV. — Le Jeu de paume	177
—	XV. — Le Yachting.	195
—	XVI. — Le Budget d'un yacht.	217
—	XVII. — Les Tirs nationaux. . . . .	227
—	XVIII. — Une Éducation militaire en Prusse.	237
—	XIX. — La République vraiment athénienne.	247











ESCOLA DE EDUCAÇÃO FÍSICA

796.01  
D-2

BIBLIOTECA

665

Autor... Daryl, Philippe.....

Título... Renaissance physique.....

Número

Data

Número

Data

796.01  
D-2

665

Daryl, Philippe  
Renaissance physique.

ESCOLA DE EDUCAÇÃO FÍSICA DO  
ESTADO DE SÃO PAULO

BIBLIOTECA

